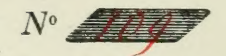


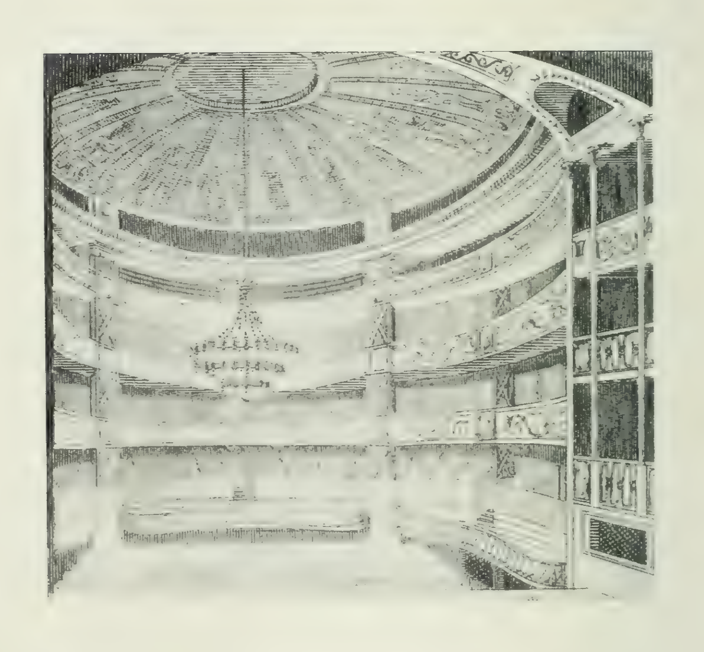
LE

Théâtre de la Cité

TIRÉ A 200 EXEMPLAIRES

DONT 150 MIS DANS LE COMMERCE





SALLE DU THÉATRE DE LA CITÉ

L.-HENRY LECOMTE

Histoire

DES

Théâtres de Paris

LE

Théâtre de la Cité

1792-1807



PARIS

H. DARAGON, EDITEUR

96-98, Rue Blanche (IXe)

—

1910

LE

THÉATRE DE LA CITÉ

1792-1807

Quand, avec le titre de *Variétés*, Gaillard et Dorfeuille abandonnèrent le répertoire qui avait fait la fortune de leur entreprise, nombre de personnes exprimèrent le regret qu'aucun spectacle de Paris ne fût désormais consacré aux pièces gaies. Partageant leur avis, Samson-Nicolas Lenoir du Romain, architecte célèbre à qui l'on devait l'Opéra provisoire du boulevard Saint-Martin et la transformation du Panthéon de la rue de Chartres en Théâtre du Vaudeville, forma le projet d'élever un temple à la « petite Thalie » sans asile. Il choisit pour cela le lieu où avait été, pendant des siècles, l'église Saint-Barthélemy, écroulée en 1787. Cet emplacement situé rue de la Barillerie, en face du Palais-de-Justice, ne permettait ni isolement ni façade, car il n'avait qu'un côté donnant sur une voie fort étroite Lenoir commença en 1790 la construction de l'édifice qu'il voulait nommer *Théâtre d'Henri IV*. Il divisa son ter-

rain par deux passages qui, se coupant à angles droits, communiquaient de la rue de la Barillerie à celle de la Lanterne, et de la rue de la Pelleterie à celle de la Vieille-Draperie. Dans ces passages, obscurs pendant le jour, on plaça des boutiques et des vestibules inférieurs. Au-dessus régna la salle, dont le plan était une ellipse de 45 pieds de profondeur sur 35 de largeur. Quatre pilastres carrés, représentant des faisceaux de piques liées de distance en distance par des écharpes, semblaient soutenir tout l'édifice jusqu'à la corniche où étaient découpés cinq arceaux séparés par des œils-de-bœuf. Les premières loges offraient quinze arceaux de marbre veiné, détachés par de petites colonnes ; ces arceaux supportaient une galerie tournante en balustres surdorés sur un fond de marbre. Au-dessus, et derrière cette galerie, étaient les premières loges aboutissant de chaque côté au balcon de la galerie. Une draperie rouge relevée par des nœuds recouvrait, à l'extérieur, les deuxièmes et troisièmes loges. Le devant des quatrièmes était en rinceaux surmontés de drapeaux déployés de différentes manières et que séparaient des ornements. Au-dessus des chapiteaux des quatre pilastres, étaient les cinq arceaux dont nous avons parlé et qui formaient le cinquième rang de loges. Le plafond, haut de 47 pieds, se divisait en quatorze compartiments séparés par des lances antiques et aboutissant à un petit ovale où étaient peints des nuages dissimulant un ventilateur. Ces quatorze compartiments représentaient en camées, sur fond rose, les neuf muses, Apollon, Minerve, Mnémosyne,

Momus et Bacchus, avec les noms de ces divinités en lettres d'or sur fond bleu. A chaque rang de loges, en face, existait un vaste amphithéâtre. La salle, où tout le monde pouvait s'asseoir, était éclairée par six girandoles composées chacune de cinq quinquets et placées dans les œils-de-bœuf séparant les arceaux des cinquièmes loges ; cet éclairage neuf, agréable à la vue, n'avait pas toutefois les avantages d'un lustre, car la lumière, très vive en haut, apparaissait trop faible dans le bas.

L'avant-scène n'offrait point de loges. Deux rideaux, ornés de cocardes et se séparant comme les rideaux d'un lit, tombaient à peu de distance de la rampe ; ils étaient surmontés d'un groupe de nuages où figuraient des divinités dont l'une tenait une flamme aux couleurs nationales. Quand les rideaux se levaient, ils découvraient l'avant-scène composée d'une baignoire sur laquelle posaient des statues peintes représentant Thalie, Melpomène et Terpsichore, détachées sur un fond de feuillages divisés par des palmiers. Le rideau de manœuvre représentait la vue du Pont-Neuf, de la Seine, des Tuileries, et du piédestal de l'ancienne statue d'Henri IV, surmonté d'une Liberté avec ses attributs.

Ce dernier détail prouve que Lenoir, comme bien d'autres, conformait sa conduite aux événements du jour ; encenser le parti vainqueur fut d'ailleurs sa règle constante, et c'est à son opportunisme inlassable que nous devrons de voir un théâtre, fondé sous un vocable royaliste et sur les ruines d'une église, multiplier plus qu'aucun les à-propos jaco-

bins et les ouvrages contre les prêtres pour aboutir aux pièces réactionnaires, puis napoléoniennes.

La salle nouvelle, qu'on espérait ouvrir après les vacances pascales de 1792, ne fut prête que six mois plus tard. Elle contenait 1.800 à 2.000 places, cotées ainsi :

Orchestre, balcon, loges grillées du 1er . .	4 livres.
Baignoires, amphithéâtre des 1res, 2es loges, 3es loges grillées	3 livres.
Amphithéâtre des 2es, 4es loges	2 livres 10 sols.
Amphithéâtre des 3es, loges de côté, loges de plafond.	2 livres.
Parquet	1 livre 10 sols.
Amphithéâtre des 4es et loges de côté . .	1 livre 5 sols.
Paradis	15 sols.

Lenoir, qui avait pris pour associé son neveu Saint Edme, inaugura, le samedi 20 octobre 1792, sa direction par un spectacle « consacré au soulagement des citoyens de Lille », dont l'héroïque défense venait d'exciter l'enthousiasme du pays. C'était la seconde manifestation politique des directeurs qui, dès le 7 septembre, avaient formé leur troupe en compagnie franche pour faire le service du camp établi sous Paris. Le nom d'Henri IV, dépopularisé par le 10 août, s'était, comme bien on pense, évanoui ; et c'est sous celui de *Théâtre du Palais-Variétés* que l'entreprise avait donné sa représentation première. Elle comprenait trois ouvrages :

La Mère rivale, comédie en 1 acte, par Pigault-Lebrun (du Théâtre-Français de la rue Richelieu) ;

La Nuit aux aventures, comédie en 3 actes, par Dumaniant (des Variétés Amusantes) ;

Tout pour la Liberté, comédie en 1 acte, mêlée de vaudevilles, par Charles-Louis Tissot.

Les premières de ces pièces avaient pour auteurs deux fournisseurs habiles de Gaillard et Dorfeuille, dont les Lenoir s'étaient, à prix d'argent, assuré le concours ; la troisième donnait la formule de ces à-propos qui, pendant des années, prétendirent refléter, guider même l'opinion publique.

En voici l'analyse.

20 octobre 1792 : TOUT POUR LA LIBERTÉ, comédie en 1 acte, mêlée de vaudevilles, par Charles-Louis Tissot.

Le Génie de la France.	CC.	DUBREUIL.
Phanès		ROSEVILLE.
Thomas		LAMARCHE.
Mathurin		GENEST.
Julien		RAFFILE.
Lucas	Cnes	JENNY (QUENEUIL).
La mère Thomas . .		LACAILLE.
Thérèse		JULIE (PARISET).
Colette		DUBOIS.

La scène se passe dans un village près des frontières. Annoncés par un coup de tonnerre, le Génie de la France et Phanès (ou Lumière) descendent du ciel, couverts de manteaux, pour étudier l'effet que la Révolution produit sur les paysans. Ils ne trouvent là que des patriotes. Thérèse, fille de Thomas, aime Julien, parti pour combattre les Autrichiens : sa sœur Colette est aimée de Lucas, jeune frère de Julien, qui fait l'exercice pour se mettre en état de partir aussi. Julien, promu officier, revient dans son village pour

quelques heures ; il demande à Thomas de l'unir à Thérèse, et Thomas exauce ce désir en exigeant que le nouvel époux chante l'hymne des Marseillais qui est, dit-il, la prière du soldat. Au troisième couplet, le tonnerre retentit et les deux génies apparaissent dans toute leur majesté. — « Bons villageois, dignes citoyens, déclare le plus brillant, reconnaissez en moi le Génie tutélaire qui veille au salut de la République. Aucun peuple de l'univers ne nous a paru plus digne de la liberté que celui qui sacrifie tout au bonheur de l'obtenir. Français, remplissez vos hautes destinées ; union, force, égalité, respect aux lois, voilà les armes avec lesquelles vous terrasserez le despotisme. »

Un ballet général, composé par Beaupré, terminait cet acte, glorifiant l'amour de la patrie qui était alors le sentiment dominant en France. Ce fut d'ailleurs la constante vertu des révolutionnaires, elle a suffi pour faire excuser leurs erreurs, leurs crimes même.

Le début des nouvelles Variétés fut, en somme, favorable. La salle, brillante et spacieuse, obtint tous les suffrages. On ne délivrait point de sorties, pour empêcher peut-être les spectateurs d'errer dans les vieux bâtiments conservés, d'où s'exhalait une odeur de cloître qui donna naissance à l'impromptu suivant, recueilli par les *Petites-Affiches* :

Comme tout est changé depuis trois ou quatre ans!
J'ai remarqué surtout une chose plaisante :
D'un Temple l'on a fait une salle charmante
Où, presque au nez des morts, vont rire les vivants.

Quant au personnel recruté par les directeurs,

il offrait des talents nombreux et divers, car le chant, la danse et la pantomime devaient contribuer, avec la comédie, au plaisir de ce populeux quartier. La XLIIe partie des *Spectacles de Paris*, ou *Almanach Duchesne*, énumère comme il suit les trois troupes et leurs chefs respectifs.

Administration : Le Noir du Romain, Lenoir de Saint-Edme.

Comité : Les mêmes, Achet, Rouhier-Deschamps, Maurin de Pompigny, Dumaniant.

Conseil : Drugeon, notaire ; Monniot et Gavet, avoués ; Bruneau, caissier.

Secrétaire-souffleur-bibliothécaire : Huet.

Chef d'orchestre : Rodolphe.

Peintre-décorateur : Moenk.

Comédie : Achet, directeur ; CC. Dumaniant, Saint-Clair, Pélicier, Beaulieu, Barotteau, Genest, Roseval, Saint-Preux, Fleury, Frogères, Delaporte, Duforêt, Vallienne, Juclier, Chevalier, Alexandre, Saint-Hugues, Thiemet, Varennes, Duval ; C^nes^ Saint-Clair, Pélicier, Germain, Roseval, Houdard, Lecoutre, Chavil, Saint-Maurice, Julie Pariset, Saint-Philippe, Chénier aînée, Chénier cadette, Lacaille.

Opéra : Rouhier-Deschamps, directeur ; CC. Raffile, Frédéric, Joachim Saucède, Hippolyte (Desbuissons), Lamarche, Planterre, Dubreuil, Roseville, Saint-Romain, Guyot, Arnould, Dumoulin ; C^nes^ Julie Pariset, Jenny Queneuil, Dubois, Belly, Mautouchet, Belleville, Cléricourt, Bourgeois Guy, Lacaille, Roseval, Flacourt, Hippolyte.

PANTOMIME : Maurin de Pompigny, directeur ; Lorine, répétiteur ; CC. Charles Stockley, Tautin, Lafitte, Saint-Hugues, Varennes, Fleury, Tiercelin, Renaud, Louis, Seguin, Bouilli ; Cnes Simonnet, Julie Rigaulot, Jenny Queneuil, Roseval.

DANSE : Beaupré-Riché, de l'Académie de musique, directeur ; Salpetier, inspecteur ; CC. Lecocq, Titus, Déjazet, Etienne Renaud, Joseph-Hippolyte (Desbuissons), Gigon, Lenfant, Leblanc, Templu, Aubry, Vallier, Parmentier, Soudre, Belhot, Boissy, Gougy, Camus, Rhénon, Philippe Fleury, Ache ; Cnes Félicité Saint-Denier, Elise Merlet, Bautin, Bertin, Déjazet, Flore, Gigon, Julienne, Chateauvieux, Auguste Brulé, Fressinet, Bréard, Neselle, Sude, Annette Gallet, Estelle, Hébert, Emilie.

ENFANTS : Petits Dumas et Saint-Clair, petite Frogères.

Ces groupes — celui des comédiens surtout — étaient assez brillants pour que les directeurs pussent espérer acquérir et garder une nombreuse clientèle. L'ouverture faite, ils s'employèrent naturellement à composer un répertoire où les pièces consacrées se mêlaient aux nouveautés, la plupart politiques. Nous donnerons, comme dans nos monographies précédentes, la liste exacte des unes et le compte-rendu des autres, d'après les brochures, les manuscrits ou les journaux du temps (1).

(1) Pour plus de clarté, les titres des pièces créées sont en lettres capitales.

21 octobre : *Les Intrigants,* comédie en 3 actes, par Dumaniant (des Variétés Amusantes).

21 octobre : *Ricco,* comédie en 2 actes, par Dumaniant (du même théâtre).

22 octobre : *L'Amour et la Raison,* comédie en 1 acte, par Maurin de Pompigny (du même théâtre).

23 octobre : *L'Orpheline,* comédie en 3 actes, par Pigault-Lebrun (du même théâtre).

23 octobre : CONTRETEMPS SUR CONTRETEMPS, comédie en 3 actes, par Pigault-Lebrun.

Dupré.	CC.	GENEST.
Dercourt.		SAINT-CLAIR.
Champagne		PÉLICIER.
Dufour		BEAULIEU.
Un portier		BAROTTEAU.
Un huissier		FLEURY.
Mme Verval.	Cnes	LECOUTRE.
Rose		PÉLICIER.

Dans la même maison habitent Mme Verval et le jeune Dercourt. Mme Verval, qui est veuve, écouterait volontiers les galanteries de son voisin, mais celui-ci ne l'aborde qu'avec un embarras dont elle se formalise un peu. La timidité de Dercourt s'explique par sa situation embarrassée. Fils du riche négociant Dupré, il a commis tant de folies, contracté tant de dettes, qu'il n'a trouvé, pour dépister ses créanciers, rien de mieux que de changer de nom. Un valet coquin, Champagne, entretient le jeune homme dans la voie du mensonge et du vice. Par bonheur, Dupré père quitte sa province pour retrouver le fils dont il ne reçoit plus de nouvelles. Le nom de Dercourt contrarie les recherches que, de guerre lasse, il finit par confier à un créancier dupé par le couple. Bien qu'un portier consente à jouer à son profit le rôle de Dercourt, Dupré fils est démasqué juste au moment

où Champagne vient d'extirper à l'usurier Dufour une parure de trente mille francs. Le père fulmine, comme de raison, mais le fils s'excuse avec des larmes si sincères qu'on lui pardonne ; il épousera Mme Verval, assez jolie pour convertir à jamais l'étourdi.

Nombre d'incidents bien amenés corsaient cette donnée peu nouvelle et la firent applaudir.

24 octobre : La Mort de Beaurepaire, *ou les Héros français*, fait historique en 1 acte, par A. J. Dumaniant.

Beaurepaire.	CC. Varennes.
Un chasseur	Saint-Clair.
Un canonnier	Juclier.
Un grenadier	Delaporte.
Doucet fils	Beaulieu.
L'Evêque.	Genest.
Le Duc de Brunswick .	Saint-Preux.
Un officier municipal .	Pélicier.
Un habitant	Dumaniant.
Un boulanger	Alexandre.
Un aide-de-camp. . .	Fleury.
Le Père Ambroise . .	Roseval.
Mme Doucet	Cne Lacaille.

Les Allemands viennent de tenter, à Verdun, un assaut que Beaurepaire a repoussé. Des traîtres cependant parcourent la ville en conseillant une reddition. Parmi eux est l'évêque, désireux de reconquérir ses prérogatives, et le moine Ambroise, qui s'est emparé de l'esprit de Mme Doucet au point de lui faire bannir et déshériter son fils au profit de l'Eglise. Un trompette du duc de Brunswick vient tout à coup sommer la ville de se rendre ; un officier municipal incline vers ce parti, mais, sur les protestations de Beaure-

paire, on décide de résister jusqu'au bout. Au moment même où cette résolution est prise, des bourgeois affolés ouvrent les portes à l'ennemi. Beaurepaire, désespéré, se tire un coup de pistolet. Un chasseur français, pour venger son chef, tue l'adjudant-général de Brunswick ; on le condamne au supplice, mais il s'échappe et se précipite dans la Meuse. Tant d'énergie frappe Brunswick, qui n'ose refuser aux défenseurs de Verdun de sortir avec leurs armes ; ceux-ci partent donc, emportant sur un brancard le corps du héros qui a préféré la tombe au déshonneur.

Cette pièce présente des situations émouvantes : écrite avec chaleur et bien jouée, elle obtint d'unanimes applaudissements.

25 octobre : *L'Amant femme-de-chambre*, comédie en 1 acte, par Dumaniant (des Variétés Amusantes).

27 octobre : *Le Pessimiste*, comédie en 1 acte, par Pigault-Lebrun (du même théâtre).

27 octobre : LE COUTELIER DE BAGDAD, opéra-bouffe en 1 acte, par Latouloube (*Non imprimé*).

28 octobre : *Les Deux Fermiers*, comédie en 1 acte, par Sylvestre (des Variétés Amusantes).

31 octobre : MONSIEUR DE CRAC A PARIS, gasconnade en 1 acte, en vers libres, par Armand Charlemagne.

M. de Crac. . . .	CC.	PÉLICIER.
L'Hôte		SAINT-PREUX.
Desronais		VALLIENNE.
L'Hôtesse	Cnes	CHÉNIER AINÉE.
Sophie		CHÉNIER CADETTE.

Fille d'un hôtelier parisien, Sophie doit épouser Desro-

nais qui l'aime mais a le grand défaut d'être jaloux. Il souffre, en conséquence, des galanteries que débitent à sa future les clients de passage. Un de ceux-ci, venu sur un cheval étique et affectant des airs princiers, le choque principalement, car, dès son entrée, il prétend embrasser Sophie et, quelques minutes après, offre de l'épouser pour une dot moitié moindre que celle promise à son futur. Ce voyageur extravagant n'est autre que De Crac, gentillâtre dont la fortune et les palais sont imaginaires. A quelques mots de vérité épars dans ses mensonges, l'hôtesse le reconnaît pour un sien frère qu'elle n'a point vu depuis quinze années. De Crac, penaud, est bien forcé d'avouer qu'il n'est qu'un pauvre hère prenant pour réalités ses beaux rêves, mais, dit-il :

On se console par la fable
Des ennuis de la vérité.

C'est comme oncle qu'il met un baiser sur le front de Sophie, et Desronais, qui l'a quelque peu bousculé, s'excuse et le prie à ses noces.

Amusante donnée, exposée en un style élégant, et que fit valoir à merveille Pélicier : grand succès.

31 octobre : Joconde, comédie en 2 actes et en vaudevilles, par Léger.

Astolfe.	CC. Raffile.
Joconde	Hippolyte.
Blaise	Frédéric.
Mme Dutour	Cnes Lacaille.
Thérèse	Cléricourt.

Trompés par leurs épouses, Astolfe et Joconde courent le monde pour rendre à toutes les femmes la pareille. Il ne

reste qu'une place sur le livre où s'inscrivent leurs conquêtes ; ils la destinent à Thérèse, fille de Mme Dutour, qui est leur hôtesse. Thérèse aime le jardinier Blaise, mais elle est coquette et, après avoir accepté des enjôleurs compliments et bijoux, elle promet d'aller un soir au rendez-vous qu'ils lui donnent. Son but, en agissant ainsi, est de gagner cent pièces d'or qui lui permettront d'épouser Blaise. Celui-ci, qui a surpris le complot, avertit Mme Dutour. La bonne dame prend au jardin la place de sa fille, tandis que Thérèse devise en tête-à-tête avec son amoureux. Des amis, apostés par Blaise, surprennent Mme Dutour et les galants. Faisant contre fortune bon cœur, Astolfe et Joconde donnent à la mère les mille écus destinés à la fille et décident de rejoindre leurs légères moitiés.

Intrigue agréable, semée de gais couplets : réussite méritée.

4 novembre : *Le Revenant*, comédie en 2 actes, par Desenne (des Variétés Amusantes).

5 novembre : *La Ruse innocente*, comédie en 1 acte, par Maurin de Pompigny (d'un théâtre de province).

5 novembre : *La Rose*, opéra-bouffe en 1 acte, par Bodin (d'un théâtre de province).

12 novembre : ANNETTE ET JACQUES, *ou les Semestriers alsaciens*, ballet-pantomime en 1 acte, par Beaupré.

Julien	CC.	BAROTTEAU.
Meyer		FROGÈRES.
Jacques.		LECOCQ.
Le Bourgmestre		ALEXANDRE.
Annette	Cnes	FLORE.
Mme Meyer		ROSEVAL.

Annette, fille de Meyer, aime Jacques, fils de l'invalide Julien, mais son père veut pour gendre le bourgmestre du pays, homme ridicule et méchant. Les choses en sont là quand Jacques, qui est dragon, arrive en congé de semestre avec quatre de ses camarades. Cédant aux instances de tous les villageois, Meyer s'attendrit, et les amants vont être unis quand le bourgmestre, pour se venger, se déguise en dragon et vent la nuit surprendre Annette. Au lieu de la jeune fille, c'est Jacques couvert d'une mante qui le reçoit. Dispute, puis combat. Le bourgmestre tire un coup de pistolet sur son rival et le manque. Au bruit, les villageois accourent; on chasse le mauvais magistrat, et Jacques devient l'époux d'Annette.

Des groupes bien dessinés, des tableaux gracieux, des airs choisis avec goût et des décorations fraîches valurent à ce ballet un sort brillant.

14 novembre : *Le Dragon de Thionville*, comédie en 1 acte, par Dumaniant (des Variétés Amusantes).

14 novembre : *L'Enthousiaste*, comédie en 2 actes, en vers, par De la Montagne (de l'Ambigu).

16 novembre : L'Insouciant, comédie en 1 acte, en vers, par Armand Charlemagne.

Mondor	CC. Saint-Preux.
Célicour.	Saint-Clair.
Pasquin	Pélicier.
L'Abbé	Vallienne.
Guichard	Dumaniant.
Basile Létourdi	Frogères.
Jérôme Scrupule. . . .	Barotteau.
Un traiteur	Fleury.
Lucile	Cne Saint-Clair.

Célicour, étourdi et incapable d'aucun sentiment délicat, ne vit que pour lui. Accablé de dettes, il ne s'en inquiète point. Un procès intenté sans justice le menace de la ruine, il n'a pour triompher qu'à rechercher un titre dans ses papiers et il néglige de le faire. Mondor et sa fille Lucile, que Célicour doit épouser, sont obligés de quitter Toulon pour relancer à Paris le futur oublieux. Il leur offre à dîner, quand des huissiers viennent saisir ses meubles; Célicour rit de l'incident, Mondor paye ses dettes, mais l'insouciant ne fait pas même une cour polie à la fille de l'obligeant provincial. Lucile renonce à lui, ses amis le quittent, il perd son procès et devient l'objet du mépris public sans que tous ces malheurs lui inspirent autre chose que cette parole philosophique :

Je vivrai plus heureux sans épouse et sans bien,
J'eusse été captivé par ce double lien.

Sujet peu sympathique, mais style plein d'esprit et nombreux traits plaisants : réussite incomplète.

18 novembre : *Les Cent louis*, comédie en 1 acte, par De Belleroche (des Variétés Amusantes). — *Les Cent louis* prirent plus tard, par ordre de l'autorité, ce titre démocratisé : *Les Cent pièces d'or*.

18 novembre : L'Embarras comique, proverbe en 1 acte, par Thiemet. — *Non imprimé.*

19 novembre : La Journée difficile, *ou les Femmes rusées*, comédie en 3 actes, par A.-J. Dumaniant (avec Pigault-Lebrun).

Frédéric.	CC. Saint-Clair.
Frontin	Frogères.
Durand	Chevalier.

Gervais	CC.	Genest.
Léonard.		Beaulieu.
Dubois		Delaporte.
Mme Bernard	Cnes	Germain.
Laure.		Saint-Clair.

Mme Bernard, veuve opulente, a pour secrétaire le jeune Frédéric dont elle s'est amourachée, mais Frédéric n'a d'attention que pour Laure, filleule de sa patronne, qui le paie de retour. Cette passion est assez secrète pour être ignorée de Frontin, valet du jeune homme, mais ce dernier la doit avouer à M. Durand, son ami, par suite d'un événement bizarre. M. de Morat, vieux garçon, est mort en léguant à Mme Bernard et à Durand une terre qui vaut deux cent mille écus, à la condition qu'un mariage unira ses deux héritiers. Durand, que la chose n'effraie pas, imagine de se présenter à la veuve sous le nom de Dumont, homme d'affaires. Il n'est pas mal reçu, mais juge bon, pour ses intérêts, de conclure un traité d'alliance avec Frédéric. Ce traité vient à point, car Gervais, oncle de Laure, veut marier sa nièce au villageois Léonard Que faire, sinon enlever la belle ? Durand prête les mains à cette équipée ; mais Frontin, vexé de n'être pas mis dans la confidence, espionne son maître, surprend le complot et le dénonce à Mme Bernard. Celle-ci, très rusée, veut profiter des circonstances pour obliger Laure à épouser Léonard. C'est Léonard que la jeune fille trouvera au rendez-vous et à qui on la donnera par contrat tandis que Gervais, prévenu, retiendra Frédéric dans sa chambre. Durand sauve la situation en prenant la place de l'amoureux qui, par Mme Durand elle-même, est uni à Laure La veuve, qu'éclaire enfin la raison, épousera Durand qui dotera le jeune couple.

Adroitement intriguée, cette pièce, bien que son dernier acte fût obscur et pour ainsi dire inutile, fut généralement applaudie.

23 novembre : L'Hôtellerie, comédie en 2 actes, par J.-G.-A. Cuvelier.

Imité d'une pièce anglaise ayant pour titre *Appartement à louer*, cet ouvrage ne plut guère et resta manuscrit.

24 novembre : Les Moines gourmands, scènes comiques, par Thiemet. — *Non imprimées.*

25 novembre : *Les Deux Cousins*, comédie en 3 actes, par Dumaniant (des Variétés Amusantes).

25 novembre : *L'Enrôlement supposé*, comédie en 1 acte, par Guillemain (du même théâtre).

27 novembre : Alphonse et Séraphine, comédie en 3 actes, par Faur.

Episode du roman de *Gil Blas*, auquel un rôle de jardinier, plaisamment tenu par Beaulieu, valut une sorte de succès. — *Non imprimé.*

3 décembre : Le Royaume de Saturne, *ou le Modèle des pasteurs*, opéra-vaudeville en 2 actes, par Léger. — *Non imprimé.*

14 décembre : Alain et Rosette, comédie en vaudevilles en 1 acte, par F.-P.-A. Léger (avec Rouhier-Deschamps).

Grégoire	CC. Lamarche.
Bazile.	Duforêt.
Alain	Raffile.
La mère Thomas	Cnes Mautouchet.
Mathurine	Lacaille.
Rosette	Cléricourt.

Egalement jeunes et aimables, Alain et Rosette sont épris l'un de l'autre, mais ils ont le malheur de plaire, Alain à la vieille Mathurine, Rosette au très mûr paysan Bazile. Les parents des amoureux, qui s'intéressent surtout à la fortune, favorisent les prétendants âgés et, pour parer aux imprudences, ils enferment dans un grenier les objets de leurs convoitises. Cela donne à Alain l'idée d'un bon tour : il invite Mathurine et Bazile à monter auprès d'eux au moyen d'un panier mû par une poulie ; mais, tandis que les vieux s'élèvent, les jeunes descendent à l'aide du panier formant contre-poids et jasent gaiement d'amour dans le jardin. La chose fait réfléchir les deux barbons, qui convolent ensemble, tandis qu'Alain épouse Rosette.

Une situation comique et d'agréables couplets firent applaudir cette paysannerie.

16 décembre : Georges, *ou le Bon fils*, comédie en 3 actes, par Dumaniant.

Représentée aux Variétés Amusantes sous le titre du *Soldat prussien*, cette pièce, à laquelle on avait fait quelques changements, fut rééditée avec son nouvel intitulé et une distribution identique à celle de la création.

16 décembre : Les Sabotiers, ballet-pantomime en 1 acte, par Beaupré.

Exécuté par des enfants, ce ballet fit plaisir. — *Non imprimé*.

21 décembre : *Marianne et Dumont*, comédie en

3 actes, par Rouhier-Deschamps (des Variétés Amusantes).

21 décembre : *Il était temps*, comédie en 1 acte, par Maurin de Pompigny (du même théâtre).

22 décembre : Les Ecoliers, comédie en 1 acte, par Armand Charlemagne.

Un capitaine	CC. Roseval.
Jolicœur	Pélicier.
Bonhomme.	Frogères.
Un écolier.	Saint-Clair fils.
Clairville	Cnes Saint-Clair.
Mauroi	Lecoutre.
Trois écoliers	Chénier, Julie, Houdard.

Un capitaine de houzards et son brigadier Jolicœur sont venus à Paris pour y faire honnêtement six recrues. En face de leur logis est une pension dans laquelle un certain Bonhomme éduque de son mieux des garçons de divers âges. Un de ces écoliers, Mauroi, confie à son camarade Clairville le chagrin qui l'accable : faute de cent francs, sa mère malade va être saisie et vendue dans une demi-heure. Clairville n'a point la somme, mais son cœur lui enseigne le moyen de se la procurer ; il s'engage, et Jolicœur lui donne deux assignats de cinquante livres qu'il s'empresse de remettre à Mauroi. Quand celui-ci apprend d'où viennent les assignats, il déclare vouloir prendre la place de son ami. Le capitaine assiste avec attendrissement à ce combat de générosité et veut rompre le contrat. — « Non, non, s'écrie Mauroi, ma mère est bonne citoyenne, elle me saura gré de ma détermination. J'ai d'ailleurs un pressentiment que la campagne ne sera pas longue ; les soldats des despotes ne tiendront pas longtemps contre les armées d'un peuple libre. » — Pendant qu'ils discutent, les autres écoliers

rejoignent leurs camarades ; M. Bonhomme accourt pour les gronder, mais il est robuste et déjà Jolicœur cajole le maître et les plus âgés des élèves : finalement six recrues partiront pour la frontière.

Tirée des *Epreuves du sentiment*, l'anecdote, tour à tour gaie et touchante, eut un succès digne des vertus qu'elle exaltait.

29 décembre : L'ENLÈVEMENT, *ou la Caverne dans les Pyrénées*, pantomime en 3 actes, par *** (J.-G.-A. Cuvelier).

Don Pèdre. . . .	CC. CHARLES STOCKLEY.
Don Carlos . . .	VARENNES.
Don Juan	SAINT-HUGUES.
Chefs de la maison de Don Pèdre . .	FLEURY, ARNOULD.
Barbamo	LAFITTE.
1er chef des Miquelets	TAUTIN.
Autres chefs . . .	DELAPORTE, BAROTTEAU, JOACHIM.
Un paysan . . .	ROSEVILLE, TIERCELIN.
Un paysan . . .	ALEXANDRE.
Rosina	Cne SIMONNET.

La scène se passe dans la Navarre espagnole. A la mort de l'épouse de Don Pèdre, Rosina, orpheline, est restée sous la tutelle de ce seigneur, mais celui-ci tombe amoureux d'elle. Malgré les précautions dont il l'entoure, Rosina a vu et aimé le jeune Don Carlos, qui la paie du plus tendre retour. Don Pèdre refusant d'écouter Carlos, celui-ci profite de ce que des Miquelets, commandés par Barbamo, attaquent le château du tuteur pour enlever la pupille par une

brèche, mais tous deux tombent au pouvoir des Miquelets. Barbamo, que la beauté de Rosina affole, la menace de mort si elle résiste à ses désirs; elle va périr quand Don Pèdre retrouve ses traces et attaque les bandits. Au cours du combat, Don Pèdre court un danger très grave dont Carlos le préserve ; les deux rivaux s'embrassent et deviennent frères d'armes. Mais Barbamo leur échappe et traîne Rosina au sommet d'une tour, pour la poignarder aux yeux de ses défenseurs. Un coup de carabine, tiré par Carlos, empêche ce crime ; la tour est prise, et Rosina délivrée épouse celui qu'elle aime.

Situations intéressantes, tableaux neufs, belles décorations, tout se réunissait pour faire applaudir cette fable.

31 décembre : *Le Jour de l'An, ou les Etrennes*, comédie en 1 acte, en vers, par Planterre.

Jouée d'abord au théâtre de Brest, l'œuvre du comédien-auteur réussit à Paris.

1er janvier 1793 : LE PRÉSENT, *ou l'Heureux quiproquo*, comédie en 1 acte, par J. Patrat.

Merval	CC.	SAINT-CLAIR.
Dolcy		VALLIENNE.
Delcar		GENEST.
André		BEAULIEU.
Lucile	Cnes	SAINT-CLAIR.
Margot		LACAILLE.

Desireuse d'épouser Dolcy, jeune auteur dramatique,

Lucile Delcar met tout en œuvre pour conquérir l'assentiment de Merval, oncle de l'écrivain. Cette diplomatie va contre son but, car, se trompant aux attentions de Lucile, Merval s'éprend d'elle, la demande et obtient promesse de sa main. Les choses en sont là quand éclôt une nouvelle année. Pour ramener à de bons sentiments Merval qui a banni Dolcy de sa présence, Lucile imagine de mettre dans une corbeille contenant les cadeaux de Delcar à son futur gendre toute la correspondance échangée entre elle et son amant, dans l'espoir qu'édifié par cette lecture, l'oncle fera retraite devant son neveu. Le hasard déjoue ce projet. Merval a pour valet le campagnard André que Margot, sa mère, ancienne nourrice de Dolcy, vient voir à l'occasion du jour de l'an. La bonne femme tient dans ses bras une fillette de quatre mois qu'elle confie momentanément aux soins de son fils : André, que l'enfant gêne, le cache dans la corbeille envoyée par Delcar. Sur l'avis de Lucile annonçant qu'un paquet lui parviendra qui fera changer ses résolutions, Merval ouvre la corbeille, trouve l'enfant et l'attribue à la jeune fille ; il déclare aussitôt renoncer à sa main. Lucile en est enchantée, mais cette joie se change en colère quand elle apprend ce dont Merval la soupçonne. On s'explique et, grâce à Margot qui revient, Lucile est justifiée. Honteux de son erreur, Merval la répare en unissant Lucile à Dolcy, et tout finit par un vaudeville sur les étrennes.

L'extrait d'une pièce étrangère, publié dans *les Petites-Affiches*, avait donné l'idée de cet acte habilement fait ; il réussit de la façon la plus complète et fut mis par la suite au répertoire de nombreuses scènes.

7 janvier : MIDAS AU PARNASSE, opéra-folie en 1 acte, en vaudevilles, par Planterre, musique de Dedieu.

Midas.	CC. Frédéric.
Le Grand-Opéra	Hippolyte.
L'Opéra-Bouffon	Raffile.
Le Vaudeville.	Planterre.
Mercure	Roseval.

Une dispute pour la prééminence s'est élevée au Parnasse entre le Grand-Opéra, l'Opéra-Bouffon et le Vaudeville. Un descendant du roi Midas, venu pour supplier Apollon de le débarrasser des fâcheuses oreilles que lui a transmises son aïeul, est chargé par le dieu de trancher la question. Après avoir quelque temps hésité, Midas s'exécute et entend successivement les rivaux. Les trois lui plaisent à divers titres et il leur donne à tous la couronne Cet arrêt sage lui fait honneur, et Apollon l'en récompense en le délivrant de sa difformité.

Jolie pièce ornée d'airs agréables, et qui réussit à souhait.

26 janvier : La Folie de Brunswick, *ou le Retour de Champagne*, opéra-folie en 2 actes, en vaudevilles, par Plancher-Valcour et Destival.

Des couplets bien tournés firent applaudir cette bagatelle pendant quelques représentations. — *Non imprimée.*

9 février : Le Médecin dupé, *ou la Huche*, pièce en 1 acte, par Mayeur de Saint-Paul, musique de Chapelle.

Faible ouvrage, *non imprimé.*

13 février : CADET ROUSSEL, *ou le Café des Aveugles*, pièce en 2 actes qui n'en font qu'un, en vers et en prose, par A... (Joseph Aude) et T... (Charles-Louis-Tissot).

Cadet Roussel, Blondinet.	CC. BEAULIEU.
Roussel père	BAROTTEEU.
Le petit Roussel. . . .	JOSEPH.
Durillac, Vantelmor . .	FROGÈRES.
Bontems.	DUVAL.
Vigagnolet, Pluminar. .	PÉLICIER.
Bellepointe	HIPPOLYTE.
Dubois	JOACHIM.
Firmin	TIERCELIN.
Matapan	GENEST.
Un marchand de journal.	BRUTUS (*début*).
La mère Roussel . . .	Cnes LACAILLE.
Louison.	CHÉNIER jeune.
Modeste, Cascarinette. .	PÉLICIER.
Mlle Dubois	MAUTOUCHET.

Pour attirer la foule au Café des Aveugles qu'il dirige, Bontemps fait tous les soirs chanter l'air de *Cadet Roussel* qui est en grande vogue. L'idée lui vient un jour d'engager le héros même de cette chanson, pour jouer sur le petit théâtre que contient son café ; il lui offre à cet effet trente-cinq sous par jour et une bouteille de cidre, avec promesse en outre de la main de Louison, sa fille, si le public l'agrée. Cette dernière considération déplaît à Louison, promise à l'acteur Vigagnolet ; aussi s'entend-elle avec Bellepointe, ami dudit acteur, pour faire chuter le débutant. Escorté de son père et de sa mère, Cadet Roussel arrive sans défiance et la toile se lève sur la pièce annoncée : *Matapan, ou les Assassinats de l'amour*, tragédie. L'action, comme bien on pense, en est burlesque, mais l'intérêt comique est surtout dans la confusion du public avec les acteurs. Cadet Roussel, qui joue Blondinet, va boire dans un verre que lui tend le tyran Vantelmor quand Roussel père, assis à l'orchestre, se

lève en criant : « Cadet, Cadet, ne boit pas ça... c'est d'la poison ! » — La tragédie s'interrompt et Cadet explique que c'est pour rire. — « Je ne veux pas que tu boives, répète le père têtu, j'ai entendu les autres quand tu n'y étais pas... » — « Papa, c'est pour la fiole. » — Il boit, aux rires de l'assemblée, et tombe en convulsions en appelant au secours. — « Qu'est-ce que c'est que tout ça, Cadet ? » demande le père Roussel, tandis que la mère pousse des cris d'épouvante. Cadet explique qu'il n'a aucun mal, mais ce hors-d'œuvre indispose le public. Profitant du bruit, Bellepointe et ses amis jettent au tragédien des boulettes de pain et de papier. Ces projectiles irritent Cadet, qui abrège la dernière scène et déclare à Bontems qu'il peut chercher un autre acteur. Le cafetier, navré, dévoile alors le complot ourdi par Louison. — « Je me soucie de votre fille comme de rien du tout », déclare Cadet. Sur quoi Vigagnolet s'excuse, sans que Cadet veuille pardonner aux cabaleurs. Il va se gourmer avec Bellepointe quand une patrouille de gardes nationaux pénètre dans le café et menace de sévir si la salle n'est aussitôt évacuée, car il est plus d'onze heures. On obtempère à l'ordre des soldats, et la toile baisse après une chansonnette.

« *Oh ! que c'est bête !* dit, en tête de la brochure de *Cadet Roussel*, l'éditeur Clément, résumant l'opinion générale, mais on y vient, l'affluence que cette pièce attire au théâtre du Palais nous détermine à l'imprimer. Si nous avons autant de débit qu'elle amène de spectateurs, nous dirons aux auteurs : *Oh! que c'est superbe !* — Les journalistes qui en ont rendu compte ont exprimé le sentiment universel des mélancoliques guéris aux représentations de cette folie, en appelant *médecins* Beaulieu, Pélicier, Frogères, etc., qui en prolongent le succès. Les rôles les moins importants sont

rendus avec une intelligence et une vérité dignes d'éloges. »

On cite, à propos de *Cadet Roussel*, une anecdote qui donne du public de la Cité une idée peu flatteuse. A la première représentation, un spectateur, plus exigeant qu'instruit, cria à l'acteur qui venait d'absorber son fatal breuvage : « Plus-z-haut ! » — « Je n'peux pas, citoyen, j'suis-t-empoisonné », répondit Beaulieu avec le même système de prononciation. — Ce dialogue jugé drôle fut, dès lors, soigneusement reproduit tous les soirs.

Cadet Roussel devait avoir, au théâtre, une lignée nombreuse et longtemps prospère.

22 février : La Fille a marier, comédie en 1 acte, en vers, par Armand Charlemagne.

Fintac	CC. Roseval.
Forlis	Vallienne.
Un petit-maître . .	Vallienne.
Un bavard	Vallienne.
Un métromane . . .	Vallienne.
Champagne	Delaporte.
Lucile	Cne Chénier cadette.

Forlis pense épouser Lucile quand tout à coup Fintac, père de celle qu'il aime, reprend sa parole Il veut pour gendre un homme original et met carrément au concours la main de sa fille. Renseigné par Lucile et le valet Champagne, Forlis ne recule pas devant l'épreuve imposée. Sous l'apparence d'un petit-maître, d'un bavard et d'un métromane, il se présente à trois reprises devant Fintac qui ne le reconnaît point et

qui, lorsqu'il se dévoile, est heureux d'unir Lucile à un homme moins banal qu'on ne l'avait supposé.

Ouvrage sans invention, mais que son style garantit d'un échec.

22 février : LE PROJET DE FORTUNE, opéra-bouffon en 1 acte, par Dumaniant, musique de Foignet.

Bonsens	CC. DUBREUIL.
Fanfan	FRÉDÉRIC.
Frontin	LAMARCHE.
Rosette	Cnes CLÉRICOURT.
La Comtesse.	LACAILLE.

Le jeune Fanfan s'est oublié jusqu'à voler 10.000 livres dans la caisse de Bonsens, son oncle, et à venir les manger à Paris avec Rosette, filleule de l'épouse de ce négociant d'Amiens. La somme est bientôt dissipée. Fanfan et Rosette, qui veulent retrouver dans toutes les actions de la vie les aventures qu'ils ont lues dans les romans, forment un projet de fortune qui consiste à épouser, Fanfan une très vieille comtesse logeant dans leur auberge, Rosette un vieillard riche à découvrir. Ces deux mariages faits, les amants sont convaincus que la vieille femme et le vieux mari mourront pour leur faire plaisir et que, devenus libres et riches, ils se marieront pour jouir ensemble des biens acquis. La comtesse n'attend pour convoler avec Fanfan que la confirmation par le courrier de la mort d'un mari méchant et avare qu'elle avait autrefois, et voici que Bonsens, courant après ses 10.000 livres, arrive dans l'auberge où son fripon est descendu, ce qui donne à Rosette l'excellente idée de séduire le bonhomme qu'elle n'a jamais vu. Celui-ci, attendri par quelques bouteilles, prend fort bien ses avances et déclare qu'il veut l'épouser pour se venger d'un indélicat neveu et

d'une certaine Rosette qu'il dit haïr autant que la mort. A ces mots. Rosette effrayée s'évanouit ; Bonsens crie au secours et bientôt l'hôte, la comtesse et Fanfan accourent. L'Amiennois reconnaît, dans la vieille titrée, sa femme dont depuis dix ans il n'avait pas eu de nouvelles, dans Fanfan son neveu et dans Rosette la filleule de sa femme. On se querelle, on s'injurie, et l'on parle de séparation éternelle lorsque l'aubergiste Frontin fait observer aux deux époux qu'étant riches ils peuvent, à leur âge, se passer d'amour. Se rendant à cette bonne raison, Bonsens embrasse la soi-disant comtesse ; Rosette et Fanfan, pardonnés, finiront leur mauvais roman par un bon mariage.

Des scènes agréables, des détails heureux, un dialogue adroit recommandaient cet opéra pour lequel Foignet avait écrit une jolie partition, et qui fut applaudi. — *Non imprimé.*

23 février : *Guerre ouverte*, comédie en 3 actes, par Dumaniant (des Variétés Amusantes).

25 février : BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN, comédie en 3 actes, imitée de l'espagnol. de Calderon, par A.-J. Dumaniant.

Bertrand.	CC. DUMANIANT.
Beralde.	BEAULIEU.
Henrique	SAINT-CLAIR.
Frédéric.	VALLIENNE.
Fabio.	PÉLICIER.
Pedro.	FROGÈRES.
Le capitaine des sbires.	FLEURY.
Un sbire.	RENAUD.

Lorenza.	Cnes Pélicier.
Inès	Mautouchet.
Léonor	Saint-Clair.
Isabelle.	Lecoutre.

Deux bourgeois de Naples sont les héros et les victimes de cette intrigue très embrouillée et que l'un d'eux résume ainsi au baisser du rideau : « Nous cherchons à marier nos enfants à notre fantaisie, ils cherchent à se marier à la leur ; nous formons des projets et ils en forment de leur côté ; ce sont les leurs qui réussissent, et il se trouve au bout du compte que nous sommes forcés de souscrire à tout, après avoir fait *beaucoup de bruit pour rien* ».

Traduit plutôt qu'adapté, l'ouvrage produisit un effet médiocre et fut joué peu de temps.

1er mars : *Les Amours de Montmartre*, comédie en 1 acte, par Fonpré de Fracansalle (des Variétés Amusantes).

8 mars : *La Joueuse*, drame en 3 actes, en vers, par Pigault-Lebrun (du même théâtre).

11 mars : La Noce provençale, ballet-pantomime en 1 acte, par Beaupré — *Non imprimé.*

23 mars : Les Travers du jour, *ou l'Etourdie corrigée*, comédie en 1 acte, en vers, par Laus de Boissy.

De Fierville	CC. Saint-Preux.
Floricourt.	Vallienne.
Un peintre	Fleury.
Mme de Fierville. . .	Cnes Lecoutre.
La Présidente de la Roche	Raymond (*début*).
Lisette.	Pélicier.

Restée veuve avec des enfants, Mme de Fierville les oublie pour coqueter d'abord avec Forlieux qui la délaisse après avoir obtenu d'elle un portrait qu'il montre partout, puis avec Floricourt, jeune fat qu'elle rêve un moment d'épouser. Apprenant ce projet, M. de Fierville, son beau-père, accourt à Paris pour la sermonner. Assez mal reçu, il ne s'en soucie pas moins de l'honneur de sa bru, et se bat avec Forlieux qu'il blesse mortellement. Méprisée par tous, par Floricourt lui-même, la veuve comprend et pleure amèrement son inconséquence : elle suivra en province le vieillard qui lui a appris qu'il n'est sans la vertu ni bonheur ni plaisirs, et qu'on les a tous avec elle.

Leçon morale donnée sans éloquence : demi-succès.

27 mars : L'Intrigue secrète, *ou la Veuve*, comédie en 1 acte, par Monnet.

Dorimon	CC.	Duval.
Saint-Fleury		Vallienne.
Lucas		Beaulieu.
Georges		Brutus.
Julie	Cnes	Saint-Clair.
Lisette		Pélicier.

Veuve à vingt ans d'un époux qu'elle n'aimait guère, Julie affecte pour une nouvelle union un éloignement dont s'indigne Dorimon son oncle. Cette conduite pourtant n'est pas franche, car, tout en repoussant les candidats qu'on lui offre, Julie reçoit avec mystère les visites de l'officier Saint-Fleury qui a su toucher son cœur. Ces visites se font, avec la complicité de la suivante Lisette, au moyen d'une porte cachée dont, après maints efforts, le domestique Lucas découvre le secret. Dorimon justement vient d'offrir à sa

nièce un très bon parti ; Julie, comme d'habitude, va le repousser quand elle découvre que Saint-Fleury et le protégé de son oncle ne font qu'un. Renonçant donc au veuvage, elle couronne, par de justes noces, l'intrigue secrète que Dorimon est bien forcé de pardonner.

Pièce agréable, qui fut justement applaudie.

27 mars : L'Hiver, *ou les Deux Moulins*, divertissement-vaudeville en 1 acte, par Duchaume et Sewrin.

Bastien	CC.	Raffile.
Grospierre		Joachim.
Colas		Frédéric.
Guillaume		Tiercelin.
Gros-Jean		Lamarche.
Denise	Cnes	Belleville.
Margot		Cléricourt.

Margot qui est veuve, possède un moulin à vent et Gros-Pierre, veuf aussi, un moulin à eau. L'hiver, qui fait tourner le premier, paralyse le second en faisant geler la rivière, Margot s'en amuse, car elle est en querelle avec son voisin. Le froid pourtant n'empêche pas Bastien, fils de Gros-Pierre, de faire à Denise, fille de Margot, une cour assidue. Gros-Pierre l'approuve, mais Margot se courrouce car elle veut pour gendre son garçon Colas. Celui-ci est si gauche que les jeunes gens s'embrassent à son nez ; pour le punir de sa sottise, Margot le menace d'agréer son rival s'il le laisse une seule fois approcher Denise. Cela donne à Bastien l'idée de s'enfermer dans un sac de farine, et de se faire porter par Colas lui-même chez la meunière. Une fois là, il se délivre pour causer au benêt une frayeur intense ; au bruit, Margot accourt et trouve Denise dans les bras de Bastien. Elle n'a qu'une parole, les amants sont unis ; quant à elle,

elle épousera Gros-Pierre : les deux moulins n'en feront plus qu'un.

De bons couplets et une jolie décoration valurent à cette bluette un heureux destin.

31 mars : MOMUS AUX VARIÉTÉS, prologue d'ouverture en 1 acte, par ***. — *Non imprimé.*

13 avril : LE LIBERTIN VERTUEUX, drame en 1 acte, en vers, par Joseph Aude et Charles-Louis Tissot.

Cet acte avait été imaginé pour remplacer, dans *Cadet Roussel*, la tragédie de *Matapan ;* mais le public n'accepta pas la substitution, et *Matapan* continua sa carrière au détriment du pauvre drame. — *Non imprimé.*

15 avril : LES DEUX NOCES, opéra en vaudevilles en 2 actes, par Verneuil. — *Non imprimé.*

18 avril : L'HOMME MARIN, *ou le Poisson d'avril*, comédie en 1 acte, par Dorvigny. —*Non imprimée.*

1er mai : LES VOYAGES ET AVENTURES DE CADET ROUSSEL, comédie en 2 actes, par A.-J. Dumaniant. — *Non imprimée.*

2 mai (et non 14 avril) : LE BON HERMITE, comédie en 1 acte mêlée de vaudevilles et d'airs nouveaux, par Prévost-Montfort, musique d'Arquier.

Emprisonné pour avoir déplu à la maîtresse d'un grand,

Mérinval a pu s'évader. Il se déguise depuis lors sous l'apparence d'un hermite boiteux et jovial. Le hasard l'amène dans un village où habitent le bûcheron Michaut et sa fille Raimonde. Un galant, du nom de Paulin, plaît à cette dernière, bien qu'elle s'inquiète au sujet d'une boîte dont il ne se sépare jamais. Sur ses questions, Paulin lui apprend que ladite boîte contient le portrait d'un père qu'il a perdu ; il veut le lui montrer et s'aperçoit avec chagrin que la boîte n'est plus en sa possession. Deux villageois, Colas et Lucette, ont trouvé l'objet et le remettent à l'hermite qui, en l'ouvrant, reconnaît le portrait pour le sien. Comme il cherche à pénétrer ce mystère, des brigands fondent sur lui et l'entraînent. Raimonde, témoin de l'événement, crie au secours ; Paulin et Michaut, accourant, mettent en fuite les bandits, sauf un qui révèle que la tête de l'hermite est mise à prix par ses anciens persécuteurs. On pardonne au drôle en faveur de son repentir et Mérinval, qui retrouve en Paulin son fils, l'unit à Raimonde.

Invraisemblable histoire, exposée sans talent ; réussite contestée.

16 mai : L'Orage, *ou Quel guignon!* pantomime en 1 acte, par J.-G.-A. Cuvelier.

Tiré en partie du roman de *Faublas*, cet ouvrage fit plaisir sans trouver d'éditeur.

22 mai : La Chasse, comédie-proverbe en 1 acte, par ***. — *Non imprimée.*

23 mai : Les Trois héritiers, comédie en 3 actes en vers, par H. Dorvo.

Dumont	CC.	DUVAL.
Morin		GENEST.
Henri		VALLIENNE.
Montjoie		PÉLICIER.
Plantin.		FROGÈRES.
Un notaire		TIERCELIN.
Mme Dupont	Cnes	GERMAIN.
Justine.		COLBERT (*début*).

Dans l'espoir de faire de bons coups, Montjoie se rend à Orléans pour annoncer au bourgeois Morin que son ami Dumont est mort en le faisant son héritier, tandis que Plantin va à Paris pour donner à Dumont la nouvelle du décès de Morin, qui l'a nommé son légataire. Les deux bourgeois, assez défiants, refusent d'héberger les drôles dont la combinaison ainsi avorte et qui, l'oreille basse, regagnent Etampes où ils habitent l'auberge du *Lion rouge* tenue par Mme Dupont, mûre beauté qu'en désespoir de cause Montjoie projette d'épouser. Mais Dumont et Morin, très intéressés, veulent acquérir la certitude des héritages dont on leur a parlé ; ils quittent leurs séjours et, naturellement, descendent l'un et l'autre à l'auberge du *Lion rouge*. Montjoie et Plantin doivent alors manœuvrer pour éviter la rencontre des bourgeois, ce qui n'est point facile. Pour comble, le jeune Henri qui, lui, est cousin en même temps de Dumont et de Morin, apprend le décès présumé de ses deux parents et se pose en troisième héritier. Si adroits que soient les deux fripons, il vient une heure où leur intrigue est découverte ; on les chasse et Henri, doté par Dumont, épouse Justine, fille de l'hôtesse.

Histoire compliquée et racontée en vers médiocres, elle procédait d'une anecdote dont Picard avait tiré *la Moitié du chemin*, pièce représentée au Théâtre de la République avec un succès que Dorvo ne retrouva point à la Cité.

30 mai : **Edouard et Emilie**, *ou le Triomphe de l'amour et de l'amitié*, pantomime en 4 actes, par Lapérière, musique et décors de Munique.

Volfax.	CC. Tautin.
Edouard	Saint-Hugues.
Le comte de Hainault .	Lafitte.
Montlac	Hippolyte.
Onéric	Fleury.
Dangeste.	Delaporte.
Un concierge	Barotteau.
Emilie	Cnes Jenny Queneuil.
Dames de la suite . .	Roseval, Flacourt, Mautouchet.

Volfax ayant détrôné Arthur, roi d'Angleterre, Edouard, fils du dépossédé, a été recueilli et élevé secrètement par les amis de son père. Il vient d'avoir vingt ans quand la pièce commence, et est amoureux d'Emilie, jeune beauté que Volfax veut unir au comte de Hainault, son neveu. Une rencontre a lieu entre les partisans des deux princes. Edouard, d'abord cerné, s'échappe grâce à son officier Dangeste, qui répand le bruit de sa mort. Emilie est accablée de douleur, quand celui qu'elle aime reparaît devant elle ; mais le traître Onéric dit la vérité à Volfax, qui donne l'ordre de saisir Edouard. Le prince s'enfuit encore et va prendre la mer avec Emilie quand le comte de Hainault, à qui l'on fait croire qu'Edouard est le meurtrier de son père, attaque l'amoureux et le fait prisonnier. Bientôt détrompé, il rougit de sa barbarie et sollicite de son oncle la liberté d'Edouard. On la lui refuse ; se couvrant du manteau d'Edouard, il marche alors en sa place au supplice. Edouard, délivré par les siens, intervient pour sauver le comte. Volfax, qui se sent perdu, se suicide, et Edouard remonte sur le trône d'Angleterre, où, bien entendu, s'assoiera la sensible Emilie.

Intrigue embrouillée et fâcheusement conduite ; son succès fut des plus modérés.

5 juin : LA MORT DE DAMPIERRE, comédie en 2 actes, par Dage de Menonval.

Sujet intéressant, mais traité en mauvais style, et sur lequel rien ne renseigne. — *Non imprimé.*

13 juin : LE PETIT ORPHÉE, opéra-comique en 4 actes et en vaudevilles, par J. Rouhier-Deschamps (avec Léger), musique de Deshayes, ballet de Beaupré.

Pluton	CC.	RAFFILE.
Orphée		FRÉDÉRIC.
Paysans et Pâtres . .		DUBREUIL, HIPPOLYTE.
Démons et Furies . .		JOACHIM, ROSEVILLE.
L'Amour	Cnes	CLÉRICOURT.
Eurydice		BELLY.
Ombres heureuses. .		LACAILLE, MAUTOUCHET, ROSEVAL.

Ayant perdu sa femme Eurydice, Orphée la demande en pleurant à tous les échos, quand l'Amour apparaît pour dire que son épouse lui sera rendue s'il va la chercher en enfer et a le courage de ne la point regarder avant leur retour sur la terre. Descendu au Tartare, Orphée captive les démons en leur jouant du flageolet ; Pluton lui-même se laisse séduire et lui livre passage. Dans les Champs-Elysées, Eurydice pleure Orphée lorsque celui-ci arrive et l'emmène. Eurydice déploie en route tant de coquetterie qu'oubliant le danger Orphée la regarde ; elle expire aussitôt, mais l'Amour la ressuscite et tous les personnages dansent un ballet.

Donnée en 1785 au Havre, puis sur plusieurs autres scènes départementales, cette pièce avait subi, pour être digne du public parisien, nombre de

changements. C'était plutôt une imitation qu'une parodie d'*Orphée et Eurydice*, opéra de Moline et de Gluck. Le plan n'en est pas très piquant, mais des gens expérimentés l'avaient tracé. On aurait tort pourtant d'y voir, comme le compositeur Hervé, le premier essai d'*opérette*, car l'ouvrage était fait selon une formule innovée à la Comédie-Italienne, formule qui n'avait rien perdu de son mérite, si l'on en juge par le succès dont bénéficièrent les auteurs.

27 juin : LE VALET MAL SERVI, comédie en 1 acte, par J. Patrat.

Retiré sans connaissance de la mer où il est tombé, un jeune homme est transporté dans un couvent du Havre, dont l'abbesse est sa tante. Une pensionnaire de ce couvent voit le malade, s'éprend de son physique et lui inspire de même un tendre sentiment. Par malheur elle doit, sans délai, accompagner son père à Paris, où l'attend un fiancé qu'elle ne connaît point. Or un gascon, valet-de-chambre du jeune homme, croyant son maître noyé, s'est emparé de la valise, du portefeuille et des habits du soi-disant défunt dans l'espoir de passer pour lui et d'épouser celle qu'on lui destine. Ce fripon loge dans le même hôtel garni que l'ex-pensionnaire ; le jeune homme, bien guéri, rejoint celle qu'il aime et se fait passer, aux yeux de son père, pour le gendre qu'il attend. Heureusement pour nos amoureux, le gascon a pris un valet niais au possible et qui contribue, par ses balourdises, à dévoiler l'intrigue. Il se trouve d'ailleurs que le jeune homme et la jeune fille étaient destinés l'un à l'autre et, finalement, on les marie.

Ouvrage obscur et d'un comique un peu bas, réussite douteuse. — *Non imprimé.*

2 juillet : *Le Médecin malgré tout le monde*, comédie en 3 actes, par Dumaniant (des Variétés Amusantes).

14 juillet : *Mieux fait douceur que violence*, comédie en 2 actes, par Maurin de Pompigny (du même théâtre).

22 juillet : LE COUSIN DE TOUT LE MONDE, comédie en 1 acte, par L.-B. Picard.

Albert	CC. GENEST.
Sinclair	VALLIENNE.
Robin	TIERCELIN.
Bernard	DELAPORTE.
Doustignac	FROGÈRES.
Mme Albert	Cnes LACAILLE.
Henriette	SAINT-CLAIR.
Mme de la Guiardière . .	MAUTOUCHET.

A la porte de Robert, traiteur des Champs-Elysées, se rencontrent le gascon Doustignac et le jeune Sinclair. Anciens camarades de collège, ils échangent à ce titre leurs confidences. Doustignac, sans argent, est à la chasse d'un déjeuner ; Sinclair, lui, se désole à l'idée d'assister au repas de fiançailles d'Henriette Albert qu'il aime et qu'on donne à certain Robin qui a sur lui l'avantage de la richesse. Apprenant que les familles Albert et Robin ne se connaissent nullement, Doustignac conçoit le projet de s'asseoir au festin et d'y servir l'amour de son ex-camarade. Vêtu d'un habit jadis neuf que parent des fleurs, il se présente à Robin comme cousin d'Henriette, à Henriette comme cousin de Robin. A table, grâce à son esprit, il fait la conquête d'Albert père et lui glisse adroitement que Robin compte sur la dot d'Henriette pour apaiser ses créanciers. Une confidence ultérieure informe Robin qu'Albert a dû emprunter à gros intérêts pour constituer la dot de sa fille. Les deux hommes déçus s'injurient puis rompent violemment. Sinclair épousera Henriette, tandis que Robin, se rabat sur la

mûre Mme de la Guiardière. Pour l'adroit gascon, il restera considéré comme le cousin de tout le monde.

Une anecdote arrivée à Collé avait fourni le sujet de cette comédie bien menée, amusante, et dont la fortune fut complète.

23 juillet : *L'Orage, ou Quel guignon !* opéra-vaudeville en 1 acte, par Bizot, musique de Navoigille jeune.

Version modifiée de la pantomine de Cuvelier jouée le 16 mai précédent. — *Non imprimée.*

1er août : LA FIN DU JOUR, opéra-vaudeville en 1 acte, par J. Rouhier-Deschamps, musique de Deshayes.

Au lever du rideau, trois jeunes filles chantent devant la porte de leur maison ; une vieille paysanne survient, les gourmande et s'en va. Une quatrième fillette arrive alors : celle-ci est aimée de Nicodème, galant niais qui ne tarde pas à paraître pour servir de jouet aux espiègles. On entend chanter Colin qu'on appelle et qui, sans façon, lutine les fillettes : sa maîtresse Lison le surprend et, pour le punir, lui témoigne une très grande froideur. Mais il s'explique et on lui pardonne : Colin épousera Lison, et Nicodème celle qui a pris son cœur.

Prétexte à musique indulgemment accueilli, grâce à Frédéric-Nicodème, aux citoyennes Lacaille et Cléricourt qui faisaient, l'une la vieille paysanne, l'autre la jeune Lison. — *Non imprimé.*

8 août : La Bagnaudière, *ou le Fou malgré lui*, comédie en 3 actes, par Lavallée. — *Non imprimée.*

15 août : La Curieuse, comédie en 5 actes, par Mme de Genlis.

Empruntée au *Théâtre de société* de l'auteur, cette pièce ne fit que passer sur l'affiche.

6 septembre : L'Ami du peuple, *ou les Intrigants démasqués*, comédie en 3 actes, en vers, par Cammaille Saint-Aubin.

Doucemont.	CC. Chevalier.
Démophile.	Saint-Clair.
Dumont.	Laporte.
Forcerame.	Roseval.
Cæsaret.	Varennes.
Poumonin	Duval.
Phrazette	Frogères.
Lucile	Cne Saint-Clair.

Démophile, officier municipal au Comité des subsistances, revient d'un voyage qu'il a fait pour ses fonctions dans les départements. Il trouve Doucemont, son associé, et Lucile, sa future, totalement changés à son égard. Le père et la fille ont prêté l'oreille aux calomnies répandues par le dénonciateur Poumonin et le libelliste Phrazette, agents tous deux du ministre d'Etat Forcerame. Démophile pourtant se disculpe, mais il veut, aux dépens de sa fortune, acquérir des grains pour les distribuer au peuple, et cela manque de causer sa perte. La lettre qu'il adresse à ce sujet à un fermier tombe entre les mains de Poumonin ; Forcerame et le général Cæsaret, qui visent à la dictature, accusent Démo-

phile d'accaparement. Le magistrat s'arrache des bras de ses amis pour aller se justifier, mais un furieux se jette sur lui, poignard en main. Ecartant le bandit, Démophile en appelle aux lois, et ce mot calme la multitude qui apprend alors la belle action qu'il projetait et le ramène en triomphe chez Doucemont, où le perfide ministre et son complice sont obligés d'avouer leurs forfaits. On les arrête, et Démophile épouse Lucile, après avoir formulé son loyalisme dans ce cri :

Périssent tous les Rois, vive la République !

Composée longtemps avant la mort de Marat, l'œuvre de Cammaille Saint-Aubin dut à cet événement d'arriver à la scène. Dans deux lettres écrites au *Journal des Spectacles*, l'auteur, qui faisait partie de la troupe de l'Ambigu-Comique, déclara n'être d'aucun club, n'avoir jamais parlé à Marat, et affirma que son seul but avait été de fixer l'opinion sur les qualités constituant le Républicain prononcé. Il en voulait surtout aux intrigants acharnés à dévorer sa malheureuse Patrie : — « Quant à moi, disait-il, je les poursuivrai jusqu'à la mort : qu'ils m'assassinent ou qu'ils périssent, car ce n'est qu'en marchant sur mon corps qu'ils pourront recueillir les débris de la France déchirée par leurs manœuvres infernales » — Encombrée souvent de déclamations, la pièce fut néanmoins acclamée, et l'intérêt du public s'accrut quand on lui révéla que c'était le début d'un jeune homme atteint par la réquisition. On voulut le voir et, entre deux exercices, Cammaille accourut pour goûter les applaudissements dus à son civisme et à quelques beaux vers.

11 septembre : Les Trois bossus, opéra-bouffon en 1 acte, par Latouloube.

Représentée le 7 octobre 1792 sous le titre du *Coutelier de Bagdad*, cette pièce, qui n'avait eu alors aucun succès, ne fut pas plus heureuse sous son deuxième intitulé.

12 septembre : Le Père aveugle, comédie en 2 actes, par Armand Charlemagne.

L'Hôte	CC.	Roseval.
Blaizot		Barotteau.
Maurice.		Frogères.
Verseuil		Saint-Clair.
Michelin		Chevalier.
Alexis		Brutus.
Julienne	Cnes	Saint-Clair.
Georgette		Frogères.
Justine.		Hainault (*début*).

Un jour qu'il était sans ressources et désespéré, un homme a reçu d'un passant inconnu une bourse contenant cent écus qui lui ont profité au point qu'il est devenu maître d'une auberge achalandée. En souvenir du bienfait reçu, il accueille tous les malheureux qui frappent à sa porte. Aussi s'empresse-t-il d'offrir un asile à Michelin, vieillard aveugle qui erre sur les chemins avec deux enfants en bas âge. En même temps que ces indigents, deux voyageurs entrent aussi dans l'auberge ; ce sont Verseuil, jeune homme de Moulins, et sa maîtresse Julienne. En causant avec l'hôte, Michelin lui révèle qu'il est à la recherche d'une fille qu'un séducteur lui a enlevée ; c'est en pleurant la malheureuse qu'il a perdu la vue. Julienne, chacun le devine, est la coupable recherchée ; son frère et sa sœur la reconnais-

sent et l'amènent aux pieds de Michelin qui pardonne. Mais le fripon Maurice, qui a dérobé cent écus à l'aubergiste et se sent soupçonné par lui, glisse la bourse volée dans la besace de l'aveugle. On suspecte l'infirme, en qui l'hôte finit heureusement par reconnaître l'homme qui l'obligea jadis. Disculpé par l'aveu de Maurice, Michelin reçoit de l'hôte la même somme qu'il lui donna généreusement. Emu par les malheurs dont il fut cause, Verseuil épousera Julienne ; Michelin ne pourra voir ses enfants, mais rien ne l'empêchera de les serrer dans ses bras.

Pièce médiocre, mais attendrissante, qui fut accueillie sans rigueur mais sans joie.

13 septembre : Le Tambourin de Provence, *ou l'Heureuse incertitude*, opéra en 1 acte, par Monnet, musique de Scio.

Le Père Flûtet. . . .	CC. Planterre.
Grégoire.	Lamarche.
Ignace	Dubreuil.
Justin	Raffile.
Lucas.	Chaperon (*début*).
Martine	Cnes Mautouchet.
Manon	Belleville.
Suzon	Cléricourt.

Ignace, homme aisé, qui remplit gratuitement les fonctions d'instituteur dans un village situé pres d'Arles, est, malgré son âge, amoureux d'une des filles du vigneron Grégoire. Ces filles, Manon et Suzon, sont également charmantes, et Ignace penche tantôt pour l'une tantôt pour l'autre. Le père Flûtet, tambourin et troubadour, sert de confident aux jeunes filles. Manon aime Lucas, villageois, et Suzon Justin, camarade de Lucas ; c'est à eux qu'indigné

des tergiversations du magister, Grégoire donne ses deux fillettes. Revenu à la raison, Ignace se félicite lui-même de ce dénouement, et tout finit par une danse menée au son du tambourin payé par l'évincé.

Tableau d'une gaîté souvent factice, mais dans lequel le jeune Déjazet et la petite Bertin montrèrent une grâce, une légèreté, une finesse qui enlevèrent tous les suffrages.

20 septembre ; L'ENRÔLEMENT DE CADET ROUSSEL, *ou le Départ des bons enfants pour l'armée*, comédie en 1 acte par Dorvigny.

Cadet Roussel, sa femme et quelques bons enfants assis chez un traiteur, écoutent les hymnes patriotiques d'un marchand de chansons, quand un bruit de tambours et de trompettes interrompt ce passe-temps. Un drapeau noir est arboré, et un canonnier, qui survient, apprend à Cadet que cela indique que la patrie est en danger. Presque aussitôt arrive un nombreux cortège ; un commissaire de section s'en détache, fait battre un ban par des tambours et monte sur une chaise pour lire un papier invitant tous les citoyens à voler aux frontières. Pendant ce temps, on dresse une estrade pour recevoir les enrôlements civiques. Roussel, ses camarades et tous les jeunes gens qui se pressent autour du commissaire, ne peuvent résister aux élans du patriotisme ; ils s'engagent et, après avoir signé, adressent au public un discours où se manifestent leur haine pour les tyrans et leur amour pour la République. Les volontaires de Gentilly qui, précédés du maire de cette commune, vont défiler devant la Convention Nationale, traversent la place ; les Parisiens suivent et leurs femmes, qui ont vainement demandé à partir avec leurs époux ou leurs fils, se joignent aussi aux patriotes qui vont jurer aux

représentants de la Nation de vivre ou de mourir pour la Liberté.

Suite de scènes détachées qu'on trouva un peu froides ; après la dernière, un acteur ayant déclaré que l'auteur entendait se dérober aux applaudissements, une voix partie du parquet riposta : « Il fait très bien ! » — Et le rideau tomba sur cette parole sévère. — *Non imprimé*.

29 septembre : LE COMÉDIEN DE SOCIÉTÉ, proverbe en 1 acte, par Thiemet. — *Non imprimé.*

1er octobre : LA PREMIÈRE RÉQUISITION, à-propos patriotique en 1 acte, par L.-B. Picard et Lépitre.

Francœur	CC. SAINT-CLAIR.
Grafignac	FROGÈRES.
Germeuil	HIPPOLYTE.
Valcourt	VALLIENNE.
Marvaux	TIERCELIN.
Fanchette	Cne CLÉRICOURT.

Altérés par la marche, Francœur et Grafignac, soldats de la première réquisition, font halte dans une auberge de village. Fanchette, jolie servante, les y accueille avec grâce. Les libations auxquelles ils se livrent sont troublées par la venue d'un invalide, d'un vieillard et d'une dame qui ne sont autres que trois réfractaires déguisés. En sa qualité de gascon, Grafignac a bientôt découvert la ruse ; avec l'aide de Fanchette, il fait se trahir les fuyards qui, rachetant leur faute, se joignent au bataillon qui vient chercher les bons patriotes.

Cette pièce, non imprimée mais dont nous possédons le manuscrit, contient des scènes plaisantes quoique d'un style assez négligé ; ses interprètes la sauvèrent d'un échec sans lui assurer longue carrière.

7 octobre : LES DEUX GRENADIERS, *ou les Quiproquos*, comédie en 3 actes, par J. Patrat.

Sans-Quartier	CC.	TAUTIN.
La Tulipe		GUIBERT (*début*).
Sans-Regret		FROGÈRES.
Robert		DUVAL.
Le Juge du canton . . .		GENEST.
Jacquinot		BEAULIEU.
Un brigadier de gendarmerie		BONIOLI (*début*).
Suzon.	Cnes	DUMAS (*début*).
Thérèse		DECROIX (*début*).
Margot		CAUMONT (*début*).

Deux grenadiers du 20e régiment d'infanterie sont attendus dans un village. Le premier, Sans-Quartier, est le fils du traiteur Robert ; le second, La Tulipe, ne connaît point sa famille. Ce dernier est accompagné du dragon Sans Regret, prêt à tout pour quelque ripaille. Pendant une halte qu'ils font dans une auberge, La Tulipe et Sans-Regret se prennent de querelle avec Jacquinot, neveu d'un juge, et le maltraitent. Pour échapper aux suites de cette aventure, ils fuient si précipitamment que La Tulipe prend, au lieu du sien, le sac de Sans-Quartier. Il ne s'aperçoit de l'erreur qu'à la porte de Robert, dont la servante Margot l'accueille comme le fils de la maison. Sans-Regret, qui flaire un bon repas, conseille à la Tulipe de profiter de la situation, et le grenadier s'y décide dans l'espérance de plaire à Suzon,

fille de Robert, dont les beaux yeux l'ont charmé. Tandis qu'on fête le faux Sans-Quartier, le vrai se présente ; on le prend pour un imposteur et, sur la plainte de Jacquinot, trompé comme les autres, on l'enferme, faute de prison, dans un pavillon dépendant de la maison de Robert. Le juge, oncle de Jacquinot, entre alors en scène. L'examen des sacs auquel il se livre lui révèle que l'un des grenadiers est son fils naturel. Pressé de questions, La Tulipe confesse le subterfuge dont il s'est rendu coupable ; le juge, qui se déclare son père, ne peut lui tenir rigueur. On dédommage pécuniairement Jacquinot : Sans-Quartier, reconnu, épousera Thérèse, fille du juge, tandis que La Tulipe deviendra l'époux de Suzon : un billet de loterie, pris par La Tulipe et qui a gagné une grosse somme, fournira la dot des deux jeunes ménages.

C'était, sous une nouvelle forme, *les Méprises par ressemblance*, jouées à la Comédie-Italienne le 16 novembre 1786, avec une musique de Grétry. Des situations amusantes et un dialogue spirituel firent réussir cette seconde version, qui passa plus tard au répertoire du Théâtre Montansier.

8 octobre : LE PRIX DE L'HOSPITALITÉ, *ou le Chevalier d'Outre-Rhin*, opéra-vaudeville en 2 actes, par Adenet

Le chevalier de Longuépée, émigré blessé, a été recueilli par le laboureur Grégoire qui, aidé du paysan Lucas, lui prodigue les soins les plus généreux. A peine remis sur pied, Longuépée tombe amoureux de Lise, fille de Grégoire, et demande sa main Fier de l'honneur qu'on lui fait, Grégoire congédie Lucas qui jusque-là se considérait comme son futur gendre. Longuépée demande à l'abbé Souffrant de l'unir à Lise par un mariage secret ; l'abbé y consent, mais

insinue au chevalier qu'il serait plus habile d'enlever la fillette, en l'attirant dans une forêt voisine où elle se trouverait au milieu d'émigrés que vient d'y convoquer le duc de la Parcheminière. Lucas surprend ce complot qu'il dévoile à Grégoire et à sa femme ; mais les villageois, séduits par l'abbé Souffrant, ne peuvent croire à sa perfidie et chassent honteusement l'amoureux. Sans se décourager, Lucas veille seul sur sa Lise. Dans la forêt où l'on entraîne celle-ci, les émigres veulent l'insulter ainsi que ses compagnes ; toutes crient au secours et des gardes nationaux, apostés par Lucas, surviennent pour saisir les hobereaux. Grégoire s'excuse alors vis-à-vis de Lucas et lui donne celle qu'il a sauvée.

Pièce confuse et sans intérêt; on la joua peu et on ne l'édita pas.

11 octobre : La Caserne, *ou le Départ de la Première réquisition*, bluette patriotique en 1 acte, mêlée de vaudevilles, par Vallienne et Bizet.

Roger.	CC. Saint-Clair.
Jérôme	Hippolyte.
Saint-Didier	Tiercelin.
Dupré.	Raffile.
Cadet Michau . . .	Fréderic.
Gervais	Roseville.
Un soldat	Bisson (*début*).
Un adjudant-major .	Delaporte.
Le Père Jérôme. . .	Frogères.
La Cne Michau . . .	Cne Mautouchet.

Dans la cour d'une caserne de Paris, les jeunes gens réquisitionnés s'exercent à la marche ou au maniement des armes. La citoyenne Michau vient encourager son fils

Cadet, à qui l'on fait quelques farces ; un invalide se présente pour embrasser son fils qui est lieutenant et qu'il regrette de ne pouvoir accompagner. On plante un arbre de la Liberté qu'on arrose d'un broc de vin, et tous les nouveaux soldats sautent de joie quand le capitaine survient pour leur apprendre que le ministre de la guerre les envoie sans retard à l'ennemi. Ils défilent alors en chantant une ronde, et le rideau baisse au cri répété de *Vive la République !*

Bluette assez gaie, que la circonstance fit applaudir.

27 vendémiaire an II (18 octobre) : CHARLES ET VICTOIRE, *ou les Amants de Plailly*, comédie en 3 actes, par Aristide Valcour.

Bouchard père . . .	CC. CHEVALIER.
Charles Bouchard . .	SAINT-CLAIR.
Le Juge de paix . . .	VARENNES.
Durfort	GENEST.
Le Commandant de gendarmerie	DUVAL.
Cne Gardeil	Cnes LACAILLE.
Victoire	SAINT-CLAIR.
Fanchon	HAINAULT.

Amoureux de Victoire, fille de la citoyenne Gardeil, Charles Bouchard n'en est pas moins parti pour défendre la patrie. Son absence se prolongeant, le spéculateur Durfort en profite pour aller sur ses brisées. Il demande la main de Victoire, affirmant à celle-ci que son amant a perdu la vie. Repoussé par la jeune fille, Durfort a de plus le désagrément d'entendre le juge de paix annoncer le retour de celui qu'il prétendait mort. Charles Bouchard revient effectivement ; il

a conquis le grade de lieutenant et ne désire, pour prix de sa valeur, que la main de Victoire. Bouchard père demande du temps pour consulter Durfort, et celui-ci ne craint pas de déclarer qu'à son avis Victoire est indigne de Charles, comme s'étant compromise avec d'autres galants. Adoptant cette calomnie, Bouchard engage son fils à regagner immédiatement son poste : Charles n'y consent qu'après la célébration du mariage qu'il rêve. Le père alors formule un refus très net ; en vain le juge de paix s'interpose-t-il, Bouchard, qui croit l'honneur en jeu, persiste dans son opposition. Désespérés, Charles et Victoire cherchent dans le suicide l'oubli de leur chagrin et se tirent des coups de pistolet. Les blessures qu'ils se font sont peu graves, mais Durfort dénonce aux magistrats leur tentative coupable. Un commandant de gendarmerie va les arrêter quand le juge de paix, qui a obtenu leur pardon, intervient pour mettre entre les mains de la justice Durfort, affameur et contre-révolutionnaire. Bouchard n'a pas attendu cette mesure pour se repentir de sa dureté ; il consent à unir Victoire à Charles, à qui un congé de trois mois est accordé, et l'aventure finit par des acclamations.

Sujet intéressant, jolis détails, tout se réunissait pour faire de cette anecdote un ouvrage estimable.

10 brumaire (31 octobre) : LE CRI DE LA NATURE, *ou le Fils repentant*, comédie en 2 actes, en vers, mêlée d'ariettes, par Charles-Louis Tissot, musique de Navoigille.

Dolban père	CC.	DUBREUIL.
Dolban fils.		HIPPOLYTE.
Belfort		VILLOTEAU (*début*).
Victor		RAFFILE.
Lucas		CHAPERON.
Perette	Cnes	LACAILLE.
Toinon		CAZAL (*début*).

Belfort est le lieu de la scène. Ayant fait à son fils et à sa belle-fille abandon de ses biens, Dolban s'est bientôt vu chasser par eux Une fermière, Perette, prend, avec son fils Lucas, soin de l'abandonné qui se cache sous le nom de Martin. Lucas aime Toinon, servante de sa mère, et, grâce à Martin, épousera cette fillette, bien qu'elle n'ait pour dot que ses seules vertus. Cependant Dolban fils, qui a agi surtout d'après les conseils de sa femme, est poursuivi par le remords. Il se confesse à Belfort, son ami, et celui-ci, interrogeant Martin, lui fait bientôt avouer sa personnalité. Le fils alors se jette aux genoux de son père qui, d'abord inflexible, pardonne à la prière de celle qui l'a secouru. Remis en possession de ses biens, il donne une dot de 10.000 francs à Toinon, qui épouse Lucas; il passera ses derniers jours au foyer du coupable repentant.

Histoire peu originale et aggravée d'un style médiocre : demi-réussite.

11 brumaire (1er novembre) : LES DRAGONS ET LES BÉNÉDICTINES, comédie en 1 acte, par Pigault-Lebrun.

Un colonel de dragons .	CC.	DUVAL.
Un capitaine.		SAINT-CLAIR.
Un maréchal-des-logis .		FROGÈRES.
Un lieutenant		LEMAIRE (*début*).
L'Abbesse.	Cnes	LAURENT (*début*).
Sœur Sainte-Claire. . .		SAINT-CLAIR.
Sœur Sainte-Agnès . . .		LACAILLE.
Sœur Sainte-Scholastique.		MAUTOUCHET.
Sœur Gertrude		PÉLICIER.

Les religieuses du couvent de Furnes s'entretiennent du décret qui vient d'annuler leurs vœux ; les vieilles le blâ-

ment tandis que les jeunes l'approuvent. Soudain un capitaine et un maréchal-des-logis de dragons franchissent le mur qui sépare le couvent de la rue. Ils font en gouaillant un doigt de cour aux sœurs Scholastique et Agnès qui sont mûres, mais leur ton change quand paraît à leurs yeux sœur Sainte-Claire offrant un mélange de légèreté, de grâces et d'esprit. Charmé, le capitaine s'offre à l'épouser le soir même ; sœur Sainte-Claire désire être libre, mais le délai lui paraît bref et elle déclare ne vouloir répondre à la proposition qu'en présence de l'abbesse. Pendant ce temps le maréchal-des-logis chapitre sœur Gertrude, qu'il prétend faire vivandière. Tout-à-coup les dragons, conduits par le colonel, font irruption dans le couvent. Pour échapper aux suites de leur escapade, le capitaine se substitue, sur un piédestal, à une figure de Saint-Martin terrassant le diable, tandis que le maréchal se résout à faire le damné. La chose d'abord va sans encombre, mais, au milieu d'explications données par l'abbesse au colonel, le faux saint part d'un éclat de rire. Le colonel est un excellent homme ; il pardonne à l'étourdi, qui est son neveu et déclare désormais vouloir être le plus sage des époux. C'est sœur Sainte-Claire qu'il désire pour femme ; la religieuse y consentant, le colonel les marie en leur donnant pour dot la moitié de ses biens, et le couvent est licencié.

Des saillies vulgaires déparent cet acte gai, dont le succès fut néanmoins énorme.

Craignant peut-être que le mot de *Palais* sonnât mal aux oreilles des puissants du jour, Lenoir et son neveu transformèrent, à la date du 23 brumaire an II (13 novembre 1793), le nom primitif de leur entreprise en celui de *Théâtre de la Cité-Variétés*. A ce changement correspondit l'accentuation du répertoire dans le sens jacobin et anti-religieux, motivée comme lui par l'espoir d'échapper aux per-

sécutions qui n'épargnaient pas plus les artistes que les bourgeois.

24 brumaire (14 novembre) : LA FÊTE DE L'EGALITÉ, mélodrame pantomi-lyrique en 1 acte, en vers, par Planterre, musique de Desvignes.

Mathieu	CC. PLANTERRE.
Justin	RAFFILE.
Diogène	ROSEVAL.
Justine	Cnes CLÉRICOURT.
L'Egalité.	JENNY QUENEUIL.

Sur une place de village, le maire Mathieu prêche l'héroïsme aux volontaires parmi lesquels figure son fils Justin. On chante, on danse, ce qui altère ; Mathieu se dispose à emplir un broc que chacun prendra tour à tour, quand le fond du tonneau où il va puiser se brise. et Diogène en sort avec une lanterne allumée qu'il souffle en disant :

O toi par qui l'on me renomme,
Toi qui guidas mes pas chez tant de nations,
Eteins à jamais tes rayons ;
Depuis longtemps je ne cherchais qu'un homme,
J'en trouve ici des millions !

Au bruit d'une symphonie, l'Egalité surgit alors d'une trappe. Debout sur un autel de quatre pieds et demi, elle s'appuie sur un faisceau d'armes et porte un niveau dans sa main droite. Deux renommées descendent sur sa tête, et un cortège s'organise, auquel prennent part les enfants, les jeunes gens, les vieillards costumés. La déesse, acceptant les présents qui lui sont offerts, chante pendant qu'on la porte en triomphe :

Allons, marchons, suivez mes pas ;
Français, pour vous quel jour de gloire !

Si vous me portez aux combats,
Je vous conduis à la victoire...

Puis les chapeaux volent en l'air, et la toile baisse.

Ecrit en l'honneur des jeunes soldats partant pour la frontière, cet acte fut salué de chauds applaudissements.

4 frimaire (24 novembre) : LES AGENTS DE PITT, *ou le Dîner des ci-devants*, comédie en 1 acte, en vers, par Desprez-Valmont.

Excellent patriote, Franville aime sa femme, mais celle-ci reçoit chez elle une foule de ci-devants, ennemis de la Liberté, et qui conspirent contre la France. Une lettre saisie par Franville ne lui laisse aucun doute sur le complot tramé par ces traîtres. Armé de cette preuve, il montre à sa femme l'abîme où elle allait se précipiter et la détache des perfides qui l'entourent. Pour punir ces derniers, Franville s'entend avec le gascon Rondillac, bon citoyen comme lui. Les ci-devants doivent dîner chez sa femme ; il les fait boire et, au dessert, Rondillac, se donnant comme aristocrate, obtient de l'un d'eux communication d'un plan abominable pour affamer Paris. Un commissaire de police et des gardes apostés se montrent alors ; les ci-devants sont arrêtés, et Franville donne sa fille au fils de Rondillac.

Des principes louables, exposés en bons vers, firent applaudir cette comédie dont Saint-Clair et Frogères interprétaient les principaux rôles. — *Non imprimée*.

6 frimaire (26 novembre) : L'ARRIVÉE DE LA PREMIÈRE

RÉQUISITION AUX FRONTIÈRES, comédie en 1 acte, mêlée de vaudevilles, par ***.

Magdelaine, jeune villageoise, a disparu de chez Mathurin, son père ; toutes les recherches faites pour la retrouver ont été inutiles, et le vieillard, désespéré ne se sent plus même le courage d'accompagner ses compatriotes qui vont au-devant d'une compagnie de la première réquisition, pour laquelle on a préparé des logements dans le village. La compagnie arrive, et la première personne qu'aperçoit Mathurin est cette Magdelaine qu'il a tant pleurée et qui, sortant des rangs, vient se précipiter dans ses bras. Elle raconte alors que le capitaine lui a sauvé l'honneur et la vie en l'arrachant des bras d'un homme qui l'avait attirée chez lui, dans la ville voisine, sous prétexte de lui acheter des fruits. Mathurin témoigne avec effusion la reconnaissance qu'il doit au libérateur de sa fille, blessé dans une rencontre ultérieure avec des brigands. On invite la compagnie à un repas civique qu'elle accepte. Mais, avant de le commencer, on va chercher la statue de la Liberté qu'on dresse sur le théâtre, et en l'honneur de laquelle on chante divers couplets.

Ces scènes sans lien, presque sans intérêt, n'eurent qu'un faible succès ; elles prouvaient le civisme mais non le talent de l'auteur, qui garda sagement l'anonyme. — *Non imprimé.*

9 frimaire (29 novembre) : LE VOUS ET LE TOI, opéra-vaudeville en 1 acte, par Aristide Valcour.

La scène se passe dans un village. De Paris arrive la nouvelle qu'il faudra désormais dire *toi* à tout individu. Cela réjouit le jeune Justin, qui tutoie aussitôt les gens qui le servent. Le laboureur Marcel, dont Justin courtise la fille

Virginie, se plie également sans grimaces au nouvel usage. Il n'en est pas de même de sa femme, qui sursaute à chaque *toi* lancé par ses domestiques ; aussi veut-elle se revancher en mariant Virginie à Glaçon, ancien procureur fiscal, que la Révolution charme peu. Marcel s'entend avec Justin pour percer à jour le rival soupçonné de tiédeur et d'égoïsme. Glaçon, qui regrette les prêtres, les nobles et les parlements, est amené, par d'adroites questions, à confesser qu'il lui semble qu'on va beaucoup trop vite; pour comble, il refuse de porter secours à un pauvre diable qu'on dit tombé dans l'eau. L'épreuve est faite, Glaçon n'a ni patriotisme ni humanité ; pourrait-il être bon mari? La mère Marcel, qui en doute, reprend sa parole : Virginie sera, le jour même, la femme de Justin qui chante, comme bien on pense, la supériorité du *toi* sur le *vous*.

Pièce où se donne carrière un républicanisme excessif, mais bien faite, ornée de jolis couplets, et qu'un franc succès accueillit justement.

18 frimaire (8 décembre) : L'Omelette miraculeuse, comédie en 1 acte, par ***.

L'esprit de philosophie a pénétré dans le village où Mathurin habite, et s'est emparé de cet homme ainsi que de Babet, sa fille, et du jeune Charles qu'elle doit épouser. L'arrivée du capucin Polycarpe fournit aux trois personnages l'occasion de déblatérer contre le catholicisme, ce qui scandalise fort la femme de Mathurin. Tout ce que celui-ci concède, c'est d'accorder à Polycarpe un œuf et un petit morceau de lard pour son repas et celui de frère Oignon qu'il attend. Ce dernier, qui bientôt arrive, a reçu par bonheur une douzaine d'œufs que les religieux cassent, battent, et introduisent secrètement dans un roseau creux. Mathurin, Charles et Babet apportent, pour se moquer des capucins, un fourneau et une grande poêle à frire Poly-

carpe allume avec calme le feu, met dans la poêle son œuf battu qu'il remue avec le roseau et, à la grande stupéfaction des paysans, l'omelette grossit à vue d'œil. On crie au miracle, et Polycarpe se rengorge. A son tour frère Oignon, renouvelant le prodige des noces de Cana, change en vin l'eau contenue dans une bouteille. Du coup Mathurin converti se jette aux genoux des frocards et leur fait apporter une volaille que, sans souci du carême, ils dévorent à belles dents. Bien repus, ils s'endorment. Charles examine alors la bouteille d'Oignon et découvre qu'elle a deux goulots, l'un fournissant de l'eau, l'autre du vin. Le roseau teint intérieurement par les jaunes d'œufs, et les coques de ces œufs trouvés dans la besace des moines, sont des preuves encore de leur charlatanisme. Furieux d'avoir été dupés, les paysans réveillent les jongleurs pour les rosser, mais Charles juge qu'ils sont trop vils pour le bâton, et on les chasse avec ignominie tandis que Mathurin, redevenu philosophe, proclame que les prêtres sont le fléau de l'humanité.

Etait-ce là vraiment une pièce républicaine? Le public, que nombre d'inconvenances avaient choqué, y vit surtout une manifestation de haine intolérante, et la punit par ses sifflets. C'est d'une anecdote racontée dans *La Feuille de Salut public* que s'était inspiré l'auteur malhabile. — *Non imprimé.*

29 frimaire (19 décembre) : Le Mariage patriotique, comédie en 2 actes, mêlée d'ariettes, par J. Rouhier-Deschamps, musique de Deshayes.

Paulin	CC. Raffile.
Durand	Dubreuil.
Michaud.	Planterre.
Thomas	Fréderic.

Justine	Cnes	Dubois.
Marcelle.		Lacaille.
Cne Vincent.		Mautouchet.

Durand, laboureur, veut marier sa fille Justine à Paulin, fils du respectable Michaud. Cependant la patrie appelle les jeunes gens du village et ils sont sur le point de partir. Paulin, malgré ses vingt six ans, pense qu'il ne saurait rester tandis que tous ses amis vont se mettre en route. Mais comment annoncer ce projet à Justine? Durand, toujours franc et honnête, prend le parti d'instruire sa fille et en même temps d'assurer, par un contrat, l'existence du vieux Michaud. Ce trait de bienfaisance touche Justine qui, priée de dire si elle aime mieux que l'ennemi soit battu par son amant ou par son époux, préfère que ce soit par le dernier. On dispose tout pour le mariage. La statue de la Liberté est élevée au milieu de la place où tout le village s'assemble, la municipalité entoure l'autel de la patrie, et Paulin épouse Justine à la satisfaction générale.

Deux babillardes et un niais compliquaient cette intrigue légère mais touchante. Une musique agréable et un joli ballet composé par Beaupré firent applaudir l'ouvrage qui, pourtant, resta manuscrit.

3 nivôse (23 décembre) : Les Dévotes, *ou la Triple vengeance*, comédie en 3 actes, par Planterre.

Le jeune Saint-Fond, bon patriote, monte sa garde en personne, est assidu aux assemblées de sa section et y parle, tandis que la veuve Dorothée et Mlle Félicité, vieilles dévotes et ses tantes, ne cessent de donner des regrets au temps passé qu'elles voudraient voir revenir. Au second étage de la maison où elles demeurent, sont deux femmes bien différentes. L'une, Cécile, est la bien-aimée de Saint-

Fond ; l'autre, jeune veuve nommée Verseuil, reçoit les soins d'un ci-devant procureur, Durcet, qu'elle croit veuf. La femme de cet ex-chicaneur, très jalouse, apprend l'adresse de celle qui lui a enlevé le cœur de son mari et se rend chez elle dans l'intention de la dévisager. Elle ne rencontre que les deux vieilles qui, furieuses de la scène qu'elles subissent et encore plus de ce que leur neveu refuse, pour s'unir à la petite bourgeoise Cécile, d'épouser une demoiselle de Furmont, injurient Saint-Fond et le chassent de chez elles pour emporter leurs clefs, parce qu'elles ne doivent rentrer que le soir. Mais, par l'entremise du sot valet Boniface, Saint-Fond se procure ces clefs et forme, avec Cécile et la veuve Verseuil, le projet de se venger des dévotes et de Durcet. Ce dernier justement revient gris d'un excellent dîner ; Saint-Fond et ses alliées le reçoivent dans l'appartement des vieilles et se retirent quand on signale leur retour. Qu'on juge de l'étonnement des dévotes lorsqu'elles trouvent attablé chez elle un homme ivre mort ! Elles tempêtent et envoient chercher la garde qui ne peut rien tirer de l'ivrogne, mais un soldat le reconnaît et, ne voulant pas le faire sortir en robe de chambre, va quérir un habit chez l'ex-procureur. Mme Durcet accourt, prend une seconde fois les dévotes pour ce qu'elles ne sont pas et se dispute avec elles. Un commissaire, qu'on mande, est assailli de plaintes ; il ne sait que résoudre, lorsque Saint-Fond revient pour démêler l'imbroglio et rétablir le calme en expliquant sa conduite.

Sujet emprunté à Imbert et à Rétif de la Bretonne. Quelques situations comiques, mais un fond languissant et des caractères faiblement dessinés ; ouvrage médiocre, au total et dont l'auteur ne se fit pas connaître. — *Non imprimé.*

9 nivôse (29 décembre) : L'ESPRIT DES PRÊTRES, *ou la*

Persécution des Français en Espagne, **drame en 3 actes, en vers, par Prévost-Montfort.**

Rhum père.	CC.	Chevalier.
Rhum fils		Saint-Clair.
Don Carlos		Varennes.
Dom Luce		Roseval.
Dom Gerle		Duval.
Ponsin		Delaporte.
Un geôlier		Pélicier.
Un sergent		Bisson.
Un Espagnol		Hippolyte.
Un confesseur		Lemaire.
Roselle	Cnes	Saint-Clair.
Belis.		Pélicier.

La scène est à Cadix. Dom Luce, grand inquisiteur, a éloigné de la maison de Rhum fils, Français d'origine, Don Carlos, ami sûr dont il redoute la vigilance, car il a sur Roselle, femme de Rhum, des projets coupables. Roselle, à qui il se déclare, le repousse avec indignation, et Don Carlos remet à Rhum une preuve écrite de l'infamie du moine. On chasse ce dernier qui, par vengeance, dénonce Rhum à l'Inquisition. Plongé dans un affreux cachot, Rhum a la douloureuse surprise d'entendre d'une cellule voisine la voix de son père, venu de France pour l'embrasser, et que depuis dix mois les moines privent de la lumière du jour. Rhum père parvient à déplacer une pierre du mur qui le sépare de son fils, et tous deux s'encouragent à résister jusqu'à la mort. Cette mort atteindrait bientôt Rhum fils, si son père n'écartait le poignard que Dom Luce lève sur lui. Leur perte n'est pas moins certaine, car l'Inquisition condamne au bûcher les deux Français, convaincus d'avoir propagé en Espagne les principes révolutionnaires. Ils marchent au supplice sous la surveillance de Dom Gerle, quand Don Carlos appelle le peuple à la révolte. Ses efforts sont vains, on le désarme et le cortège lugubre d'un autodafé se

déroule. L'apparition de Roselle échevelée retarde le supplice et émeut le cœur des Espagnols. Don Carlos alors les adjure à nouveau d'affranchir leur pays de la tyrannie des moines ; ils l'écoutent enfin, brisent les fers des condamnés, et en chargent les inquisiteurs. — « Amis, leur dit Carlos,

Vous étiez sous le joug, vous venez d'en sortir ;
Plutôt que d'y rentrer jurons tous de mourir.
Que le premier de nous qui parlera de maître,
De mort au même instant soit puni comme un traître.
Frappons d'un bras vengeur ces moines inhumains
Et qu'eux et tous les rois périssent de nos mains ! »

Trame inhabile, effets forcés et style médiocre : réussite malgré tout.

18 nivôse (7 janvier 1794) : LES DRAGONS EN CANTONNEMENT, *ou la Suite des Bénédictines*, comédie en 1 acte, par Pigault-Lebrun.

Le Général	CC. DUVAL.
Le Colonel	SAINT-CLAIR.
Le Maréchal-des-logis .	FROGÈRES.
1er dragon	TIERCELIN.
2e dragon	BRUNEKAU (*début*).
La Veuve	Cnes GERMAIN.
Sainte-Claire	SAINT-CLAIR.
Gertrude.	PÉLICIER.
Une petite fille. . . .	FROGÈRES.

Après un brillant combat, les dragons déjà vus sont cantonnés dans un village, sur les derrières de l'armée du Nord. Gertrude, qui a épousé le maréchal-des-logis, est devenue vivandière, mais elle conserve de son ancien état des défauts dont son mari entreprend de la corriger. Pour la rendre moins avare, il lui fait perdre la moitié d'une

pièce de vin ; pour corriger sa pruderie, il la contraint à embrasser nombre de ses camarades; pour lui apprendre la fraternité, il la force à rester vivandière quand il est nommé capitaine. Une chose pourtant les empêche d'être d'accord. Le colonel, époux de Sainte-Claire, fait une cour assidue à une veuve chez laquelle on l'a logé. Le nouveau capitaine trouve la chose naturelle, mais Gertrude s'en indigne et ne parle de rien moins que de prévenir son ancienne camarade. L'arrivée inattendue de Sainte-Claire lui épargne cette pseudo-trahison. La ci-devant bénédictine est assez intelligente pour découvrir elle-même l'intrigue de son mari ; elle veut connaître sa rivale qu'elle persiffle d'abord, mais dont bientôt la bonne foi la désarme. L'indulgence toutefois lui paraît politique ; elle pardonne au colonel qui n'en devient que plus épris d'elle : la veuve désabusée sera l'amie des époux qu'elle a failli désunir.

Ecrite dans la même note que l'ouvrage continué, cette pièce obtint, comme lui, la faveur du parterre.

28 nivôse (17 janvier) : LES PETITS MONTAGNARDS, opéra-bouffon en 3 actes, mêlé d'ariettes, par Aristide Valcour, musique de Foignet.

Le paysan Solanges jouit à Clermont d'une aisance modeste, quand il perd en même temps sa femme Théodine, enlevée par un séducteur, et sa fortune, confiée à un fripon. Ces deux malheurs lui font quitter Clermont pour aller vivre, sous le nom de Gervais, dans une montagne volcanique appelée le Puy de Monteynard. Il y réside depuis dix ans quand la pièce commence ; mais, malgré ses efforts, il ne peut oublier sa femme ni subvenir aux besoins croissants de sa fille Georgette et de son fils Petit-Jacques. Force lui est de se séparer d'eux ; il se confie au juge de paix de Sau-

zet, ville voisine, et ce magistrat, qui est un excellent homme, conseille aux enfants d'aller à la recherche de leur mère. Ils s'y décident avec peine et partent au milieu d'un orage, avec l'écu de six francs que leur donne le bon juge. On les retrouve, au second acte, dans une autre chaîne de montagnes. Harrassés par cinq lieues de route, ils demandent asile à un aubergiste qui les repousse durement. Ils ne veulent point entamer l'écu qui est leur seule fortune et se résignent à coucher en plein air. Une pauvresse soudain se présente à leurs yeux ; elle est si pâle et paraît si triste que les enfants lui offrent leur petit avoir. Par bonheur des passants surviennent, pour lesquels les enfants chantent ou dansent et qui leur donnent, en menue monnaie, juste l'équivalent de l'écu disparu. Enhardis par cette chance, les enfants frappent de nouveau à la porte de l'auberge et finissent par être accueillis. Ils commencent à dormir dans la grange où on les a enfermés, quand un grand bruit les réveille ; les citoyens que leurs chants ont intéressés sont des voleurs qui, pour dévaliser l'auberge, y mettent le feu. Des gendarmes sont près de là ; ils accourent et, sur la plainte de l'aubergiste, arrêtent Georgette et Petit-Jacques comme complices des bandits. C'est dans la chaumière de Gervais que se joue le troisième acte. Un inconnu s'est présenté au juge de paix de Sauzet et s'est fait connaître pour Rosambel, ex-ravisseur de Théodine, restée vertueuse. Le magistrat, qu'il émeut, le met en présence de Gervais qui va pardonner lorsque la gendarmerie amène à Sauzet deux voleurs, une femme et deux enfants enchaînés. La femme n'est autre que celle dont les petits montagnards avaient eu pitié, et Gervais reconnaît en elle sa Théodine tant pleurée. Un des voleurs, heureusement, justifie la mère et les enfants en disant qu'il les a rencontrés par hasard. L'aubergiste s'excuse et la famille, enfin réunie, s'embrasse avec transport. Rosambel, opulent, réparera ses torts en faisant le bonheur de ceux près de qui sa vie s'achèvera.

Tiré d'un roman de Ducray-Duminil intitulé

Petit Jacques et Georgette, cet ouvrage, bien qu'un peu confus, offre des situations émouvantes; une jolie musique et un ballet plaisant de Beaupré contribuèrent au succès des deux petits êtres que le vaudeville final associait en ces termes au parti dénommé comme eux :

Berlin, Londres, Vienne et l'Espagne
Prétendaient nous remettre aux fers,
Mais du sommet de la Montagne
Un Dieu planait sur l'univers !
Par sa fermeté, sa prudence,
Malgré leurs bataillons épars,
La Montagne a sauvé la France :
Gloire immortelle aux Montagnards !

4 pluviôse (23 janvier) : LA FOLIE DE GEORGES, *ou l'Ouverture du parlement d'Angleterre*, comédie en 3 actes, par Lebrun-Tossa.

Le Roi	CC. BEAULIEU.
Grey	SAINT-CLAIR.
Pitt	VARENNES.
Cazalès	PÉLICIER.
Wilis.	GENEST.
Burke.	DELAPORTE.
Le Prince de Galles . .	HIPPOLYTE.
Sheridan.	DUVAL.
Fox	CHEVALIER.
Calonne	DUBREUIL.
Tolinson.	LAFFITE.
La Reine.	Cne CHÉNIER aînée.

Le Parlement anglais, convoqué par le ministre Pitt, va tenir séance. Pitt redoute cet événement car la reprise de

Toulon a rendu fou le roi Georges. Comment le prince dément pourra-t-il prononcer le discours qu'on lui a seriné avec peine? Les émigrés Calonne et Cazalès sont, ainsi que l'orateur Burke, atterrés par la situation. Cependant, grâce aux soins du docteur Wilis, Georges recouvre quelque lucidité ; on en profite pour le faire paraître en public. Il débite assez bien le commencement de sa harangue, mais le prince de Galles, impatient de régner, trouble son père par des phrases menaçantes, et le pauvre roi tremble, ânonne, puis devient furieux, si bien qu'on l'emporte, criant et jurant. Au grand chagrin de Pitt, qui voulait attirer dans le ministère les libéraux Fox et Grey, ces deux patriotes proposent que l'on remette au peuple l'exercice de la puissance. Appelé par eux, ce peuple envahit le Parlement aux cris de : Guerre aux tyrans ! Vive la liberté ! Se rappelant les exploits des révolutionnaires français, la multitude anglaise s'empare de la Tour de Londres, massacre Pitt avec le prince de Galles, et met en cage son monarque pour le mener à Bedlam, hôpital des fous. A cet effet, un char ignominieux, conduit par Calonne et traîné par les principaux partisans de la royauté, traverse Londres sous les huées d'hommes et de femmes en bonnets rouges. Le roi passé, Grey prêche aux Anglais l'établissement d'une république ; on la fonde par acclamations. — « Allons maintenant à la rencontre des Français, s'écrie alors Grey ; nous sommes dignes d'eux, nous avons su les imiter. Ils étaient nos ennemis quand des tyrans nous gouvernaient ; qu'une sainte amitié nous unisse à jamais, et puisse notre exemple hâter l'instant heureux où tous les peuples de la terre ne formeront qu'une seule famille ! »

Pour avilir la royauté et la rendre odieuse, Lebrun, comme on voit, n'avait reculé devant aucune excentricité. Débauche plutôt que plaidoyer, cette pièce n'en eut pas moins le succès dû au patriotisme exaspéré de l'auteur.

14 pluviôse (2 février) : LES HONNEURS FUNÈBRES, *ou le Tombeau des sans-culottes*, trait patriotique en 1 acte, mêlé de vaudevilles, par Ducray-Duminil, musique de Navoigille.

On vient de célébrer, dans un petit village voisin d'un de nos camps, une fête en l'honneur des martyrs de la Liberté. Un cénotaphe allégorique a été érigé à la mémoire des sans-culottes morts en combattant. Soudain, au milieu de la nuit, on sonne le tocsin, on bat la générale, et le canon gronde : l'ennemi a voulu surprendre le camp. Tous les habitants du village volent pour repousser l'attaque ; ils y parviennent, mais en perdant un des leurs. On dépose le corps de ce jeune héros dans le tombeau des sans-culottes, puis le théâtre change et représente la France républicaine arrosant de ses pleurs une urne funéraire. Elle est entourée de cyprès et, sur des transparents, on lit : A Marat ! à Lepelletier ! à Chalier ! à Bayle ! — Un hymne funèbre retentit, et le rideau tombe.

Un rôle plaisamment joué par Beaulieu fit réussir cet à-propos, où la mise en scène le disputait au sentiment. — *Non imprimé.*

22 pluviôse (10 février) : LE PARI DE VINGT-QUATRE HEURES, *ou la Nouvelle de la prise de Toulon*, opéra-vaudeville en 1 acte, par Aristide Valcour.

Un ex-noble, réactionnaire, prétend que le siège de Toulon durera plus de six mois ; un jeune patriote offre de parier 500 livres que vingt-quatre heures suffiront aux Français pour reprendre cette ville. L'événement lui donne raison, car on annonce bientôt l'heureuse issue du siège. Le jeune homme gagne les 500 livres dont il fait don aux indigents, et il épouse sa maîtresse.

Acte semé de jolis couplets qui firent demander l'auteur. — *Non imprimé.*

La victoire de Toulon avait trop d'importance pour qu'on se contentât de la célébrer par une bluette ; ainsi pensèrent Bizet et Faciolle qui, en vingt-quatre heures, brochèrent un à-propos sérieux que Saint-Edme et son oncle reçurent avec promesse de le donner sous peu de jours ; mais des difficultés de mise en scène retardèrent l'ouvrage. Pendant ce temps les Italiens et le Théâtre Feydeau jouèrent sur le même sujet deux pièces très applaudies, et l'administration de la Cité, jugeant qu'elle ne pouvait mieux faire que ses rivaux, prit le parti de l'abstention Faciolle désappointé publia l'œuvre dédaignée (1) avec une dédicace *Aux sans-culottes de l'armée de Toulon*, dans laquelle Saint-Edme, bien qu'aide-de-camp du général Henriot, était accusé d'aristocratie. On guillotinait alors des gens pour pareil crime, mais la dénonciation, cette fois, n'eut point d'effet.

26 (et non 20) pluviôse (14 février) : L'ÉPOUX RÉPUBLICAIN, drame patriotique en 2 actes, par Maurin de Pompigny.

Franklin	CC. VARENNES.
Fervidor	SAINT-CLAIR.
Floréal	VALLIENNE.
Germinal	LAFITTE.

(1) *La Prise de Toulon*, fait héroique en 1 acte, en prose, mêlé de vaudevilles, par Bizet et Faciolle, chez Maradan.

Brumaire	CC.	Roseval.
Romarin		Duval.
Vendémiaire		Lemaire.
Mélisse	Cnes	Germain.
Rosalie		Saint-Clair.
Hyacinthe		Lacaille.

Leroi, ancien serrurier, a changé son nom en celui de Franklin. Sa femme Mélisse, ci-devant prieure d'un couvent, a conservé des sentiments qui lui rendent odieux le régime républicain ; aussi prépare-t-elle, avec l'ex-chanoine Brumaire, une fuite à l'étranger. Ils croient avoir entraîné dans leur complot Floréal, second fils de Franklin, au moyen d'une autre ancienne religieuse, Rosalie, dont il est amoureux. Mais Romarin, homme de confiance de Franklin, veille sur l'honneur de son patron ; il saisit, avec l'aide de sa femme Hyacinthe, les fils de la conspiration qu'il révèle aussitôt à l'ex-serrurier. Mélisse, interrogée, confesse sa faute. Brumaire offre en vain au mari de partager les trois millions réunis pour la fuite projetée ; Franklin, impitoyable, mande Vendémiaire, commissaire de police, et lui dénonce sa femme ainsi que son fils. Par bonheur ce dernier peut démontrer son innocence ; Mélisse et Brumaire monteront seuls sur l'échafaud.

Poussé à ce degré, le civisme apparaît sauvage ; son excès n'effaroucha point les spectateurs de la Cité qui demandèrent avec instance Pompigny. En carmagnole et bonnet rouge, l'auteur se présenta pour dire d'une voix émue : — « Citoyens, je n'ai pas eu de mérite en traçant ce tableau patriotique ; quand le cœur conduit la plume, on fait toujours bien, et je suis sûr qu'il n'y a pas dans la salle un mari qui ne soit prêt à faire comme mon *Epoux républicain !* » — On ne dit pas ce que pensèrent, de la harangue, les femmes de l'assistance.

9 ventôse (27 février) : LE SANS-CULOTTE, *ou le Dîner interrompu*, opéra-vaudeville en 1 acte, par ***. — *Non imprimé.*

14 ventôse (4 mars) : LE DÉJEUNER DES VOLONTAIRES, scène patriotique, par ***, musique de Jadin.

Bien qu'un bibliographe la prétende imprimée, cette bluette ne figure dans aucune collection ; comme elle ne fut nulle part racontée, force nous est de n'enregistrer que son titre.

15 ventôse (5 mars) : LE PIRATE, pantomime en 3 actes, par Dumaniant, musique de Navoigille, ballet de Beaupré. — *Non imprimé.*

24 ventôse (14 mars) : L'HOMME VERTUEUX, *ou le Vrai républicain*, comédie en 1 acte, par ***. — *Non imprimée.*

24 ventôse (14 mars) : LA FÊTE DE LA FRATERNITÉ, opéra-vaudeville en 2 actes, par Planterre. — *Non imprimé.*

28 ventôse (18 mars) : LE PRÉLAT D'AUTREFOIS, *ou Sophie et Saint-Elme*, fait historique mis en action, comédie en 3 actes, par Maurin de Pompigny et Olympe de Gouges.

La scène se passe à Epernay, entre Reims et Châlons. Le chevalier de Saint-Elme devait épouser Sophie d'Ostède quand le père de celle-ci mourut. La veuve, qui n'a d'affection que pour son fils, fait disparaître Sophie en publiant

le bruit de sa mort. Mais, blessé grièvement en duel, le jeune d'Ostède révèle à Saint-Elme que son amante vit et est enfermée dans un couvent C'est au monastère des Dames de Saint-Benoît qu'elle est prisonnière sous le nom de Cécile Dumont ; Saint-Elme l'apprend par son valet Champagne, qui noue dans la place des relations avec Germain, ancien compagnon d'armes devenu valet de l'évêque du diocèse. Cet évêque, tombé amoureux de Sophie, essaie de la déterminer à prononcer des vœux qui la mettront en son pouvoir ; mais l'abbesse du couvent, ancienne maîtresse du prélat, lui veut ravir sa victime. Entré par ruse dans la sainte maison, Saint-Elme peut entretenir Sophie ; celle-ci le repousse, car on lui a dit que son frère avait été frappé par son amant. Saint-Elme la détrompe, et tous deux se disposent à fuir, en compagnie de l'abbesse, quand l'évêque survient et s'empare de Saint-Elme qu'il vouera à la mort si Sophie persiste dans son refus. Pour sauver celui qu'elle aime, la pauvre fille va prononcer ses vœux, lorsque Champagne et les dragons que commande Saint-Elme enfoncent les portes du couvent et enchaînent l'évêque ainsi que ses complices. Aux bravos du peuple, les religieuses, Sophie en tête, sont alors rendues à la liberté et à l'amour.

Sujet de mélodrame, traité avec tous les agréments du genre et chaleureusement accueilli.

A la Cité-Variétés, comme dans la plupart des théâtres parisiens, les entr'actes souvent étaient occupés par des chansons républicaines. Voici, comme spécimen, les couplets qu' « un sans-culotte de la section du Nord » y fit dire le 30 ventôse, ou 20 mars.

AIR : *Des Trembleurs.*

Jadis, sous l'ancien régime,
Tout paraissait légitime,

Le dol, l'astuce et le crime
Etaient à l'ordre du jour ;
Le fort exerçait sa rage,
Le faible perdant courage
Portait au col cette image :
La Colombe et le Vautour.

Aujourd'hui, tyrans despotes,
Horreur des bons patriotes,
Malgré toutes vos marottes
Votre règne est au cercueil ;
Tous nos braves sans-culottes
Sauront repousser vos bottes
Et, dans l'opprobre et les crottes,
Doit se perdre votre orgueil.

Et! oui, ma chère Patrie,
Depuis si longtemps flétrie,
Tu deviens l'idolâtrie
De tous les Républicains ;
Peuple Brutus, que l'on sache
Que tu rempliras ta tâche
Et ne quitteras la hache
Qu'après le dernier Tarquin !

Le peuple, ainsi flatté, ne pouvait qu'acclamer les occasionnels trouvères.

9 germinal (29 mars) : LE RENOUVELLEMENT DU BAIL, opéra-vaudeville en 1 acte, par J.-F. L*** P*** (Lépitre).

Verval.	CC. DUBREUIL.
Vincent	VILLOTEAU.
Eloi.	RAFFILE.

Suzanne	Cnes Mautouchet.
Elise	Cléricourt.
Mathurin	Saint-Clair.
Cécile	Belleville.

Le fermier Vincent et la meunière Suzanne ont, l'un et l'autre, fille et garçon. Les quatre jeunes gens s'aiment, mais Vincent ne veut marier les aînés qu'après le renouvellement du bail de sa ferme. Ce renouvellement dépend, par bonheur, de Verval, qui est homme juste et généreux ; écartant les surenchères des concurrents, il consent à Vincent, aux conditions anciennes, un bail de dix-huit années. Du coup Eloi et Elise se marient. Jaloux de leur bonheur, les jeunes Mathurin et Cécile réclament et Verval, qu'ils émeuvent, offre à Suzanne un bail à vie de son moulin en échange de son consentement à une deuxième union. La meunière accepte avec joie, et les nouveaux couples témoignent à Verval leur reconnaissance.

Historiette contrastant agréablement avec les déclamations politiques et qui, pour cette raison, obtint un certain succès.

23 germinal (12 avril) : Les Peuples et les Rois, *ou le Tribunal de la Raison*, allégorie dramatique en 5 actes, par Cizos-Duplessis.

Jacques	CC. Villeneuve (*début*).
François, Un Anglais . . .	Tiercelin.
Dumont	Genest.
Deux soldats anglais . . .	Lamarche, Brunekau.
Un capitaine de vaisseau . .	Villoteau.
Un sans-culotte	Beaulieu.
Un nègre	Frédéric.
Le duc de Saint-Elie . . .	Saint-Clair.

Le chevalier de Nautignac .	Frogères.
Un archevêque	Dubreuil.
Un cardinal	Pélicier.
Le Roi.	Varennes.
Un président.	Hippolyte.
Le marquis de Fadam . . .	Chaperon.
Vardrik	Tautin.
Un secrétaire.	Raffile.
Un valet-de-chambre . . .	Lemaire.
Un aide-de-camp	Lafitte.
Un coureur	Bisson.
Faux-Patri	Duval.
Un garde-française, Duclairon	Delaporte.
La Raison.	Cnes Germain.
Cne Jacques	Lacaille.
Une femme des marchés . .	Pélicier.
Eléonore	Colbert.
Florine.	Lecoutre.

Pour un motif futile, le roi de France a déclaré la guerre à l'Angleterre. On se bat au lever du rideau ; des soudards égorgent les femmes, les enfants, livrent aux flammes les maisons, les récoltes, et le philosophe Jacques, impuissant témoin de ces horreurs, dit aux paysans atterrés : « Peuples, aimez les rois, voilà leur ouvrage ! » Cependant, à l'approche d'un vaisseau battu par la tempête, Jacques et ses amis reprennent assez de courage pour sauver un blanc et un nègre. Jacques présente ces deux hommes au duc de Saint-Elie, gouverneur de la contrée, qui les repousse avec dédain et, sur les protestations du philosophe, le fait mettre en prison. Libéré par le nègre qu'il a sauvé, Jacques arrive à temps sur une place publique pour y recevoir la Raison qui, reprenant ses droits et son énergie, vient réveiller le peuple de son trop long sommeil. On lui fait fête et l'on renverse l'image des rois pour lui substituer celle de la Liberté. Continuant son œuvre, la Raison pénètre dans le palais où le roi, tremblant aux rapports que lui font Saint-Elie et d'autres courtisans, signe fiévreusement des ordres de sup-

plices. Les gardes nationaux, qu'elle appelle, chassent la cour, enchaînent le roi, le duc, un cardinal, et proclament les Droits de l'Homme au son de *La Marseillaise.* C'est dans un désert que l'allégorie continue. Là s'élève le Temple de la Nature, surmonté des bustes de Marat, Lepelletier, J.-J. Rousseau, Brutus, et dont la Raison ouvre les portes au peuple. Interrogés, le roi, le duc et le cardinal essaient vainement d'excuser les crimes dont ont les convainc ; on brûle sur l'autel de l'humanité tous les emblêmes de l'orgueil et de la politique ; puis, au son d'une marche religieuse, les trois coupables disparaissent dans les flammes, du milieu desquelles sort un faisceau surmonté de cette inscription : « République une et indivisible ». — Un ballet *analogue* clôt alors la pièce.

Dans une ardente préface, l'auteur, se plaignant que des *honnêtes gens* eussent dit que son allégorie manquait de plan, de liaison et même d'intérêt, déclara que son unique but avait été d'offrir, en deux heures de temps, tous les événements de la Révolution, ainsi que les motifs qui la rendirent légitime, indispensable, et d'amuser ainsi *révolutionnairement* les spectateurs. Il y avait sans doute réussi, car ses cinq actes, fatigants à lire aujourd'hui, furent, en leur nouveauté, flatteusement accueillis.

Villeneuve, ex-premier acteur du Théâtre des Sans-Culottes (ci-devant Molière) débuta à la Cité dans le rôle énergique de Jacques, il s'y fit applaudir pour sa diction soignée et l'intelligence de son jeu. La citoyenne Germain ne fit pas preuve de moins de mérite, si l'on en croit ce madrigal qu'un amateur lui dédia dans les *Petites-Affiches :*

Germain, par tes talents tu séduis tous les cœurs
Et tu leur fais passer des moments enchanteurs.
Le feu de ton génie a passé dans mon âme,
La Raison sous tes traits et m'anime et m'enflamme.
Son flambeau dans ta main est celui de l'amour ;
De son temple tu fais le plus brillant séjour,
Mais je te trouverais encore plus aimable
Si je pouvais te rendre un peu moins raisonnable.

4 floréal (23 avril) : PLUS DE BATARDS EN FRANCE, comédie en 3 actes, par la Cne Villeneuve.

Déternis.	CC. GENEST.
Florival	TAUTIN.
L'abbé de Saint-Firmin .	TIERCELIN.
Germon	PÉLICIER.
Blaisot	FROGÈRES.
Un sans-culotte . . .	VILLENEUVE.
Joseph	AUGte VILLENEUVE (*début*).
Mathurin	AUVRAY (*début*).
Un juge de paix . . .	DUVAL.
Colas.	Cnes SAINT-CLAIR.
Geneviève	LAURENT.
Mathurine	MAUTOUCHET.
Rose	COLBERT.

Colas est un enfant sans famille, que le cultivateur Mathurin a trouvé un soir à sa porte et élevé comme son fils. Colas souffre d'être bâtard, parce que ceux-là même qui le secourent ne lui épargnent pas le mépris. Parmi ces fausses bonnes âmes est Déternis, vieux célibataire et mauvais citoyen dont le neveu, Florival, ne vaut guère mieux, car il cherche à séduire l'innocente Rose, fille de Mathurin. C'est le très louche abbé de Saint-Firmin qui sert d'intermédiaire pour cette intrigue. Cependant le hasard conduit chez Mathurin un sans-culotte qui, bien accueilli, raconte qu'il est à la recherche d'un neveu, né de sa sœur séduite

par un méchant homme qui lui avait signé une promesse de mariage. Son neveu se trouve être Colas, et le séducteur n'est autre que Déternis, que le sans-culotte, escorté de Mathurin, va sommer de reconnaître son fils L'égoïste s'y refuse et Colas, qui rougit de ce triste auteur, renonce à la part de biens que lui attribue une loi nouvelle. Il aura pour pères tous les patriotes, car, d'après cette même loi, il n'y a plus de bâtards en France.

Née d'un généreux sentiment, cette pièce n'est pas construite avec toute l'habileté désirable. Quant au style nous citerons, pour le faire apprécier, la *Prière du soir*, mise dans la bouche du petit Joseph, représenté par le fils même de l'auteur :

Français, ton pays défendras
Afin de vivre librement :
Tous les tyrans tu poursuivras
Jusqu'au delà de l'Indostan ;
Les lois, les vertus soutiendras
Même s'il le faut de ton sang ;
Les perfides dénonceras
Sans le moindre ménagement ;
Jamais foi tu n'ajouteras
A la conversion d'un grand ;
Comme un frère soulageras
Ton compatriote souffrant ;
Lorsque vainqueur tu te verras
Sois fier mais sois compatissant ;
Sur les emplois tu veilleras
Pour en expulser l'intrigant ;
Le dix août sanctifieras
Pour l'aimer éternellement ;
Le bien des fuyards verseras
Sur le sans-culotte indigent.

C'était avec des larmes d'attendrissement que tous les personnages écoutaient ce décalogue de l'église jacobine.

13 floréal (2 mai) : La Matinée des Petits-Pères, opéra-vaudeville en 1 acte, par ***. — *Non imprimé.*

20 floréal (9 mai) : Hymne a l'Indépendance, par ***. — *Non imprimé.*

23 floréal (12 mai) : *Le Danger des liaisons*, comédie en 1 acte, par Mme de Beaunoir (des Variétés Amusantes).

28 floréal (17 mai) : L'Adoption villageoise, *ou l'Ecouteur aux portes*, comédie en 1 acte, mêlée de vaudevilles, par Armand Charlemagne.

Grégoire	CC. Dubreuil.
Justin	Raffile.
Furet	Lamarche.
Un officier public . .	Hippolyte.
Julienne.	Cne Cazal.

La scène se passe dans un village près de Paris. Julienne, enfant naturelle, était religieuse. Quand on a fermé les couvents, elle est entrée comme servante chez Furet, ci-devant avocat, qui la traite assez durement. Julienne se console en écoutant les doux propos de Justin, garçon du riche jardinier Grégoire. Or, Grégoire, désolé de n'avoir pas d'enfant, décide de profiter de la loi qui facilite les adoptions en faisant de Julienne sa fille. Il confie son projet à Justin, mais Furet, qui surprend cette conversation, s'empresse de demander Julienne afin d'avoir des droits à la fortune du jardinier. Grégoire, qui n'est point sot, devine ce calcul et feint de donner espoir à Furet ; mais, quand l'officier public

vient faire signer l'acte d'adoption, il déclare donner Julienne à Justin : — « Bah ! dit Furet, imitant le renard de la fable, cette petite fille n'était pas digne d'un homme tel que moi ! »

Touchante historiette bien agencée et écrite en style agréable. Détachons des couplets cette comparaison bizarre de l'amour avec l'astre de la lumière :

Quand dans sa sagesse infinie
Le Créateur forma le jour,
Pour rendre agréable la vie,
Il fit le Soleil et l'Amour ;
Par l'un l'humanité prospère,
L'autre féconde le vallon,
Et l'Amour est à la bergère
Ce qu'est le Soleil au melon !

1er prairial (20 mai) : L'ORPHELIN, comédie en 3 actes, par Pigault-Lebrun.

Déricourt	CC.	VILLENEUVE.
Blinville		VARENNES.
Julien		SAINT-CLAIR.
Francisque		FROGÈRES.
La Cne Déricourt. . .	Cnes	GERMAIN.
Adèle		SAINT-CLAIR.
Hélène		PÉLICIER.

Déricourt, négociant honnête et patriote, va donner sa fille Adèle à Blinville, son ami, lorsqu'il apprend qu'Adèle aime Julien, jeune homme dont on ignore la naissance et que la citoyenne Déricourt a fait adopter par son mari quand il n'avait que deux ans. Déricourt, au-dessus de tous les préjugés, consent à l'union d'Adèle et de l'orphelin,

mais, contre son attente, sa femme s'oppose formellement au bonheur des jeunes gens. Ayant vainement essayé de la ramener par la douceur, il veut la contraindre quand, repoussant la plume qu'on lui met dans la main, la pauvre femme s'écrie : « Je ne signerai point un inceste, tous deux sont mes enfants ! » Et elle confesse, avec des sanglots, que Julien est le fruit d'une faute commise par elle pendant une longue absence de son mari. Un instant atterré, Déricourt décide une séparation sans éclat, mais, à la prière de Blinville et d'Adèle, il finit par pardonner. Julien voyagera pour retrouver le calme, et Blinville deviendra plus tard l'époux d'Adèle qui promet de vaincre son cœur.

Inspirée de *la Mère coupable*, cette pièce morale, adroite et semée de jolies tirades, fut à juste titre approuvée.

11 prairial (30 mai) : La Noce, comédie en 2 actes, par ***. — *Non imprimée.*

13 prairial (1er juin) : L'Enfant républicain, *ou la Journée du 31 mai 1793*, opéra-vaudeville en 1 acte, par ***. — *Non imprimé.*

20 prairial (8 juin) : La Fête de l'Etre suprême, scènes patriotiques, mêlées de chants, pantomimes et danses, par J.-G.-A. Cuvelier, musique d'Othon Vandenbrock.

Le Maire	CC. Dubreuil.
Le Commandant . .	Villoteau.
Un soldat blessé. . .	Raffile.
Un sans-culotte . . .	Frédéric.
Un paysan	Hippolyte.
Un vieillard	Tiercelin.
Deux paysannes. . .	Cnes Mautouchet.
	Cazal.

Le théâtre représente une place de village. Des paysans achèvent d'élever à la Divinité un autel surmonté d'un transparent portant ces mots : « Le Peuple Français reconnaît l'Etre suprême et l'immortalité de l'âme ». Sortant de la maison commune, le Maire couronne de chêne la statue de la Liberté. Le commandant de la garde nationale paraît et chante :

Complice affreux du despotisme,
Trop longtemps l'horrible athéisme
Leva son front audacieux
Contre les cieux !
Des novateurs j'ai vu la troupe impie
Ebranler d'un bras criminel
Jusqu'au trône de l'Eternel,
Dans l'espoir de saper l'Autel de la Patrie ;
Mais bientôt les carreaux vengeurs
De la foule patriotique
Ont atteint la secte cynique,
Elle est tombée avec les sectateurs.

Le Maire chante à son tour des vers repris en chœur ; puis un vieillard reçoit des mains d'une citoyenne son enfant à la mamelle et le pose sur l'autel, comme un hommage à la Divinité. Un soldat blessé allume alors le feu sacré, duquel une colombe s'échappe pour planer dans les nues. Des enfants surviennent, dansent, un sans-culotte chante la romance des Epoux patriotes du vallon, et un roulement de tambour termine le tableau.

Echo d'une manifestation publique provoquée le même jour par Robespierre, ces scènes eurent le succès qu'elles méritaient.

28 prairial (16 juin) : Arlequin imprimeur, *ou Pourquoi écoutait-il ?* comédie en 1 acte, mêlée de vau-

devilles, par L... (Lépitre), accompagnements de Deshayes.

Cassandre.	CC.	Duforêt.
Arlequin		Frédéric.
Gillet		Dubreuil.
Colombine	Cnes	Cléricourt.
Marine.		Mautouchet.

Ouvrier chez Cassandre, maître imprimeur, Arlequin s'éprend de Colombine, fille de son patron, et se fait aimer d'elle. Ignorant cette intrigue, Cassandre promet sa fille au libraire Gilles, sous peine de mille écus comme dédit. Les amants désolés n'ont qu'une idée, obliger Gilles à la retraite sans aucune indemnité. La servante Marine leur prête, à cet effet, un concours efficace. Gilles a l'habitude d'écouter aux portes ; le sachant aux aguets, Marine engage avec Arlequin un colloque assez ambigu pour que l'écouteur en conclue que les amants ne s'en sont point tenus aux paroles. Peu désireux de réparer les dégâts faits par son rival, Gilles renonce de lui-même à Colombine et Cassandre, qui estime fort son ouvrier, l'élève au rang de gendre.

Donnée vieillotte, mais détails drôles et très jolis couplets : réussite justifiée.

8 messidor (26 juin) : Les Salpêtriers républicains, comédie en 1 acte, mêlée de vaudevilles et d'airs nouveaux, par Charles-Louis Tissot.

Thomas	CC.	Duforêt.
Mathurin.		Lamarche.
Paulin.		Raffile.
Cascaret		Frédéric.
Julien.		Roseville.
Justine	Cne	Cazal.

6

Utilisant la recette donnée par les représentants du peuple, le laboureur Thomas et ses amis fabriquent du salpêtre. Parmi ces chimistes volontaires travaille d'assez mauvaise grâce Cascaret, ex-avocat, imbu d'idées réactionnaires. Tandis que ses camarades vont boire ensemble, Cascaret, resté seul sous prétexte de rattraper le temps perdu, voit venir Justine, fille de Thomas. Justine est fiancée à Paulin, fils de Mathurin ; cela n'empêche pas Cascaret de lui faire sa cour. Repoussé honteusement, il se cache dans un cuvier pour surprendre la conversation de la fillette avec son amant. Paulin, blessé à l'ennemi, revient avec un congé de trois mois dont Mathurin veut profiter pour le marier avec Justine. Force est à Cascaret d'en prendre son parti et de contribuer aux chants et aux danses qui célèbrent l'hymen de son rival.

Chef du bureau des poudres, Tissot était dans son rôle en préconisant la fabrication du salpêtre dont nos armées faisaient alors une consommation très grande. L'intrigue de sa pièce n'a aucune valeur, mais des sentiments républicains s'y manifestent avec énergie et de bons couplets l'agrémentent. Citons, comme échantillon, cette définition de la République par le volontaire Paulin :

Amis, c'est l' portrait véritable
De c' qu'on appell' le firmament.
L'homme n'y voit que son semblable
Comm' ça s'fait là-haut soi-disant ;
Car, dans c'te demeure angélique,
Saint Crépin est autant qu' saint D'nis,
Or je conclus qu' la République
Est l'emblême du Paradis !

Demandé à la chute du rideau, l'auteur ne put se

présenter parce qu'il s'était blessé quelques jours auparavant « en faisant du salpêtre ». Celui-là, du moins, prêchait aussi d'exemple.

11 messidor (29 juin) : Un acteur de la Cité chante les couplets suivants, inspirés au citoyen Gamas par la bataille de Fleurus, gagnée l'avant veille.

Air : *Des Montagnards.*

Sonnons la trompette guerrière,
Brisons nos faibles chalumeaux,
Il faut d'une voix mâle et fière
Célébrer nos dignes héros.
Quand le laurier de la victoire
Orne partout nos étendards,
Tout Français doit chanter la gloire
De nos belliqueux Montagnards.

Du Danube et de la Tamise,
Les habitants dégénérés
Vainement servent l'entreprise
De vingt despotes conjurés.
Esclaves vendus à la honte,
Voyez vos bataillons épars,
A frapper la foudre est moins prompte
Que le bras de nos Montagnards.

Charleroi, déjà tes murailles
S'ébranlent, tombent sous nos coups ;
Cobourg croit, au sein des batailles,
Mieux réussir en son courroux ;

A Fleurus ses troupes d'élite
Se rassemblent de toutes parts,
La mort vole, on se précipite,
La victoire est aux Montagnards.

Telle une vague méprisante
Contre le roc vient se briser,
Telle votre rage impuissante,
Tyrans, se borne à menacer
La Liberté nous sert de guide,
Et, pour mieux fixer les hasards,
Elle couvre de son égide
Tous nos fidèles Montagnards.

2 thermidor (20 juillet) : L'Hypocrite en Révolution, comédie en 1 acte, par Dumaniant.

D'après une feuille contemporaine, l'auteur avait fait, du héros de sa pièce, un contre-révolutionnaire si repoussant qu'il était impossible de l'entendre sans être révolté. « Ces caractères-là, dit-elle, exigent de grands développements, ou ne présentent plus que la scélératesse qu'on aime mieux voir sur l'échafaud que sur un théâtre ». — Donc, malgré son dialogue vif et serré, la comédie de Dumaniant n'eut qu'une demi-réussite et ne trouva point d'éditeur.

Ce devait être, à la Cité, la dernière manifestation ultra-républicaine, car les jours de Robespierre et de ses acolytes étaient fort heureusement comptés.

5 thermidor (23 juillet) : Le Combat des Thermopyles,

ou l'Ecole des guerriers, fait historique en 3 actes, par Loaisel-Tréogate.

Léonidas.	CC. Saint-Clair.
Alphée	Villeneuve.
Dienecès	Tautin.
Hillus.	Pélicier.
Hydarnès.	Varennes.
Euricrates	Duval.
Léontiadès	Genest.
Demophile	Hippolyte.
Généraux grecs. . . .	Delaporte, Lafitte.
Un vieillard.	Saint-Preux.

L'armée des Perses, formidable, va se répandre dans l'Attique. La république de Sparte a mis sous les ordres de Léonidas trois cents guerriers chargés d'arrêter les ennemis au défilé des Thermopyles. Léonidas est non seulement un chef valeureux, mais le plus ardent patriote. Son aide-de-camp Alphée, qu'il a envoyé pour étudier la marche des Perses, lui rapporte des faits qui troubleraient tout autre : la mer est couverte des vaisseaux de Xerxès, et ses troupes de terre sont les plus formidables qu'on ait jamais vues. Il ne saurait donc être question de vaincre mais de mourir. Les Spartiates s'y disposent après avoir rendu hommage aux mânes de trois héros Locriens tués jadis à ce même endroit. Avant d'engager la lutte, Xerxès envoie à Léonidas Hydarnès, chef de sa garde particulière, pour lui offrir, en échange de sa soumission, les trésors et l'empire de la Grèce ; le républicain congédie avec des paroles indignées le suppôt du tyran qui court porter dans son camp la fureur dont il est animé. Par malheur un habitant du pays révèle aux Perses le sentier gardé par les Grecs, et Léontiadès, chef des Thébains, passe à l'ennemi avec quatre cents hommes. Léonidas conseille à ses alliés de retourner dans leurs villes respectives : les Spartiates et lui suffiront à sauver toute la Grèce. Pour ce faire, ils pénètrent, à la faveur de la nuit,

jusqu'à la tente de Xerxès ; celui-ci prend la fuite, et Léonidas regagne les Thermopyles avec le traître Léontiadès, trouvé dans une des tentes persannes et qu'un honteux supplice punira. Revenus de leur surprise, les Grecs commencent l'attaque décisive. Accablé par le nombre, Léonidas est un moment fait prisonnier ; il se dégage par un effort terrible, frappe mortellement le chef Hydarnès, et met en fuite tous les Persans ; mais le fer d'un javelot entre dans sa poitrine, et il meurt en saluant l'image de la Liberté sauvée par lui.

Un souffle de vrai patriotisme anime cet ouvrage bien ordonné et qui fut reçu par d'unanimes applaudissements.

18 fructidor (4 septembre) : La Journée du 9 thermidor, *ou la Chute du dernier tyran*, drame en 2 actes, en vers, par Dumaniant et Pigault-Lebrun.

Le premier acte se passe chez Maximilien Robespierre. Seul avec son frère, le dictateur développe toute l'astuce de sa politique et témoigne sur son sort une inquiétude née de la manière dont il fut, la veille, improuvé par la Convention. Lebas, Saint-Just, et Couthon porté dans un fauteuil entrent chez lui. Tous, comptant sur l'appui de la Commune et d'un général qui leur est dévoué, prennent des mesures pour que la journée du 9 thermidor éclaire leur succès et fasse triompher le Triumvirat ; chacun en conséquence se rend à son poste, excepté Robespierre qui doit conférer avec Dumas sur les listes de poursuites que celui-ci présente tous les matins. Des femmes de la Halle viennent le consulter sur la cherté des vivres et demander s'il est temps qu'elles agissent. Comme elles accusent la Commune, Robespierre la défend et conseille aux mégères de différer l'éclat qu'elles méditent ; il leur parle de lui, de sa vertu, des dangers qu'il court, et les engage à parcourir tous les quartiers

de Paris afin de disposer le peuple en sa faveur s'il lui arrive de succomber ; il sort ensuite avec Henriot pour prendre les dernières dispositions.

Le deuxième acte a pour cadre la Commune. On sonne le tocsin, on bat la générale. L'Agent National est encore étourdi de la chute de Robespierre, quand Coffinhal vient lui apprendre que l'ex-tyran et ses amis sont en liberté. Le peuple remplit les tribunes, il s'agit de lui proposer de soutenir la faction ; c'est l'Agent National qui se charge de ce soin, mais à peine prend-il la parole que les conspirateurs entrent au bruit des applaudissements. Grand mouvement, interrompu par un patriote qui ose éclairer le peuple sur les complots des coupables ; on l'arrête. Entre à ce moment un gendarme porteur du décret qui met tous les traîtres hors la loi. Le peuple court à la Convention, les municipaux cherchent à fuir, les cinq conspirateurs restent seuls, dévorés d'inquiétude. Lebas se tire un coup de pistolet et meurt, Robespierre n'a pas le courage de suivre cet exemple. Un représentant du peuple paraît à la tête d'une foule de citoyens ; c'est alors qu'un gendarme fait feu sur Robespierre qui s'abat ; tous ses complices sont arrêtés, et la toile tombe.

Des caractères bien tracés, du mouvement, un style méritoire recommandaient cet ouvrage, dont néanmoins la représentation sembla prématurée ; on l'accueillit donc froidement et il fut peu joué, peut-être parce que le public se souvenait trop des flagorneries antérieurement adressées, sur le même théâtre, aux terroristes vainqueurs. Chose bizarre, les auteurs avaient fait l'un et l'autre besogne bien personnelle, car le premier acte était de Pigault-Lebrun et le second de Dumaniant. — *Non imprimé.*

24 fructidor (10 septembre) : LES ROYALISTES DE LA VEN-

dée, *ou les Epoux républicains*, pantomime en 3 actes, par J.-G.-A. Cuvelier.

Léon.	CC. Varennes.
Un capucin . . .	Lafitte.
Romain.	Tautin.
Privat	Tiercelin.
Rudemont	Barotteau.
Un représentant . .	Delaporte,
Un maire	Hippolyte.
Un aide de camp .	Roseville.
Un bénédictin . .	Charpentier (*début*).
Un ex-curé . . .	Bisson.
Un ancien noble. .	Lemaire.
Rose.	Cnes Simonnet.
Claire	Jenny Perducat (*début*).
Gorgonie	Hainault.

Le capitaine républicain Léon, s'étant distingué dans une rencontre avec les brigands vendéens, reçoit, le même jour, le grade de colonel et la main de Rose, fille du vétéran Privat. La cérémonie nuptiale est troublée par une attaque soudaine des royalistes. On les repousse, mais un capucin tire un coup de pistolet sur Privat qu'il manque. A son tour Privat s'en prend au frocard, le désarme et veut le conduire à la Maison Commune, mais il est frappé par derrière d'un coup de poignard et tombe en appelant à l'aide. Rose accourt aussitôt ; le capucin l'aperçoit et l'enlève. Léon poursuit le ravisseur et va le terrasser, lorsque des Vendéens conduits par Rudemont surviennent et le font prisonnier. Ami des jeunes époux, le lieutenant-colonel Romain veut les sauver ; il endosse pour cela les habits d'un brigand captif et part, accompagné des vœux de tous les patriotes. Léon et Rose, enfermés dans un cloître qui sert de prison, sont invités par Rudemont à crier *Vive le roi* et à porter la cocarde blanche ; ils s'y refusent et vont être passés par les armes, quand le capucin s'interpose et demande un entretien secret avec Rose qu'il prétend con-

vertir. Dès qu'il est seul avec elle, il l'entretient non du ciel mais de ses désirs impurs ; repoussé, il sort avec de violentes menaces en laissant Rose sous la garde de la vieille religieuse Gorgonie. Romain, placé en sentinelle près de l'endroit où gémit Rose, se fait bientôt connaître d'elle, et lui donne un pistolet à l'aide duquel la jeune femme terrifie sa gardienne qui la laisse fuir avec Romain. Mais Léon est resté au pouvoir des royalistes, et ceux-ci se disposent à le brûler vif lorsqu'ils sont surpris par les patriotes. Léon, délivré par Rose, court avec elle au champ de l'honneur, mais sa femme, trop ardente, tombe de nouveau entre les mains du moine paillard. Romain la délivre encore, tue Rudemont, et les brigands, poursuivis de tous côtés, fuient en jetant leurs armes. Seul demeuré, le capucin se cache dans un arbre penché sur un torrent : on l'y découvre et une décharge le fait tomber dans l'eau où il s'engloutit, tandis qu'on crie : *Périssent les tyrans, Vive la liberté !*

« J'ai vu et j'écris... — dit en avant-propos l'auteur, adjudant-major du deuxième bataillon de Paris, dans la Vendée, — puissent les tableaux affreux que ma faible main a essayé de tracer redoubler dans tous les cœurs la haine de la tyrannie et du fanatisme ! Puissent les nuages de sang qui s'agglomèrent encore sur nos têtes se dissiper bientôt aux rayons bienfaisants du Soleil de la Liberté !... » — Œuvre partiale, en somme, et qui n'obtint qu'un succès passager.

29 fructidor (15 septembre) : Les Charlatans, opéra en 1 acte, par Planterre, musique de Foignet. — *Non imprimé.*

Ayant reçu, vers cette date, deux pièces traitant

un sujet identique et signées d'auteurs d'égale importance, les administrateurs de la Cité ménagèrent tous les intérêts en donnant, le même soir et avec les mêmes interprètes, ces œuvres concurrentes.

4e sans-culottide (20 septembre) : LE MARI COUPABLE, comédie en 3 actes, par la Cne Villeneuve.

Dorfeuil	CC.	VILLENEUVE.
Dumon		SAINT-CLAIR.
Linval		AUBIN (*début*).
François		FROGÈRES.
Joseph		TIERCELIN.
Cne Dorfeuil	Cnes	GERMAIN.
Cécile		SAINT-CLAIR.
Julie		PÉLICIER.

Bien qu'aimant sa femme et sa fille Cécile, Dorfeuil a séduit l'innocente Adèle en lui faisant croire qu'il était libre. Le remords qu'il éprouve de cette action mauvaise et les soupçons que ses absences fréquentes donnent à sa femme font le malheur du ménage. Adèle, qui a eu un enfant de Dorfeuil, apprend tout-à-coup que son amant est marié, se livre au désespoir et veut rompre avec le trompeur. Mis au courant de la situation, Dumont, ami des époux Dorfeuil, décide de rendre la paix à tous en épousant Adèle, mais celle-ci le refuse. Généreux jusqu'au bout, Dumont se contentera d'être le père d'Adèle et de veiller, à ce titre, sur elle et son enfant ; il exige en retour que Dorfeuil se confesse à sa femme. L'épouse, qui déjà savait tout, consent à pardonner, et le ménage réconcilié marie Cécile au jeune Linval qu'elle aime.

Ouvrage un peu pâle, déparé par quelques fai-

blesses de style, mais bien conduit, d'une moralité excellente, et que des bravos accueillirent.

4e sans-culottide : LES MŒURS, *ou le Divorce*, comédie en 1 acte, par Pigault-Lebrun.

Thévenin	CC. VILLENEUVE.
Durval	SAINT-CLAIR.
Cne Thévenin	Cnes GERMAIN.
Emilie	SAINT-CLAIR.

Durval veut épouser Emilie, fille des époux Thévenin, mais la jeune personne n'y veut consentir que si, dans la journée, le prétendant rétablit entre ses parents l'harmonie troublée par la mauvaise conduite du mari. Thévenin, libertin décidé, n'est pas rentré chez lui depuis deux décades ; c'est par la jalousie que Durval entreprend de l'amener à résipiscence. Il se déclare épris de Mme Thévenin et amène celle-ci à feindre de vouloir divorcer pour couronner sa flamme. Traître à ses serments, Thévenin n'entend pas que sa femme lui rende la pareille. Averti d'un tête-à-tête obtenu par Durval, il trouve moyen d'y assister sans être vu. Durval est pressant, Mme Thévenin se défend si mal qu'il lui prend un baiser en l'engageant à se rendre chez le juge de paix pour presser son divorce. Furieux, Thévenin sort de sa cachette et fait une scène au faux ami qui le prie d'attendre, pour le juger, qu'il ait achevé ce qu'il a heureusement commencé. Demeuré seul avec sa femme, Thévenin débute par lui faire des reproches et finit par se jeter à ses pieds en avouant tous ses torts ; un moment inflexible, l'épouse trompée s'attendrit ensuite et lui ouvre ses bras. Rentre alors Durval, qui révèle la ruse imaginée par lui ; loin de s'en formaliser, Thévenin l'en remercie et l'unit à celle qu'il aime.

Des plaisanteries un peu fortes, des situations

hasardées nuisirent à cet acte écrit avec esprit et gaîté, c'est conséquemment pour Mme Villeneuve que furent les honneurs de la soirée.

26 vendémiaire an III (17 octobre) : *Le Fou raisonnable*, comédie en 1 acte, par J. Patrat (des Variétés Amusantes).

6 brumaire (27 octobre) : LE PLAN D'OPÉRA, comédie en 1 acte, mêlée d'ariettes, par Gamas, musique de Foignet.

Duval	CC. FROGÈRES.
Beaupré	RAFFILE.
Belmont	VILLOTEAU.
Julien	FRÉDÉRIC.
Cne Dupuis	Cnes LACAILLE.
Rose	CAZAL.

Pour composer à l'aise un opéra, le poète Duval et le musicien Beaupré se sont installés dans une auberge sise à l'entrée du bois de Vincennes et tenue par la citoyenne Dupuis. Dans leurs moments de répit, Beaupré s'amuse à courtiser Rose, fille de l'aubergiste et fiancée du garçon Julien. Ce dernier, tourmenté par la jalousie, surveille son rival ; il trouve des papiers à moitié déchirés dans lesquels on parle de brûler une maison, d'enlever une jeune personne et de poignarder son amant. Plus de doute, c'est de Mme Dupuis, de Rose, de lui-même qu'il s'agit, et les deux locataires ne sont que d'atroces brigands. Julien court chercher un commissaire qui, après examen des papiers que lui tendent les jeunes gens, part d'un éclat de rire : le prétendu complot n'est autre que le plan de l'opéra en cours d'exécution.

Historiette amusante, bien présentée : réussite.

10 brumaire (31 octobre) : Cange, *ou le Commissionnaire bienfaisant*, trait historique en 1 acte, par Viller (Villiers) et Armand Gouffé.

Depuis six mois l'honnête citoyen Georges, dénoncé par l'ex-noble Basset, est enfermé dans la prison de Saint-Lazare. Sa femme, très misérable, trouve moyen pourtant de lui envoyer quelques maigres secours. C'est l'Auvergnat Cange, commissionnaire de Saint-Lazare, qui sert d'intermédiaire entre les époux. Il a très bon cœur et, non content d'ajouter sa part aux insuffisants repas qu'il transporte, il dispose en faveur du couple Georges des cent francs qui constituent toute sa fortune. Au prisonnier il dit que sa femme lui envoie cinquante francs, à la citoyenne Georges que son mari a trouvé en prison prêteur pour la même somme. Cependant les événements marchent ; Robespierre est renversé et les prisons s'ouvrent. Georges, rentré chez lui, s'enquiert de la somme qu'il a reçue et est stupéfait d'apprendre que, sans le savoir, il a de sa prison pu secourir les siens. Le débat a lieu en présence de Cange qui, prenant son parti, dit aux époux : « J'avais cent francs, vous en aviez plus besoin que moi, je vous les a donnas, voilà tout ! » — Sur ce, félicitations reconnaissantes des obligés, et résolution prise par eux de faire connaître à la Convention Nationale le beau trait du pauvre Auvergnat.

Huit ouvrages devaient acclamer au théâtre la générosité de Cange ; la louer, c'était flétrir les bourreaux dont la France venait de se délivrer et que maudissaient ceux-là mêmes qui les avaient le plus encensés. Composée d'une manière heureuse et bien écrite, la pièce de Villiers et Gouffé, employés à la Commission des armes, fut d'autant mieux reçue que Cange assistait à la première représentation, et partageait avec les auteurs les applaudissements du public.

16 brumaire (6 novembre) : ISAURE ET GERMANCE, *ou les Réfugiés religionnaires*, comédie en 3 actes, par Dumaniant.

Germond	CC. VARENNES.
Henri	SAINT-CLAIR.
Germance	VILLENEUVE.
Hiron	PÉLICIER.
Tasco	BEAULIEU.
Un capitaine	LEMAIRE
Un domestique . . .	BISSON.
Isaure	Cnes FERTON (*début*).
Isabelle	SAINT-CLAIR.
Betsi	PÉLICIER.

Une campagne près d'Edimbourg est le lieu de la scène. Quelques protestants de France, bannis jadis par des fanatiques, forment des vœux pour le succès des armes de leur patrie. Germond, dont le fils Henri a pris du service dans l'armée anglaise, l'engage à démissionner pour l'accompagner en France, où il l'unira à sa nièce Isaure. Henri, bon patriote, s'y décide, mais il aime Isabelle, sœur de Germance, son général. Germance, Français aussi d'origine, brûle d'une vive ardeur pour Isaure, mais Germond, à qui il se confie, ne le jugera digne de son alliance que lorsqu'il aura quitté le service du tyran anglais. Henri, que presse Germond, s'oublie jusqu'à accuser de trahison Germance qui, furieux, le fait arrêter. Mais Germond, parlant à Germance, lui reproche si énergiquement ses torts envers sa vraie patrie que le général, convaincu, foule aux pieds sa cocarde noire et promet d'embrasser la cause de la Liberté et des Droits de l'Homme. Germond, enchanté, le presse dans ses bras, et tous les personnages s'embarquent pour la France, où Germance obtiendra Isaure en même temps qu'Henri épousera Isabelle : la République aura conquis ainsi de nouveaux défenseurs.

Des longueurs alourdissent la marche de ces scè-

nes fortement dramatiques ; intéressantes néanmoins, elles eurent le succès dû au sentiment louable qui les avait inspirées.

3 frimaire (23 novembre) : Le Nez, opéra-vaudeville en 1 acte, par Armand Gouffé et Villiers. — *Non imprimé.*

13 frimaire (3 décembre) : Le Hableur, *ou le Chevalier d'industrie*, comédie en 3 actes avec un prologue, en vers, par Ducancel.

Oronte	CC.	Genest.
Cléon		Varennes.
Clitandre		Saint-Clair.
Lafleur		Frogères.
Frontin		Pélicier.
Julie.	Cnes	Ferton.
Justine		Pélicier.

Harcelé par les dupes qu'il a faites dans Paris, le gascon Clitandre se réfugie dans une campagne où habite le bourgeois Oronte, père de l'aimable Julie. Celle-ci, que courtise le jeune Cléon, est très sensible à sa recherche, mais Clitandre se jette à la traverse de ces honnêtes amours. Quoique sans nom, sans état et sans bien, il n'en prétend pas moins épouser Julie dont la dot le charme. Les événements d'abord le favorisent. Oronte, momentanément gêné, a besoin d'une très forte somme pour éviter des poursuites ; de plus son fils, compromis dans un duel, a dû s'expatrier. Cléon, de qui la situation est connue mais qui pèche par excès de délicatesse, envoie sans se nommer cent mille francs à Oronte et fait, avec la même discrétion, les démarches nécessaires pour sauver le jeune étourdi. Clitandre, aussi hâbleur que son rival est réservé, s'attribue le mérite du

prêt et des sollicitations faites ; Oronte, en conséquence, le choisit pour son gendre. Mais Justine, suivante de Julie, remet les choses au point. Furieux d'avoir été dupe, Oronte chasse l'impudent chevalier d'industrie et donne sa fille au digne Cléon.

Chargé de vices que l'auteur, dans un prologue, imputait à la monarchie, le héros de cette pièce, d'ailleurs bien écrite, fit rire à ses dépens les spectateurs républicains, enchantés de s'entendre dire qu'ils valaient beaucoup mieux que leurs devanciers.

23 frimaire (13 décembre) : L'APOLOGIE DES PERRUQUES, comédie en 1 acte, par ***. — *Non imprimée.*

1er nivôse (21 décembre) : LES EMPIRIQUES, comédie en 3 actes, par Pigault-Lebrun.

Le Corrégidor d'Urgel .	CC. BEAULIEU.
Alvar	VALLIENNE.
Michel	VILLENEUVE.
Robert	FROGÈRES.
Dubreuil	TAUTIN.
Duval	CHARPENTIER.
Lecourt	DOUCET (*début*).
Carlos	PÉLICIER.
Un officier de la Ste-Hermandad	ROSEVILLE.
Une aubergiste . . .	Cnes HAINAULT.
Léonore.	DOUTÉ (*début*).
Marguerite.	PÉLICIER.

Pour échapper à un hymen qui la désole, Léonore, fille du corrégidor d'Urgel, consent à se prêter à une ruse

qu'invente sa soubrette Marguerite. Celle-ci fait courir le bruit du trépas de Léonore et enterre à sa place une paire de grosses bottes. Pendant ce temps la jeune fille fuit dans les montagnes des Pyrénées, avec son amant Alvar qui la conduit chez une sienne tante. Dans une caverne, où ils pénètrent, les amoureux rencontrent cinq soldats français échappés des prisons d'Espagne, et dont Alvar se fait des amis en leur donnant sa bourse et ses pistolets. Avec ces armes un des fuyards, Robert, effraie un homme qui abandonne trois mules portant une malle bourrée de vêtements et de paquets étranges : c'est le bagage de l'empirique Carlos. Il donne à Robert une idée triomphante pour échapper aux sbires qui les poursuivent, celle de passer pour Carlos et d'aller, avec ses camarades transformés en valets, s'installer dans une auberge d'Urgel. On les y reçoit à merveille, mais la réapparition du vrai charlatan vient troubler leur joie. Conduits chez le corrégidor, Carlos et Robert s'y disputent propriété et titre, et le Français, pour écraser son rival, s'engage à opérer des prodiges, à ressusciter même les défunts. Alvar, qui est revenu seul et qui entend ce propos, fournit à Robert l'occasion d'un facile miracle : c'est Léonore qu'avec l'aide de sa suivante le Français ressuscite, Léonore que le corrégidor donne à Alvar, à qui il cède en outre sa charge moyennant une rente viagère. Robert et ses amis rejoindront, grâce au magistrat nouveau, les avant-postes français.

Plaisant sujet, conduit avec adresse, et qui fut applaudi de tous.

26 nivôse (15 janvier 1795) : *Les Bonnes gens*, comédie en 1 acte, par Guillemain (des Variétés Amusantes).

11 pluviôse (30 janvier) : Le Damoisel et la Berge-

RETTE, *ou la Femme vindicative*, pantomime en 3 actes, par J.-G.-A. Cuvelier.

Caroline, bergerette maîtresse du Damoisel de Ravenstein, a de lui un fils qui porte le nom de Lowe. Le Damoisel, par malheur, a inspiré une passion vive à la princesse de Wirtemgk, sœur de l'électeur palatin. Celui-ci, qui prise la vaillance du Damoisel, le fait chevalier et lui offre sa sœur en mariage. L'amoureux décline cet honneur, ce qui rend la princesse furieuse. Apprenant par son écuyer Roswn que sa rivale est une paysanne, elle la fait venir et lui défend, sous peine d'être enfermée dans un cachot, de lever désormais les yeux sur Ravenstein. Ce dernier rassure Caroline en lui jurant un amour éternel, mais il part pour l'armée et, presque aussitôt, la princesse s'empare du jeune Lowe. Caroline réclame son fils ; sa rivale la dit folle et obtient de son frère qu'on la conduise dans un couvent où l'on reçoit des aliénés. Une étrangère voilée pénètre quelque temps après dans le moutier où elle annonce vouloir se fixer. Comme elle est munie d'une lettre de recommandation, on l'accueille gracieusement, mais cette prétendue pensionnaire n'est autre que le Damoisel, instruit du sort de sa maîtresse. La nuit même il parvient à la loge où gémit Caroline, scie les barreaux de la fenêtre, et remet la jeune femme entre les mains de son écuyer Gildeberk ; mais il ne peut la suivre et reste à sa place. La princesse de Wirtemgk, avertie du subterfuge employé par le Damoisel, l'y découvre et veut le punir en tuant Lowe dont elle s'est fait accompagner, mais le jeune homme la menace de ses pistolets et peut, avec le concours de Gildeberk revenu, fuir avec son enfant. Roswn, que la princesse envoie à leur poursuite, les rejoint dans une auberge et enlève de nouveau l'innocent Lowe. Ravenstein alors se présente au tournois organisé par le prince de Wirtemgk et, vainqueur de tous les chevaliers, défie l'électeur qui accepte le combat en déclarant que, si le Damoisel succombe, son fils périra avec lui. Ravenstein désarme son adversaire ; la princesse inter-

vient alors pour frapper son ennemi, mais Caroline, qui assiste au tournois, détourne le coup, attaque sa rivale et la tue. Pendant ce temps les partisans du Damoisel luttent avec ceux de Wirtemgk ; ces derniers fuient, l'électeur succombe, et les amants s'épousent à la grande joie de tous.

Cette pièce, agréable et bien accueillie, ne devait être imprimée que lors de la reprise faite, au même théâtre, le 1er février 1799.

15 pluviôse (3 février) : ARLEQUIN PERRUQUIER, opéra-vaudeville en 1 acte, par Rolland et Clairville.

Arlequin.	CC. FRÉDÉRIC.
Cassandre	DUFOREST.
Gilles.	CHAPERON.
Dubelair.	LAMARCHE.
Un directeur de comédie .	DUBREUIL.
Bonnefoi.	RAFFILE.
Colombine	Cnes CLÉRICOURT.
Vivenscène	JULIE PARISET.
Cne Ledoux	MAUTOUCHET.

Cassandre veut marier sa fille Colombine avec le pâtissier Gilles, mais la belle, qui est marchande de modes, déclare préférer le coiffeur Arlequin, et Cassandre, pour agir dans les formes, décide de mettre sa fille au concours. Arlequin ouvre le jour même une boutique de perruques ; s'il n'en vend pas pour huit cents livres au moins, il devra renoncer à celle qu'il aime. Par bonheur le 9 thermidor a donné l'essor au luxe proscrit par Robespierre ; l'actrice Vivenscène, son amant Dubelair, un directeur de théâtre, un brave homme que sa coiffure à la Brutus fait prendre pour un jacobin, et une beauté brune abandonnée pour une blonde viennent successivement demander à Arlequin les cheveux

qui leur manquent. L'amoureux dépasse d'une perruque la recette exigée : cette fois encore un Arlequin est le vainqueur d'un Gilles.

Intrigue nulle, mais gais détails et couplets agréables : succès justifié.

20 pluviôse (8 février) : *Le Divorce*, comédie en 2 actes, en vers, par Demoustier (du Théâtre de Monsieur).

4 ventôse (22 février) : L'Intrigant maladroit, comédie en 3 actes, par Dage-Menonval.

Bertrand, tuteur de Julie, s'est retiré dans son village pour soustraire aux poursuites du jeune Dormeuil sa pupille qu'il rêve d'épouser. Dormeuil découvre la retraite de sa maîtresse ; mais Julie est étroitement surveillée, comment lui parler et l'entendre ? Pasquin, valet qui se croit du génie, prétend lever tous les obstacles. La maison de Bertrand se compose, outre la servante Lisette déjà séduite, de deux jardiniers, Guillot et François. Pasquin, mal inspiré, offre à Guillot qui aime l'argent de l'estime, et à François jaloux de considération une bourse pleine d'or. Plus heureux, Dormeuil gagne l'avare Guillot qui lui procure une entrevue avec Julie. Bertrand surprend les amoureux ; Dormeuil se donne pour vénitien, mais Pasquin baragouine de l'allemand, ce qui ouvre les yeux au tuteur. Congédiés, Dormeuil et son valet reviennent en femmes chez Bertrand, qui les accueille et leur demande de plaider pour lui auprès de sa pupille. Bien entendu, Dormeuil met l'occasion à profit ; Julie, renseignée sur les prétentions du tuteur, accepte d'accompagner l'amoureux chez sa mère ; une sottise de Pasquin instruit de ce complot Bertrand qui fait cerner sa maison. C'est lui que les fugitifs rencontrent

d'abord. On s'explique ; Bertrand, rendu sage par la réflexion, consent à unir Dormeuil avec Julie et Pasquin, pour prix de ses contestables finesses, épouse la suivante.

Plein de réminiscences et faiblement écrit, cet ouvrage ne fut pas reçu sans protestations. — *Non imprimé.*

8 ventôse (26 février) : *Le Concert de la rue Feydeau*, vaudeville en 1 acte, par Chaussier et Martainville (du Théâtre Montansier).

13 ventôse (3 mars) : LE DÉFENSEUR OFFICIEUX, comédie en 3 actes, en vers, par Alexandre Duval.

Pendant une partie de chasse, Merval, insulté par Saint-Fonds, lui ôte la vie et prend aussitôt la fuite. Darmance, qui se promène à peu de distance, accourt aux cris de Saint-Fonds qu'il trouve baigné dans son sang, mais des gardes surviennent et, le croyant coupable d'assassinat, l'arrêtent. Darmance, mis en prison, parvient à s'échapper et cherche asile en Amérique. Dix ans ont passé sur ces événements quand la pièce commence. Merval ne peut oublier qu'il fut l'auteur de la mort de Saint-Fonds : ce dernier a un frère à qui, par expiation, Merval veut donner Angélique, sa fille. Angélique ne partage pas à cet égard les vues de son père ; elle aime Dorlis, établi hors de France mais dont elle attend le retour. Merval a un fils qui se destine à la défense des opprimés, il voit dans sa sœur une victime et veut plaider sa cause, mais, dès les premiers mots, Merval détourne l'entretien, interrompu bientôt par l'arrivée du vieil André, secrétaire de Saint-Fonds. André a cherché partout le meurtrier de son maître ; il presse de questions Merval qui se confesse à lui ; l'aveu restera secret et Angélique sera la rançon du crime de son père. Le retour de Dorlis renverse

les projets de Merval. Saint-Fonds jeune, qu'Angélique congédie, reconnaît dans le survenant ce Darmance qui, prévenu du meurtre de son frère, se cache sous un nom supposé, et va le dénoncer. Darmance explique sa triste aventure à Merval, dont on conçoit les angoisses mais qui promet de le sauver. L'innocent est arrêté ; Merval fils doit le défendre et désespère du succès, lorsque son père prend l'engagement de nommer devant le tribunal le vrai coupable qu'il connaît. L'audience a lieu, Darmance va être condamné; Merval alors proteste contre la sentence et se déclare l'assasin de Saint-Fonds. Les preuves qu'il donne convaiquent les juges, Darmance est élargi. Merval prend sa place, mais le peuple, attendri par le récit des faits, demande sa grâce et l'obtient.

Cette comédie, écrite avec facilité, parfois même avec verve, fut entendue avec plaisir, mais resta manuscrite. Sa première représentation, donnée avec le concours des Cens Chevalier, Saint-Clair, Villeneuve, Tautin, Lemaire, Laporte, et de la citoyenne Saint-Clair, avait été précédée de couplets contre le terrorisme, signés par le citoyen Collin.

17 ventôse (7 mars) : Les Bustes, *ou Arlequin sculpteur*, comédie en 1 acte, mêlée de vaudevilles, par Villiers et Armand Gouffé.

Arlequin	CC. Frédéric.
Gilles	Raffile.
Cassandre	Duforêt.
Un citoyen.	Dubreuil.
Colombine	Cne Julie Pariset.

Arlequin et Gilles, sculpteurs, aiment tous deux Colombine, fille du journaliste Cassandre ; mais Gilles, qui vend

des bustes de Marat et de Chalier, fait plus d'affaires qu'Arlequin qui, lui, s'en tient aux effigies de Rousseau, Voltaire et Franklin. Pour cette raison Cassandre va choisir Gilles, quand soudainement l'opinion tourne : les Jacobins, que débitait Gilles, sont proscrits, et un citoyen vient enlever leurs bustes de sa boutique pour les anéantir. Arlequin profite de la situation pour offrir à Gilles d'associer leurs efforts, à condition qu'il lui cède Colombine ; pressé par le besoin, Gilles accepte : les deux boutiques n'en feront plus qu'une et Colombine sera l'épouse d'Arlequin.

Spirituelle bluette, où l'on applaudit des couplets satiriques comme celui-ci :

Les Jacobins régnaient en France
Par le vol et l'assassinat,
Ils ont usé de leur puissance
Pour immortaliser Marat.
Je voudrais bien savoir d'avance
Que dira la postérité
De tous ceux que *la circonstance*
Conduit à *l'immortalité?*

15 germinal (4 avril) : LES JACOBINS DU 9 THERMIDOR ET LES BRIGANDS, *ou les Synonymes*, opéra-vaudeville en 1 acte, par ***.

Obligés de fuir au 9 thermidor, les Jacobins vont chercher asile dans la forêt de Fontainebleau. Ils y découvrent une caverne qui sert de repaire à une troupe de brigands, pour le moment occupés à attaquer la diligence de Dijon, et s'y installent. Le président ouvre la séance et un membre, le citoyen Gueulebordet, propose de procéder à une épuration afin de chasser les faux frères. Chaque Jacobin

fait alors valoir ses titres ; l'un fut assassin, l'autre banqueroutier, celui-ci empoisonneur, celui-là massacreur au 2 septembre. Après chacune de ces confessions révolutionnaires, la Société chante :

Bon, bon, c'est un coquin,
C'est un excellent Jacobin...

Quand les detrousseurs reviendront, ils pourront être fiers de leurs nouveaux camarades.

Ni plan, ni conduite, mais plusieurs situations gaies et de mordants couplets que d'unanimes bravos soulignèrent. — *Non imprimé.*

16 germinal (5 avril) : CHARETTE RÉPUBLICAIN, *ou la Paix de la Vendée,* pantomime en 1 acte, par Mayeur de Saint-Paul.

Julien	CC. ROSEVILLE.
Thomas	LAMARCHE.
Charette	LAFITTE.
Représentants du peuple	CHAPENTIER, BAILLY (*début*).
Municipaux	ROUSSELET, LEMOINE (*débuts*).
Officiers républicains .	LEMAIRE, CAMUS.
Officiers vendéens . .	GIGON, DOUCET. ACHE, HIPPOLYTE.
Amis de Julien . . .	BOBE, CHAUVET. LAURENT (*début*).
Le fils de Julien . . .	PETIT FABRE (*début*).
Juliette.	Cne JULIE PARISET.

Au lever du rideau, des Vendéens pillent une ferme. L'un d'eux, qui est ivre, veut égorger un enfant de quatre ans endormi dans son berceau, mais ses compagnons l'en empê-

chent. L'enfant est fils du fermier Julien, qui revient bientôt pour protéger sa famille. Les Vendéens, conduits par Charette, descendent d'une montagne ; on fait lire à leur chef une pancarte sur laquelle sont écrits ces mots : « Les hommes de sang sont anéantis ». Arrachant sa cocarde blanche, Charette jure aussitôt de se ranger sous l'étendard démocratique. Ses officiers l'imitent, mais leurs hommes, non prévenus, livrent aux patriotes une nouvelle bataille. Julien y prend part ainsi que sa femme Juliette ; celle-ci et son vieux père tombent au pouvoir des Vendéens. Charette les délivre et menace de mort ceux qui feront résistance ; il arbore ensuite la cocarde tricolore et, ouvrant son habit, laisse voir sur son gilet blanc cette inscription brodée : *Vive la République !* Les deux partis déposent leurs armes, on s'embrasse ; un cortège s'organise, en tête duquel marchent Charette et les représentants du peuple, et la toile baisse au bruit d'une fanfare soutenue de salves d'artillerie.

Croyant définitif le traité fait entre Hoche et Charette, Mayeur avait prêté à ce dernier des sentiments que sa conduite devait bientôt démentir. Aussi naïf que l'auteur, le public prit pour sincères les simagrées du chef vendéen et les paya d'acclamations nourries.

5 floréal (24 avril) : *Les Suspects*, comédie en 1 acte, mêlée d'ariettes, par Picard et Alexandre Duval, musique de Lemierre (du Théâtre Louvois).

8 floréal (27 avril) : L'Intérieur des Comités révolutionnaires, *ou les Aristides modernes*, comédie en 3 actes, par Ducancel.

Aristide	CC. Villeneuve.
Caton	Pélicier.
Scevola	Frogères.
Brutus.	Duval.
Torquatus	Genest.
Dufour père	Amiel (*début*).
Dufour fils	Saint-Clair.
Deschamps	Delaporte.
Vilain.	Mayeur (*début*).
Un officier municipal.	Duforest.
Cne Dufour	Cnes Germain.
Fanchette.	Vézard (*début*).

Le Comité mis en scène est celui de Dijon. Voici sa composition : Aristide, ancien chevalier d'industrie ; Caton, ancien laquais escroc ; Scevola, coiffeur ; Brutus, ancien portier ; Torquatus, rempailleur de chaises. Sous les noms grecs ou romains dont ils s'affublent, tous ces personnages sont de hideux brigands qui, la plupart, ne savent ni lire ni écrire. En arrêtant les honnêtes gens pour les envoyer à l'échafaud, ils ne négligent pas les profits du métier ; les valeurs, les bijoux sont mis en réserve par eux, sauf à se quereller au moment du partage. Le Comité a résolu de se débarrasser du négociant Dufour, officier municipal dont l'honnêteté le gêne, et voudrait entraîner dans sa ruine sa femme, leurs serviteurs, surtout leur fils, officier de la garde nationale couvert de glorieuses blessures. Pour amener ce résultat, on transforme en accusations capitales quelques phrases du domestique Deschamps ; celui-ci refusant de signer ces mensonges, on déclarera qu'il a dit ne savoir écrire. La séance ouverte, le Comité discute les mesures à prendre. La première, la plus importante, est de maintenir la Terreur. — « La Terreur, déclare Caton, tient à un système économique bien combiné, car il est démontré que la France est trop resserrée pour le nombre de ses habitants, que son sol est insuffisant pour les nourrir : or, qui devons-nous sacrifier, des riches ou des pauvres ? — Les riches ! crient ses collègues. — Déblayons

donc la République ! » — On arrête que toutes les églises seront converties en prisons, que les serviteurs à gages seront sommés de dénoncer leurs maîtres au Comité contre une gratification de cinq cents livres, qu'enfin l'on enverra par jour au moins trente individus au tribunal révolutionnaire. Cependant, pour sauver un homme qu'il sait innocent, Dufour père détruit une prétendue pièce à conviction écrite avant 1789 ; il est pour cela décrété d'accusation ainsi que sa femme et son fils. Ils vont périr comme tant d'autres quand arrive à Dijon la nouvelle que Robespierre, Couthon, Saint-Just ont été abattus, et que les Comités révolutionnaires sont dissous. Aristide essaie en vain d'amener ses collègues à venger les triumvirs ; tous, démasqués, sont conduits par des gendarmes à la maison d'arrêt où ils attendront leur supplice. — « Généreux Dufour, dit au négociant rasséréné l'officier municipal, le règne des brigands est anéanti, la justice et l'humanité les remplacent. Employez ce courage qui vous faisait braver la mort à poursuivre la destruction totale des vampires qui ont dévasté notre patrie, et la postérité, en pleurant sur les cendres de tant de citoyens innocents, bénira leurs vengeurs ! »

Des nombreux ouvrages nés de la réaction thermidorienne, celui-ci est le plus caractéristique ; c'est aussi celui qu'accueillit le plus grand succès ; deux cents représentations à Paris, un nombre égal en province récompensèrent l'auteur de ses scènes vigoureuses. Un sexagénaire, que la Terreur avait incarcéré, assista tous les soirs au spectacle la bouche entr'ouverte, comme en extase, et répétant : « Comme je me venge de ces coquins-là ! »

19 prairial (7 juin) : Abraham et les Anges, vaudeville en 2 actes. par Defaucompret.

Parade contenant des équivoques dont se blessèrent les oreilles chastes et qu'on siffla avec ensemble. — *Non imprimée.*

11 messidor (29 juin) : *Jocrisse changé de condition*, comédie-folie en 2 actes, par Dorvigny (du Théâtre Montansier).

14 messidor (2 juillet) : L'HOSPICE DE VILLAGE, opéra-vaudeville en 1 acte, par Révérony de Saint-Cyr. — *Non imprimé.*

10 thermidor (28 juillet) : ELIZE DANS LES BOIS, fait historique du 14 thermidor, comédie en 1 acte, par Ségur jeune.

Dénoncé par Landri, son ancien domestique, Dervil a été emprisonné, puis envoyé dans une ville où on l'a massacré avec beaucoup d'autres innocents. C'est du moins ce que croit sa femme Elize, que l'événement rend folle et qui s'enfuit avec leur jeune fils Alexis dans les bois. Là Picard, qui fut jadis au service des époux dont il a reçu mille bienfaits, veille sur la pauvre femme dont l'occupation principale est de pleurer sur une pierre qu'on lui a dit couvrir les restes de Dervil. Cependant Landri, qui est devenu un personnage politique, reçoit de Paris des nouvelles annonçant un changement de régime. Il rencontre sur ces entrefaites Picard et soupçonne la présence d'Elize. C'est malheureusement à lui qu'un paysan maladroit remet une lettre écrite par certain Duval au garde-bois Raymond. Cette lettre révèle que, sous la pierre tombale de Dervil, est le trésor de celui-ci, sauvé par ledit Duval. Landri, bien entendu, décide de s'en emparer. Avec deux acolytes, Roger et Denis, il soulève la pierre et descend dans le caveau d'où tout-à-coup sort une espèce de spectre

qui n'est autre que Dervil, préservé miraculeusement par Duval. A l'aspect de sa victime, Landri, pris de rage, veut l'entraîner, mais Raymond, renseigné par Picard, apparaît soudain à la tête d'hommes armés. On s'empare des terroristes que la justice attend, et Dervil presse avec bonheur dans ses bras le jeune Alexis et Elize à qui le bonheur rend la raison.

Plus sentimentale que les précédents à-propos, cette pièce, exceptionnellement créée au Théâtre Montansier par les artistes de la Cité, passa ensuite sur la scène ultrapontaine, où sa carrière fut brillante.

29 thermidor (16 août) : LES ESPAGNOLS DANS LA FLORIDE, pantomime en 3 actes, précédée des *Les Akancas*, prologue mélodramatique en 1 acte, par J.-G.-A. Cuvelier.

Nous analyserons cet ouvrage à l'occasion de la reprise qu'en fit, deux ans plus tard, le même théâtre.

4 brumaire an IV (26 octobre) : LES DEUX FRIPONS, comédie en 3 actes, par Villiers et Roseval. — *Non imprimée.*

6 brumaire (28 octobre) : *Le Milicien*, comédie en 1 acte, mêlée d'ariettes, par Anseaume, musique de Duni (de la Comédie-Italienne).

10 brumaire (1er novembre) : *Le Dépit amoureux*, comédie en 2 actes, en vers, par Molière (du Théâtre-Français).

11 brumaire (2 novembre) : Amour et Jeunesse, *ou le Sous-lieutenant*, opéra-vaudeville en 2 actes, par J.-G.-A. Cuvelier. — *Non imprimé.*

11 brumaire : Le Vol par amour, comédie en 2 actes, par J.-M. Loaisel-Tréogate.

Pauline a donné sa foi au jeune Félix, absent depuis cinq années, mais Delmont, son père, préfère pour gendre l'ex-procureur Bertrand qui dispose de 50.000 francs en or. Malgré les résistances de la jeune fille, le mariage va se célébrer quand Félix revient, toujours amoureux et possesseur de 100.000 francs gagnés par son industrie. Ce dernier détail touche Delmont, qui reprend sa parole à Bertrand et ouvre ses bras à Félix. Désolé, Bertrand imagine de se poster, avec son valet Julien, dans une forêt que doit traverser Félix, pour enlever au jeune homme son portefeuille. La chose réussit, et voilà Félix redevenu pauvre. Mais, tandis qu'à la faveur d'un déguisement affreux, Bertrand effraie et dévalise son rival, un voleur de profession s'introduit chez Bertrand même et s'empare des 50 000 francs qui constituent sa fortune. Ce voleur, talonné par les gendarmes, rencontre Félix et le force à prendre l'or qui le gêne. Cependant Bertrand, qui d'abord ne voulait garder que quelques jours le portefeuille de Félix, se décide à le conserver pour compenser la perte qu'il a subie ; mais Julien, que le remords torture, dénonce son maître aux gendarmes. Les tribunaux apprécieront si l'amour, invoqué par l'ex-procureur, est une excuse suffisante pour l'infamie commise ; quant à Félix, rentré en possession de son bien, il épousera Pauline.

Sujet original et bien traité, légitime succès.

14 brumaire (5 novembre) : Le Blanc et le Noir, drame en 4 actes, par Pigault-Lebrun.

Beauval père	CC.	Amiel.
Beauval fils		Vallienne.
Télémaque.		Villeneuve.
Mathieu.		Pélicier.
Barthélemy		Roseval,
Zamé.	Cne	X...

Beauval père, riche colon de Saint-Domingue, agit envers ses esclaves avec une grande sévérité. Conquis par les idées nouvelles, son fils a pour eux, au contraire, les plus grands égards. Il traite en ami le nègre Télémaque, qui est homme de cœur et d'intelligence, et rêve de l'affranchir, ainsi que la négresse Zamé dont Télémaque est épris. L'économe de l'habitation, Mathieu, enchérit encore sur la rudesse du maître ; pour une faute vénielle, il fait fouetter jusqu'au sang la pauvre Zamé, et Télémaque, que cette cruauté indigne, appelle à la révolte ses frères en esclavage. Les blancs sont vaincus, leurs propriétés détruites, et Mathieu massacré. Beauval père, qui n'a plus d'asile, tombe à son tour entre les mains des révoltés ; Zamé demande vainement sa grâce, Télémaque va frapper son ancien maître quand Beauval fils intervient, rappelle ce qu'il a fait pour les noirs, et demande en échange la vie de son père. Télémaque s'attendrit alors et met Beauval en liberté. Cette conduite généreuse change les sentiments du colon ; il vivra désormais en confiance avec ses esclaves, et ceux-ci, déposant leurs armes, jurent de fertiliser à nouveau les champs qu'ils ont ravagés. Puisse cet exemple éclairer tous les colons sur leur véritable intérêt et les déterminer à n'édifier leur fortune que par la justice et l'humanité !

Né des lectures de Raynal, ce généreux ouvrage dont la représentation durait neuf quarts d'heure fut entendu trois fois sans improbation, mais avec un silence si décourageant que l'auteur s'opposa à une quatrième épreuve. — « Oh ! mes contemporains,

que nous sommes bêtes en masse ! » déclare-t-il à la fin d'une préface constatant que le public l'avait souvent fêté quand il le méritait beaucoup moins.

20 brumaire (11 novembre) : *L'Avocat Patelin*, comédie en 3 actes, par Brueys (du Théâtre-Français).

1er frimaire (22 novembre) : LES FONDS PERDUS, opéra-vaudeville en 1 acte, par ***. — *Non imprimé.*

3 frimaire (24 novembre) : *Nicaise*, opéra-comique en 1 acte, par Vadé (de l'Opéra-Comique).

14 frimaire (5 décembre) : *Le Barbier de Séville*, comédie en 4 actes, par Beaumarchais (du Théâtre-Français).

14 frimaire : POLESKA ET NOURINSKI, *ou les Russes en Pologne*, pantomime en 3 actes, par Villeneuve. — *Non imprimée.*

16 frimaire (7 décembre) : *L'Ecole des Maris*, comédie en 3 actes, en vers, par Molière (du Théâtre-Français).

23 frimaire (14 décembre) : *Les Folies amoureuses*, comédie en 3 actes, en vers, par Regnard (du Théâtre-Français).

29 frimaire (20 décembre) : *La Femme juge et partie*, comédie en 5 actes, en vers, par Montfleury (du Théâtre-Français).

4 nivôse (25 décembre) : LE GÉNIE ASOUF, *ou les Deux Coffrets*, féerie mélodramatique en 2 actes, mêlée de pantomime, chants et danses, par J.-G.-A. Cuvelier, musique d'Othon Vander-Brock.

Asouf	CC.	Tautin.
Zoreido		Lafitte.
Un gnome		Vernier (*début*).
Un vieux faquir . . .		Tiercelin.
Aglore	Cnes	Julie Pariset.
Zuléma		Simonnet.
1re péri		Colbert.
2e péri		Hippolyte.

La scène se passe dans le Génistan, pays fabuleux. Le génie Asouf, qui jusque-là a soigneusement veillé sur la blonde Aglore et sur la brune Zulema, sœurs élevées par lui, se voit sur l'ordre du destin forcé d'abandonner pendant un jour ses protégées à elles-mêmes. Par précaution, il enferme les deux boutons de rose qui parent leurs seins dans deux coffrets confiés à un gnome ; elles devront prendre garde qu'aucune main téméraire ne cherche à les ouvrir. Un riche palais, où des péris sont à leurs ordres, reçoit les deux jeunes filles. Là certain Zoreido, qui est muet mais possède un rare talent de mime, joue à Aglore une scène d'amour et de jalousie, après laquelle il s'enfuit avec son coffret. De son côté Zuléma, assoupie dans une bibliothèque, est réveillée par un vieux faquir qui lui baise la main et prétend se faire aimer d'elle ; éblouie par la vue de joyaux splendides, elle échange contre la baguette d'or qui lui assure ces richesses le second coffret dans lequel le faquir, à sa grande colère, ne trouve qu'une épine. La rose d'Aglore s'est fort épanouie, grâce à Zoreido, quand un vieillard se présente aux deux sœurs pour implorer leur charité. Aglore n'a que des fruits qu'elle offre de bonne grâce, tandis que Zuléma repousse le quémandeur ; aussitôt sa baguette d'or se change en un serpent qui la poursuit et l'enferme dans un cachot infernal. Elle se repent alors et implore l'aide d'Asouf, qui apparaît sous la forme du vieillard et demande à voir les boutons de rose sur lesquels on devait veiller avec tant de soin. La confusion des deux sœurs est grande, mais Asouf les rassure et les unit aux deux galants qui les

ont troublées et auxquels il rend, à l'un la jeunesse, à l'autre l'usage de la parole.

Une très belle mise en scène fit le succès de cette fantaisie qui devait passer, en l'an VIII, au répertoire de l'Ambigu-Comique.

10 nivôse (31 décembre) : *Tartuffe*, comédie en 5 actes en vers, par Molière (du Théâtre-Français).

10 nivôse : LE ROSSIGNOL, opéra-vaudeville en 1 acte, par L.-H. Dancourt. — *Non imprimé.*

10 nivôse : *L'Epreuve nouvelle*, comédie en 1 acte, par Marivaux (de la Comédie-Italienne).

10 nivôse : LA SOIRÉE D'ÉTÉ, opéra-vaudeville en 1 acte, par ***. — *Non imprimée.*

Ne quittons pas 1795 sans dire qu'au cours de cette année le libraire Barba s'était essayé, sur les planches de la Cité, dans le rôle de Frontin, de *Guerre ouverte*. Accueilli froidement, il renonça à l'art pour se consacrer au commerce spécial qui illustra son nom.

11 nivôse (1er janvier 1796) : LE JOLI CONCILIATEUR, comédie en 1 acte, par J. Patrat. — *Non imprimée.*

13 nivôse (3 janvier) : LES DEUX JOCRISSES, *ou le Commerce à l'eau*, vaudeville en 1 acte, par Armand Gouffé.

Jérôme	CC. Tiercelin.
Jocrisse cadet	Raffile.
Jocrisse aîné	Frédéric.
Nanette	Cne Julie Parisset.

Jocrisse aîné, qui est un sot, a quitté sa condition pour se livrer à la manie du jour, le commerce. Chacun le berne sans qu'il s'en aperçoive. Ayant troqué son nom contre celui de Duperron, capable d'inspirer plus de confiance, il craint de rencontrer un frère cadet dont il ignore la profession, ce qui nuirait à sa fortune. Mais le faux Duperron s'amourache de Nanette, fille du porteur d'eau Jérôme, et Nanette est précisément promise à Jocrisse cadet, exerçant non loin d'elle le métier de commissionnaire. Jérôme, qui estime fort ce dernier, veut s'amuser de Duperron auquel il promet Nanette si le commerçant tire bon parti d'un échantillon qu'il lui donne et qui est une petite bouteille d'eau claire. Voilà Duperron arpentant tout Paris pour placer en gros les eaux épurées de la Seine. Pendant ce temps Jocrisse cadet fait la cour à Nanette, et est agréé par Jérôme parce qu'il vient de recueillir la succession de son père, ce qui lui permettra de s'établir. Quand Duperron, vexé d'un échec complet, revient chez Jérôme, c'est pour se quereller avec son heureux rival ; mais on s'explique et, touché d'apprendre que son cadet lui avait réservé moitié de l'héritage de leur père, Duperron-Jocrisse déclare ne vouloir plus aller sur ses brisées. Jocrisse jeune épouse Nanette, et son aîné, dégoûté du commerce, redevient domestique.

Amusante satire d'un travers qui constituait presque un danger public ; on en fêta chaleureusement l'auteur.

13 nivôse : *Le Sourd*, comédie en 3 actes, par Desforges (du Théâtre Montansier).

4 pluviôse (24 janvier) : **Nicodème a Paris,** *ou la Décade et le Dimanche,* vaudeville en 1 acte, par Armand Gouffé et Rouhier-Deschamps.

Nicodème	CC. Frédéric.
Delaune.	Roseval.
Léandre.	Raffile.
Barbe	Cnes Lacaille.
Isabelle	Meunier (*début*).

Désolé de l'ingratitude du peuple qu'il a révolutionné, Nicodème quitte la lune au moyen d'un ballon et descend dans la plaine des Sablons. C'est dimanche, et le voyageur s'attend à trouver tout le monde en joie ; mais, si la moitié des boutiques est fermée, l'autre moitié reste ouverte. Partie des Parisiens, effectivement, chôment le dimanche tandis que d'autres n'observent que le décadi ; de là des discussions, des querelles que Nicodème, grand ami de la paix, entreprend de calmer. Il écoute pour cela la conversation de deux victimes de ce discord, Léandre, fils de Delaune, marchand féru du décadi et Isabelle, fille de Barbe, dévote fidèle au dimanche. Les jeunes gens s'aiment et devaient s'épouser quand les vues différentes de leurs parents ont renversé ce projet Ils s'en désolent et acceptent avec joie l'offre que fait Nicodème de s'entremettre en vue d'un rapprochement Pour arriver à son but, l'obligeant homme feint de vouloir entrer dans la boutique fermée de Barbe et donne aux deux ennemis le conseil d'une tolérance mutuelle ; puis, sous le déguisement d'un marchand ambulant, il revient déclarer qu'à son sens aucune loi ne peut empêcher l'homme actif de travailler, comme il mange, tous les jours. Ces paroles touchent les deux négociants qui, revenant à la raison, se raccommodent et s'embrassent. Pour concilier tous les goûts, ils fianceront leurs enfants un décadi et les marieront un dimanche.

Leçon de courage et d'indulgence qu'on goûta

fort. Les policiers d'alors eussent dû s'inspirer d'un esprit semblable plutôt que de chercher, dans les actes les plus simples, d'incessants prétextes d'ingérence. Le 20 nivôse (10 janvier), ils avaient, par exemple, enjoint aux directeurs parisiens de supprimer, dans toutes les pièces, les uniformes blancs. Ce à quoi l'administrateur de la Cité s'était, le même jour, empressé de répondre :

Je ferai exécuter l'ordre que j'ai reçu. Mon devoir et mes principes m'y portent, et, par la franchise de mon répertoire, j'ose me flatter, citoyen ministre, de pouvoir vous convaincre qu'il ne sera pas donné au seul Théâtre des Arts de travailler à la formation de l'esprit public.

Agréez, citoyen ministre, l'assurance de mon entier dévouement à la chose publique.

EDME LENOIR.

11 pluviôse (31 janvier) : *La Feinte par amour*, comédie en 3 actes, en vers, par Dorat (du Théâtre-Français).

12 pluviôse (1er février) : *Les Réclamations contre l'emprunt forcé*, comédie en 1 acte, par Dorvigny (du Théâtre d'Emulation).

23 pluviôse (12 février) : *La Fête de campagne*, comédie en 1 acte, par Dorvigny (des Variétés Amusantes).

25 pluviôse (14 février) : *Le Tonnelier*, opéra-comique en 1 acte, par Audinot (de l'Opéra-Comique).

26 pluviôse (15 février) : *Les Amants sans amour*, comédie en 1 acte, par Monnet (du Théâtre Montansier).

2 ventôse (21 février) : *La Gageure imprévue*, comédie en 1 acte, par Sedaine (du Théâtre-Français).

29 ventôse (19 mars) : **La Fille hussard**, pantomime en 3 actes, par J.-G.-A. Cuvelier.

Fritz-Hébert, vieux soldat qui habite une forêt d'Allemagne, vient de fiancer Catherine sa fille avec le hussard Christiern, quand des Turcs pénètrent dans sa chaumière, la pillent, et enlèvent Catherine que son futur a vainement tenté de défendre. Le vieillard se livre au désespoir, mais soudain vient à lui Lauréto, Suédois attaché au service de l'Allemagne et qu'un trait de valeur a fait nommer sergent. Instruit du rapt accompli, Lauréto promet de délivrer Catherine ; il y parvient avec l'aide des grenadiers qu'il commande et rapporte la jeune fille en triomphe. Le général comte de Caubor, témoin de cet exploit, promet de l'avancement au Suédois dont sa fille Sophie admire la prestance. Sophie est promise au vieux et laid baron de Traufmandorf, et cette union s'accomplirait si, à leur tour, le général et son enfant ne tombaient au pouvoir des Turcs. Lauréto trouve moyen encore de battre les brigands et de briser les liens dont ils ont chargé leurs victimes ; Sophie alors s'éprend de lui, ce que le comte et le baron voient avec peine. Une querelle entre les deux rivaux a bientôt lieu ; menacé par Traufmandorf, Lauréto lui arrache sa canne, la brise, et tire contre lui son épée. Le baron est major, il crie au secours et le sergent est arrêté, tandis qu'on enferme Sophie dans une vieille tour. Elle s'en échappe, avec le concours de Christiern et de Catherine récemment mariés, prend un costume de hussard et retrouve, enchaîné à un tronc d'arbre, son amant qu'un conseil de guerre condamne presque aussitôt à être battu de verges jusqu'à ce que mort s'ensuive. Caubor a donné le signal du supplice, lorsqu'un jeune hussard s'élance à travers les rangs des soldats et couvre Lauréto de son corps. C'est Sophie qui, tirant de sa

ceinture un pistolet, menace de se tuer au premier coup qui frappera son amant. Cette intervention courageuse retarde l'exécution qu'un événement imprévu doit rendre impossible. Les Turcs, effectivement, attaquent les troupes d'Allemagne ; Lauréto, délivré par Christiern, prend part à la défense qui s'organise et a la chance de reconquérir un drapeau que Caubor, grièvement blessé, s'était vu arracher. Comme Traufmandorf est mort pendant l'action, le général revient à de bons sentiments, gracie Lauréto et l'unit à l'objet de ses vœux.

Fable mouvementée qui excita l'intérêt général, fut jouée un grand nombre de fois, et devait être reprise à diverses dates.

2 germinal (22 mars) : *On fait ce qu'on peut*, comédie-proverbe en 1 acte, par Dorvigny (des Variétés Amusantes).

5 germinal (25 mars) : LE CAFÉ DES CLAIRVOYANTS, comédie en 1 acte, par Joseph Aude. — *Non imprimée.*

12 germinal (1er avril) : *Le Sculpteur*, comédie en 2 actes, par Mme de Beaunoir (des Variétés Amusantes).

20 germinal (9 avril) : *Le Médecin malgré lui*, comédie en 3 actes, par Molière (du Théâtre Français).

5 floréal (24 avril) : *Crispin rival de son maître*, comédie en 1 acte, par Lesage (du Théâtre-Français).

4 prairial (23 mai) : ZABBY ET DORVILLE, pantomime en 4 actes, par Mayeur de Saint-Paul. — *Non imprimée.*

8 prairial (27 mai) : TÉLÉMAQUE CADET, parodie en 1 acte et en vaudevilles, par Bizet et Delaporte.

Télémaque	CC.	Brunet (*début*).
Mentor.		Tiercelin.
Eole		Roseville.
Calypso	Cnes	Lacaille.
Eucharis		Julie Pariset.
Minerve		Genest.
L'Amour		Percheron (*début*).

Bien qu'ayant donné plusieurs successeurs à Ulysse, Calypso, beauté mûre, pleure toujours cet amant perdu. L'Amour, qui s'intéresse à elle, lui annonce un jour qu'il va faire échouer près de son île un barbon escorté d'un jeune homme sans barbe. Bientôt, en effet, une tempête jette sur la côte un batelet contenant le moins vieux des mortels signalés ; c'est Ulysse qui a perdu Mentor. La jeune nymphe Eucharis s'éprend de lui à première vue ; Calypso l'imite en apprenant qu'elle a devant elle le fils de celui que son cœur regrette. Chargée de faire connaître à Ulysse le tendre sentiment de sa maîtresse, Eucharis s'acquitte en conscience de la commission, mais le jeune homme dédaigne la douairière pour faire à la nymphe une déclaration enflammée. Calypso, qui surprend la scène, se fâche contre les amoureux. Mentor, échappé des flots, apparaît à ce moment même et veut entraîner Ulysse, rétif pour la première fois. Calypso brûle le bateau qui allait leur servir ; elle croit ainsi triompher, mais Mentor pousse son élève dans l'eau et s'y jette à sa suite. Désolées, Calypso et sa nymphe s'embrassent en confondant leurs larmes.

Un opéra de Dercy et Lesueur, représenté sur le théâtre Feydeau, avait donné naissance à cette critique plaisante comme situations et dialogue, et à laquelle on fit bon accueil. Brunet, que Ribié avait amené de Rouen, eut, en Télémaque, le premier de ses grands succès parisiens.

5 messidor (23 juin) : MÉDARD, FILS DE GROS-JEAN, parodie en 2 actes, prose et vaudevilles, par Armand Gouffé et Rouhier-Deschamps.

Médard.	CC. BRUNET.
Timide.	LAFITTE.
Pamphile	TIERCELIN.
Paul	GUIBERT.
Un joûteur	HIPPOLYTE.
Fanfan.	Cnes PERCHERON.
Maliva.	JULIE PARISET.

Timide ayant disparu avec son fils Fanfan, Médard, intime ami de Timide et de Maliva, sa femme, s'est mis en voyage pour retrouver les absents. Maliva pleure son mari, son amant et son fils, quand Médard revient en assez piteux état. Il n'a pas pu découvrir Timide et annonce l'intention de repartir bientôt à sa recherche. Comme c'est la Saint-Jean, patron de son père défunt, on organise une fête à son intention, ce qui ne modifie point le projet inspiré par l'amour qu'il ressent pour Maliva. Il se déclare à la jeune femme, qui le prendrait volontiers pour successeur de Timide si celui-ci trépassait. Or on annonce tout à point que Timide vient de mourir par submersion ; du coup Médard promet de demeurer et Maliva de l'épouser. Mais la nouvelle est fausse ; Timide s'est tiré d'affaire, et il en avise par le nommé Pamphile sa femme qu'il attend, avec Fanfan, dans un cimetière voisin. Médard d'abord l'y va voir, confesse son amour coupable et implore la mort de sa main. Timide juge préférable de pardonner. Très ennuyé, Médard entraîne son ami dans un bois et l'assomme ; mais Timide, qui a la vie dure, se remet, pardonne derechef, et promet à Médard de lui léguer par testament l'intéressante Maliva.

Imitation burlesque d'*Oscar, fils d'Ossian*, tragédie d'Arnault père représentée avec éclat sur notre

première scène, cet acte eut un succès de rire justifié par des incidents drôles, des épigrammes spirituelles et une interprétation fantaisiste.

9 messidor (27 juin) : NICAISE, opéra-comique en 1 acte, de Vadé, arrangé avec des airs nouveaux par Armand Gouffé.

Nicaise	CC. BRUNET.
Julien.	GUIBERT.
M. Clément	GENEST.
Angélique	Cnes BRUNET (*début*).
Mme Clément	LACAILLE.
Nicole.	PERCHERON.

M. Clément désire qu'Angélique, sa nièce, épouse Nicaise, tandis que Mme Clément prétend la donner à Julien. Nicaise obtient de M. Clément la permission d'enlever sa maîtresse, mais il craint que le serein l'incommode et veut aller chercher de quoi la couvrir. En vain Angélique lui représente-t-elle que le temps presse et que la délicatesse est inopportune, Nicaise, trop poli pour ne pas faire une sottise, la laisse seule. Julien survient alors et, profitant de l'occasion, se fait aimer d'Angélique que ses parents lui accordent. Nicaise, arrivant avec un tapis, se venge en le gardant, puis se console en songeant au plaisir qu'il aura de danser à la noce de son rival.

Sujet tiré d'un conte de Lafontaine et représenté d'abord à la Foire Saint-Germain en 1756. La version de Gouffé fut applaudie et demeura au répertoire.

23 thermidor (10 août) : *La Coupe enchantée*, comédie en 1 acte, par Lafontaine (du Théâtre-Français).

1er fructidor (18 août) : L'Esprit follet, *ou le Cabaret des Pyrénées,* comédie en 1 acte, par Pigault-Lebrun.

Chrysostôme.	CC.	Brunet.
Sans-Chagrin		Delaporte.
Dunoir		Genest.
Laquinte.		Tiercelin.
Père Jean.		Duval.
Dame Catherine . . .	Cnes	Caumont.
Sœur Thérèse		Hainault.
Ursule.		Julie Pariset.

Dame Catherine, veuve quinquagénaire, prétend convoler avec Chrysostôme, garçon de son cabaret. Tout en l'entretenant dans cet espoir, Chrysostôme courtise en secret Ursule, fille de Catherine, et, pour obtenir celle qu'il aime, recourt à la ruse. Ancien artificier et serrurier, il arrange des ressorts dans les tables, fabrique des pétards, et utilise les produits de son industrie de façon à faire croire que la maison est hantée par un esprit follet. De plus il fait parler cet esprit qui, la nuit, d'une voix sépulcrale, dit à la cabaretière : « Si tu ne maries pas ta fille à Chrysostôme, je te tordrai le cou ». Malheureusement pour l'ingénieux garçon arrivent chez sa patronne des voyageurs parmi lesquels est Sans-Chagrin, hussard chevronné, qui donne la preuve de son habileté en enrôlant le Père Jean, capucin, et sa femme, ex religieuse. Il est, en outre, brave, de sorte qu'au lieu de trembler quand Chrysostôme lui joue une scène de fantôme il fond sur lui, sabre en main, et le démasque. Le garçon demande grâce, promettant au hussard, en échange de son silence, de le loger et nourrir gratis toute sa vie. Mais Sans-Chagrin trouve une solution plus avantageuse encore. Dame Catherine est riche et tendre, il lui persuade que le follet s'est engagé à ne plus reparaître si Chrysostôme épouse Ursule. — « Mais, moi ? » objecte la mère. — « Qu'à cela ne tienne, réplique le soldat, devenez ma femme ! » — Les deux noces se concluent : les nouveaux époux exploiteront en commun l'auberge désensorcelée.

Amusant sujet, bien traité, et payé de justes bravos.

4 fructidor (21 août) : Les Bruits de paix, *ou l'Heureuse espérance*, comédie en 1 acte, mêlée de vaudevilles, par Charles-Louis Tissot et Joseph Aude.

Verseuil	CC. Dumont.
Dorville	Guibert.
Duroc	Tiercelin.
Blaisot	Brunet.
Sophie Verseuil. . . .	Cnes Julie Pariset.
La mère Henri	Lacaille.

Verseuil, père prudent, a ordonné à Dorville, prétendu de sa fille Sophie, de s'éloigner jusqu'à la paix avec l'Autriche, époque à laquelle il consentira à le prendre pour gendre. Sophie est aimée d'un certain Duroc, agitateur et partisan de la guerre, mais elle le repousse et, quand Dorville vient annoncer la signature des préliminaires de paix, Verseuil, malgré les protestations de Duroc, unit Sophie à son amant.

Pièce sans mérite, applaudie en raison de l'événement qu'elle célébrait et qui ne devait pas avoir la suite désirée.

19 fructidor (5 septembre) : Les Boites, *ou la Conspiration des mouchoirs*, divertissement-vaudeville en 1 acte, par Bizet.

Dorcy	CC. Tautin.
Millefort	Leroi (*début*).
Blaise	Beaulieu.

Torquatus	CC.	TIERCELIN.
Caton		GENEST.
Scévola		DELAPORTE.
Aristide.		GUIBERT.
Subtil		FRÉDÉRIC.

Désemparés depuis Thermidor, les Jacobins se ressaisissent pour organiser un complot qui les ramènera au pouvoir. Ils doivent, une nuit, après l'explosion de boîtes d'artifice, placer dans différents endroits des mouchoirs blancs dérobés aux passants et ornés de cette inscription : « Mort aux Républicains ! » Cela compromettra les royalistes et amènera entre eux et les patriotes un conflit dont les terroristes sauront profiter. Par malheur pour eux Dorcy, honnête citoyen, a vent de ce projet et fait s'enrôler, comme Jacobin, son valet Blaise. Il obtient ainsi tous les détails de la conspiration et, quand les boîtes commencent à exploser, il fait chambrer les scélérats. Le peuple d'ailleurs lui vient en aide, et rosse avec vigueur les Jacobins partout où il les rencontre. Les instigateurs du complot, cernés par des patriotes armés de bâtons, doivent malgré eux danser la carmagnole ; on les livre ensuite aux gardes nationaux et l'on chante une ronde en réjouissance de leur déconvenue.

Né des circonstances, cet acte agrémenté de bons couplets fit honnir de nouveau le parti des malhonnêtes gens.

24 fructidor (10 septembre) : *La Servante maîtresse*, opéra-comique en 2 actes, par Baurans, musique de Pergolèse (de la Comédie-Italienne).

30 fructidor (16 septembre) : *Le Somnambule*, comédie en 1 acte, par Pont-de-Vesle (du Théâtre-Français).

3e jour complémentaire (19 septembre) : ÇA VAUT MIEUX

QU'UN DIVORCE, comédie en 1 acte, par Guillemain. — *Non imprimée.*

1er vendémiaire an V (22 septembre) : Reprise, avec des changements, de *Cadet Roussel, ou le Café des aveugles* ; cette version nouvelle, bien accueillie, fut imprimée.

13 vendémiaire (4 octobre) : *Le Désespoir de Jocrisse*, comédie-folie en 2 actes, par Dorvigny.

Duval	CC. DUVAL.
Jocrisse	BRUNET.
Colin	DÉJAZET.
Dupont père	DUMONT (*début*).
Dupont fils	CHEVALIER.
Sophie	Cnes SAINT-LYS (*début*).
Nicette.	HAINAULT.
Nicolle.	LACAILLE.

Créé sur le théâtre de Montansier, le 22 novembre 1791, par Baptiste cadet, cet ouvrage fut repris pour Brunet, qui rendit avec talent un rôle auquel son nom resta dès lors attaché.

19 vendémiaire (10 octobre) : ENCORE DES NONNES, opéra-vaudeville en 2 actes, par Clément. — *Non imprimé.*

20 vendémiaire (11 octobre) : LA PRISE DE POSSESSION, comédie en 1 acte, par ***. — *Non imprimée.*

1er brumaire (22 octobre) : *Le Seigneur supposé*, comédie en 2 actes, par Favières (des Variétés Amusantes).

12 brumaire (2 novembre) : LES MASCARADES AMOUREUSES, comédie en 2 actes, par la Cne Villeneuve. — *Non imprimée.*

28 brumaire (18 novembre) : LE MARCHÉ SAINT-MARTIN, comédie en 1 acte, par ***. — *Non imprimée.*

27 frimaire (17 décembre) : LES TENTATIONS, *ou Tous les diables*, pantomime allégorique en 3 actes, précédée du *Conseil de Lucifer*, prologue en 1 acte, en vers, par J.-G.-A. Cuvelier.

Tristan	CC. LAFFITE.
Lucifer	TAUTIN.
L'Amour	DÉJAZET.
La Paresse, Moine blanc . . .	RENAUD.
L'Orgueil	BELLAGUE (*début*).
L'Envie	GOUGY.
La Colère, Un portefaix . . .	SAINT-MARTIN (*début*).
La Luxure	DOUCET.
La Gourmandise, Moine blanc.	AUDILLE (*début*).
L'Avarice	AHN (*début*).
Un portefaix	DOMINIQUE (*début*).
Agnès	Cnes JULIE PARISET.
La Vertu	TIGLIN (*début*).
La Volupté	BRULÉ.
Une jeune fille	COULON (*début*).

Furieux de ce que Tristan, hermite de la Thébaïde, méprise sa puissance, Lucifer assemble son conseil et décide avec lui d'envoyer les sept péchés capitaux, ainsi que les passions, à l'attaque de l'homme vertueux ; un sceptre de fer sera la récompense du vainqueur. Instruite de ce noir projet, la Vertu pose sur la tête de l'hermite assoupi une couronne de roses blanches qui le défendra contre ses ennemis. La paysanne Agnès commence la série

des épreuves ; elle aime Tristan qui, lui, n'estime que la Vertu. La Gourmandise et l'Ivrognerie tentent aussi l'hermite par l'appât d'une table luxueuse ; l'hermite les chasse en se parant de sa couronne. Un instant séduit par la Volupté, Tristan laisse à temps choir la coupe que lui présentaient des nymphes. Mais, son hermitage ayant été détruit par les démons, il se laisse aller à suivre deux moines qui l'invitent à se reposer dans un couvent proche. Ledit couvent est habité par des hommes gourmands et libertins ; l'un d'eux s'empare de la couronne que Tristan, par inadvertance, laisse tomber et, quand l'hermite veut sortir du monastère qui le scandalise, les moines, se changeant en diables, l'engloutissent avec eux sous des monts volcaniques. Arrivé en enfer, Tristan cherche à s'enfuir : on le torture et il va succomber lorsqu'un être inconnu s'avance vers lui : c'est la Vertu qui, sous un déguisement, vient au secours de son fidèle. Les démons, conduits par Lucifer lui-même, cherchent vainement à retenir l'hermite, la Vertu triomphante s'enlève avec lui en perçant la voûte infernale. Revenu dans sa Thébaïde, Tristan y retrouve Agnès, plus éprise que jamais, et vers qui l'entraîne un sentiment auquel la Vertu l'engage à ne pas résister. L'hermite comprend qu'il offenserait le Créateur en renonçant à la plus belle moitié de la création et met un baiser sur la main d'Agnès endormie, qui se réveille pour se jeter dans ses bras. Lucifer saisit l'occasion pour tenter une dernière fois Tristan par l'Ambition. Il fait s'élever un palais magnifique et offre aux amants sceptre et couronne ; Agnès accepterait volontiers, mais Tristan, soupçonnant un piège, brise les attributs royaux. Déçu, Lucifer veut se saisir du moine, mais une pluie de feu les sépare. Au son d'une musique très douce, la Vertu descend alors d'une gloire, félicite Tristan d'être guéri de l'égoïsme, et unit les amants dans le temple de la Nature.

Ce mélodrame pseudo-philosophique dut à sa très belle mise en scène un réel succès ; on ne l'imprima

cependant qu'à la reprise faite en juillet 1798 et que nous enregistrerons.

11 nivôse (31 décembre) : *Nicodème dans la lune*, folie en 3 actes, par le Cousin Jacques (du Théâtre-Français comique et lyrique) ;

1er pluviôse (20 janvier 1797) : MONSIEUR DASNIÈRES A PARIS, comédie en 3 actes, par Charles-Louis Tissot. — *Non imprimée.*

19 pluviôse (7 février) : *Pierre Bagnolet*, comédie en 1 acte, par De Ville (de la Gaîté).

9 ventôse (27 février) : *Urbélise et Lanval*, féerie en 3 actes, par Dumaniant (des Variétés Amusantes).

7 germinal (27 mars) : LA SORCIÈRE, parodie en 1 acte et en vaudevilles, par C.-A.-B. Sewrin.

M. Bridon.	CC. DUMONT.
Fiston	FRÉDÉRIC.
Alix.	BRUNET.
Thyrcée	Cnes DÉSARNAUD (*début*).
Faussette	BRUNET.
Bébée	JULIE PARISET.

Après avoir abandonné Bébée dont il eut deux enfants, Fiston est sur le point d'épouser Thyrcée, fille du bailli Bridon, à qui il a offert une toison conquise par lui. Bébée, vêtue en pèlerine, vient demander l'hospitalité à Bridon et se fait bientôt reconnaître de son volage époux. Fiston la repousse et lui refuse la permission d'emmener ses enfants avec elle ; il consent seulement à ce qu'elle les voie, et lui donne pour cela une journée entière. Sans plus s'occuper d'elle, on célèbre les noces de Fiston et de Thyrcée. Bébée,

qui est méchante, profite de l'événement pour envoyer à sa rivale une robe de siamoise destinée à lui occasionner de grandes démangeaisons. Alix, sa suivante, lui amène ensuite ses enfants qu'elle veut d'abord fouetter de verges, mais la nature parle à son cœur et elle commande à Alix de reconduire les innocents à leur père. La suivante vient d'exécuter cet ordre quand Bébée, reprise de colère, se précipite dans le pavillon où les enfants sont enfermés. Fiston, qui vient déplorer l'indisposition de Thyrcée, apprend d'Alix ce qui se passe : il veut s'interposer, mais Bébée reparaît en compagnie de trois démons qui brûlent le pavillon et les récoltes voisines. Tout le monde va fuir lorsque Bridon, trouvant ce dénouement trop brusque, demande que Bébée ne s'en aille qu'amicalement, ce qui se fait après que tous les personnages ont chanté le vaudeville de rigueur.

Cette parodie de *Médée*, opéra d'Hoffmann et Chérubini représenté au théâtre Feydeau, contient des traits assez piquants, mais la satire y est quelquefois trop forcée ; cela ne pouvait nuire à son succès dans un milieu plus populaire que raffiné.

Malgré les efforts des Lenoir, le théâtre de la Cité ne prospérait guère ; ils l'affermèrent vers cette date, et pour plusieurs années, à leurs artistes qui voulaient en commun tenter la fortune et qui, successivement, mirent au jour les pièces suivantes.

27 germinal (16 avril) : Le Débat des comédiens, prologue en 1 acte, par Georges Duval et Armand Gouffé.

Les comédiens, qui viennent de se mettre en société, se disposent à faire un compliment au public. Mais sous quelle

forme doivent-ils l'offrir ? Les acteurs veulent le jouer, les chanteurs le chanter, les danseurs l'exprimer par la danse et les mimes par le geste. Cela leur fait comprendre qu'il y a toujours de grands risques à vouloir changer de régime.

Des longueurs et des épisodes maladroits firent accueillir froidement cet impromptu. — *Non imprimé.*

27 germinal : LA SUITE DES PRÉCIEUSES RIDICULES, *ou les Précieux du jour*, comédie en 2 actes, par Armand Gouffé.

Caricature de la mise et du langage des jeunes gens de l'époque, dont on faisait des agioteurs, des libertins, des fripons, des roués enfin dans tous les genres. Aucune critique utile et raisonnable ne résultait de ces deux actes qui sombrèrent sous les sifflets. — *Non imprimée.*

28 germinal (17 avril) : L'AVEUGLE ET LE MUET, *ou les Nez cassés*, opéra-vaudeville en 1 acte, par Desfougerais.

Le sculpteur Cassandre a fait, dans son jeune âge, des bustes que, devenu vieux et aveugle, il prend plaisir à visiter. Le tact remplace chez lui le sens de la vue, et lui procure des jouissances dans lesquelles Arlequin décide de le troubler parce qu'il lui refuse la main d'Isabelle sa fille, destinée à Gilles, fils de Brusquet, muet ami de Cassandre. Arlequin casse les nez de tous les bustes. Cassandre surprend le coupable et le chasse, mais Arlequin trouve moyen

de rester en imitant la voix de Gilles et cela lui permet de parler d'amour à Isabelle devant son père qu'il détermine à les unir. Brusquet, qui a vu la scène, va chercher un rentier nommé Franou, pour demander par lettre les papiers de Gilles ; mais Brusquet ne sait pas écrire, Cassandre est aveugle, et Franou est manchot. Arlequin seul pourrait les tirer d'embarras ; pour l'y déterminer, Cassandre s'engage à oublier ses torts et à le garder chez lui. Arlequin écrit, en effet, sous la dictée de Gilles, mais Cassandre, défiant, charge Franou d'examiner la lettre. En la lisant, le manchot découvre qu'Arlequin est un neveu auquel il destine sa fortune. Gilles alors se retire et Arlequin épouse celle qu'il aime.

Plusieurs scènes agréables et de jolis couplets valurent un petit succès à l'auteur. — *Non imprimé.*

3 floréal (22 avril) : L'Assemblée électorale a Cythère, intermède en 1 acte et en vaudevilles, par Berthevin et Chateauvieux.

Un Français débarque à Cythère pour demander, au nom de ses concitoyens, qu'un habitant de l'île heureuse soit envoyé sur terre afin d'y relever les autels de l'Amour, renversés par la richesse. Le peuple de Cythère décide d'élire ce député. Vénus préside, ayant pour assesseurs les Grâces et, pour secrétaire, l'adroit Mercure. Après avoir prêté le serment de fidélité qu'exige la Discorde, les électeurs votent librement. C'est Cupidon lui-même qu'ils nomment, ce dont l'ambassadeur se félicite car, dit-il :

Les Français devenus amis
Sauront seuls régler leurs affaires ;
Les gens ci-devant désunis
En s'aimant se retrouvent frères.

Des traits malins et une jolie décoration firent applaudir cette bagatelle.

6 floréal (25 avril) : La Chasse aux loups, opéra-comique en 1 acte et en vaudevilles, par C.-A-B. Sewrin.

Jules	CC.	Raffile.
Silvestre		Frédéric.
Morrin.		Dumont.
Christophe		Tiercelin.
Laurette	Cne	Julie Pariset.

Silvestre, neveu de Christophe, aime Laurette, fille du fermier Morrin, mais la jeune personne a du penchant pour certain M. Jules. A la demande qu'on lui fait, Morrin répond qu'il laisse sa fille absolument libre de son choix. Christophe, qui est huissier, envoie son neveu porter une sentence. Silvestre doit pour cela traverser une forêt où sont beaucoup d'animaux carnassiers ; on l'en voit bientôt revenir affolé, il a été poursuivi par un loup qui l'allait dévorer quand quelqu'un lui sauva la vie en blessant l'animal. Morrin promet sa fille à celui qui sera vainqueur du loup dangereux ; chacun s'arme et part à sa rencontre : c'est Jules qui l'abat et Morrin tient parole en lui donnant Laurette.

Bluette intéressante et bien conduite, réussite méritée.

10 floréal (29 avril) : Mioco et Filoli, *ou le Triomphe de l'humanité*. pantomime en 2 actes, par Gougibus aîné, musique de Leblanc.

Mioco.	CC. Gougibus aîné (*début*).
Kerlo	Barotteau.
Butios	Dominique.
Un grand-prêtre . .	Baylac (*début*).
Filoli.	Cnes Simonnet.
Mirza.	Julie Pariset.
Corioli	Désarnaud.

La scène se passe à Kerbady, île de l'Amérique. Mioco, chef d'une caste indienne, épouse avec pompe Filoli, fille du vieux Kerlo. Au milieu de la cérémonie, des Indiens conduits par Butios et Mirza viennent annoncer que les Espagnols, qui ont déjà porté l'horreur et la consternation dans l'île, sont revenus pour y mettre tout à feu et à sang. Mioco décide aussitôt d'aller au secours de ses frères et, malgré les prières de Filoli, il part avec tous les Indiens valides en confiant sa femme à Butios. Don Fernand, officier espagnol, surprend la jeune femme avec son protecteur, les fait charger de fers et les entraîne à bord d'un bâtiment qui longe les côtes. Les Indiens, survenant, fondent sur les Espagnols qui fuient, et Don Fernand est à son tour fait prisonnier. Mioco se réserve la joie de frapper celui qui a fait son malheur lorsqu'il aperçoit, dans le fond, Filoli qu'on précipite dans la mer ; il s'y jette aussitôt et la sauve. Don Fernand va être percé de flèches, quand un enfant indien demande sa grâce et l'obtient ; on détache l'Espagnol qui se jette aux genoux de ceux qu'ils a persécutés. Repentant, Don Fernand vivra désormais avec les habitants de l'île qui célèbrent, par des danses, cet heureux dénouement.

Recueil de scènes assez baroques et presque sans lien ; un demi-succès le récompensa largement.

15 floréal (4 mai) : La Nouvelle cacophonie, *ou Faites*

donc aussi la paix, impromptu pacifique en 1 acte, mêlé de vaudevilles, par Armand Gouffé.

Mathurin.	CC. TIERCELIN.
Claudin	FRÉDÉRIC.
Le Père Lajoie	RAFFILE.
Un rentier	BRUNET.
Un fournisseur. . . .	DUMONT.
Un jacobin	AHN.
Mathurine	Cnes CAUMONT.
Une poissarde	RABILLON (*début*).

Mathurin, assis dans une guinguette, y boit à la santé des vainqueurs de l'Allemagne avec un entrain que lui reproche sa femme. Lajoie, violon et chanteur des rues, survient pour célébrer en couplets les exploits de nos soldats et la paix signée par Bonaparte. A ses patriotiques flonflons répondent, de divers points de la salle, des exclamations poussées par un fournisseur, une poissarde, un rentier et un jacobin. Le garçon du cabaret, Claudin, s'interpose alors, conseillant aux Français d'oublier leurs discords et de signer entre eux la paix comme ils l'ont fait avec les étrangers. On écoute ses avis, et la pièce finit par une ronde invitant à la concorde tous les bons citoyens.

A-propos intéressant surtout par les couplets visant Bonaparte, et dont voici le plus original :

Il est bien pis que c't' Annibal
Si vanté dans l'histoire,
C'est tout au plus si son cheval
Pouvait suivre sa gloire ;
Vingt villes n'ont pu l'esquiver,
Et s'il entra cheux elles,
Faut qu'la victoir', pour arriver,
L'ait porté sur ses ailes !

18 floréal (7 mai) : LA FORÊT PÉRILLEUSE, *ou les Brigands de la Calabre*, drame en 3 actes, par J.-M. Loaisel-Tréogate.

Colisan.	CC. VALCOURT (*début*).
Fresco	DELAPORTE.
Le Capitaine des voleurs .	TAUTIN.
Morgan.	GUIBERT.
Brisemont	DUMONT.
L'Ardent	SAINT-MARTIN.
Camille.	Cne JULIE PARISET.

En cherchant sa fiancée Camille, disparue quatre jours plus tôt d'une mystérieuse façon, l'officier napolitain Colisan traverse, avec son valet Fresco, une antique forêt de la Calabre. Ils y découvrent des brigands qui bientôt partent en expédition. Profitant de ce que l'un d'eux, Brisemont, laisse par mégarde ouverte la porte du souterrain qui sert à la fois de magasin et d'asile, Colisan et Fresco pénètrent dans ce repaire. Mais, quand ils en veulent sortir, ils constatent qu'un triple verrou s'oppose à leur retour à la lumière : Brisemont, s'apercevant de son oubli, est revenu fermer la porte. Par bonheur Colisan retrouve, dans ce triste lieu, Camille enlevée par les bandits et à qui leur capitaine a donné quatre jours pour se soumettre à ses galants désirs. L'expédition manquée par un hasard fleurant la trahison, les brigands regagnent leur caverne. Colisan se cache ; Fresco, moins agile, est obligé de s'enrôler comme cuisinier dans la troupe. Le capitaine bientôt fait comparaître devant lui sa captive. Celle-ci a eu le temps de combiner avec Colisan un plan pour l'exécution duquel elle feint d'être conquise par les façons du capitaine. Joyeux de ce succès, le ravisseur l'invite à un luxueux souper. Camille en profite pour verser dans le gobelet du chef un poison que lui a donné son amant ; mais le capitaine, qui a surpris le geste, offre son verre à Brisemont que la boisson foudroie. Edifié par cette preuve, le capitaine lève son sabre

sur Camille. Colisan sort de sa cachette pour défendre la jeune fille. Au bruit du combat qui s'engage, un brigand nommé Morgan accourt, saisit Colisan et reçoit l'ordre de le passer par les armes. Après un bruit de fusillade on rapporte, en effet, le jeune homme présentant tout l'aspect d'un cadavre. Le capitaine insulte à son ennemi et va saisir Camille quand Colisan, ressuscitant, s'empare des pistolets du brigand et lui brûle la cervelle. Morgan survient et, à la grande surprise de l'officier, le félicite. Il s'était, avec l'aveu des magistrats, glissé parmi les brigands pour les perdre ; c'est lui qui a fait avorter leur dernière expédition et sauvé Colisan. — « Comment nous acquitter d'un tel service ? » demande Camille. — « Vous ne me devez rien, madame, réplique le faux bandit, j'ai fait mon devoir en vengeant la société ».

En dépit de quelques obscurités ce drame bien conçu intéressa, fut applaudi du public et loué par la presse.

29 floréal (18 mai) : Je cherche mon père, comédie en 3 actes, en vers, par Hyacinthe Dorvo.

Bridois	CC. Genest.
Bridan	Tiercelin.
Brivac	Pélicier.
Cadet	Brunet.
Denise	Cnes Saint-Lys.
Veuve Arcangèle . . .	Caumont.

A Pontoise, lieu de la scène, vivent Bridois, ancien procureur, Bridan, maître de poste, et Brivac, perruquier gascon, qui tous trois ont servi dans la cavalerie sous le nom de La Valeur et ont remporté maintes victoires galantes. Bridan, malgré son âge, veut épouser Denise, fille

de Bridois ; Brivac, convoite la limonadière Arcangèle, veuve dévote qui, elle, n'a d'yeux que pour son garçon Cadet qu'elle nomme son neveu, mais qui est sans famille et qu'elle a recueilli dans l'espoir d'être un jour sa femme. Par malheur pour elle, Cadet est épris de Denise, et il l'avoue si franchement que la veuve, outrée, le met à la porte en lui donnant des papiers qui, dit-elle, contiennent le secret de sa naissance. Cadet sait par Mme Arcangèle que sa mère est morte, mais son père vit sans doute, et, pour le connaître, le garçon s'empresse d'ouvrir son dossier. Chose fâcheuse, le nom de la mère est incompréhensible et celui du père, voilé par un pâté, ne laisse voir qu'une syllabe, Bri... Mais comme ces trois lettres sont suivies d'une mention indiquant que ce Bri... a servi sous le nom de La Valeur dans un régiment d'infanterie non désigné, Brivac, que tout d'abord Cadet consulte, croit retrouver en lui un fils né dans quelque garnison et décide d'agir en bon père : mais Mme Arcangèle, qui tient à son amour, affirme au jeune homme que Bridois lui donna le jour et qu'en conséquence Denise est sa sœur. Cadet, désespéré, fait des excuses à Bridan qu'il voulait tuer ; dans les explications qu'il donne, un détail frappe le maître de poste qui se déclare non sans émoi auteur des jours de son ex-rival. Voilà Cadet pourvu de trois pères ! Lequel est authentique ? Bridan, pour le savoir, tend un piège à la limonadière qui, sans le vouloir, révèle les noms de la mère de Cadet, Amélie Désormaux. C'est bien elle qu'aima jadis Bridan et le maître de poste, bonne nature, sacrifie l'amour à son devoir : Cadet épousera Denise, au grand chagrin de la limonadière qui maudit tout le monde.

D'une trame ingénieuse, amusante, et d'un excellent style, cet ouvrage fit autant d'honneur au poète qu'à la scène qui l'avait accueilli.

* 6 prairial (25 mai) : ARLEQUIN FRIPIER, *ou les Costumes*, vaudeville en 1 acte, par Berthevin.

Cassandre veut marier sa fille Colombine au nommé Lazzarone, jacobin effréné. Colombine ne peut souffrir ce prétendu parce qu'elle aime Arlequin, à qui Cassandre a défendu l'entrée de sa maison. Au moyen de travestissements Arlequin parvient à faire reconnaître Lazzarone pour un brigand. Reprenant sa parole, Cassandre le chasse et marie Colombine avec Arlequin.

Cette pièce, sans intérêt et mal écrite, tomba sous les sifflets. — *Non imprimée.*

25 prairial (13 juin) : TIVOLI, *ou le Jardin à la mode*, vaudeville en 1 acte, par Armand Gouffé.

Eustache	CC.	PÉLICIER.
Fortuné		RAFFILE.
Dufour.		GUIBERT.
Nicolas		FRÉDÉRIC.
Marguerite	Cnes	CAUMONT.
Florise		LACAILLE.
Angélique		RABILLON.

Fortuné, élégant gascon, et Florise, merveilleuse ridicule, pilotent à Tivoli la citoyenne Angélique venue, à l'insu de son mari Dufour, prendre une glace dans le jardin en vogue ; mais Angélique a dit à ses enfants où elle allait, et Dufour vient la rejoindre. Tous deux observent alors les originaux que reçoit Tivoli ; ce sont d'abord Marguerite, harengère, et Eustache, batelier, qui s'indignent qu'on leur serve des glaces sans les avoir fait chauffer, puis des types divers parmi lesquels Fortuné et Florise rencontrent les maîtres qu'ils servaient jadis comme cocher et soubrette. Le public, en somme, est fort mélangé ; sur la plainte des vrais élégants, on expulse les gens à figures suspectes, et tout finit par des couplets célébrant la paix promise enfin aux gens honnêtes.

Tableau de mœurs bien observé et gai, qui réussit.

29 prairial (17 juin) : La Mort de Turenne, pièce historique et militaire en 3 actes, par J.-N. Bouilly et J.-G.-A. Cuvelier, musique de Navoigille et Baneux.

Turenne	CC.	Tautin.
Saint-Hilaire		Duval.
Saint-Hilaire fils		Guibert.
Vaubrun		Chevalier.
Delorge		Dominique.
Francœur		Delaporte.
Sans-Chagrin		Raffile.
Eugène		Lafitte.
Deux soldats		Boicheresse (*début*), Ahn.
Deux valets de pieds. . .		Baylac, Audille.
Deux magistrats		Renaut, Gayant (*début*).
Un officier de l'armée impériale		Saint-Martin.
La Mère Michel	Cnes	Lacaille.
Gabrielle.		Simonnet.

La scène se passe près du village de Saspach, sur les bords du Rhin, le samedi 27 juillet 1745. Quoique manquant de vivres, les soldats de Turenne n'en ont pas moins confiance en celui qui les a si souvent conduits à la victoire. Le général des armées françaises a décidé de contrarier la retraite de Montécuculli, et il confie aux grenadiers de son régiment la garde d'une forêt où l'ennemi semble vouloir s'établir. Un jeune soldat, nommé Eugène, y est posé en avant-garde ; il est dévoué, mais se laisse distraire par sa fiancée Gabrielle qui lui apporte un pain et des fruits qu'il dévore. A peine la jeune fille est-elle repartie que des Impériaux, cernant Eugène, le menacent de mort s'il avertit ses

camarades. — « A moi, Turenne, voilà l'ennemi ! » crie le jeune brave. Il est aussitôt percé de coups, mais la grand'garde l'a entendu et accourt. Un combat s'engage, à l'issue duquel Turenne soigne et emporte lui-même Eugène mourant Ce trait excite l'enthousiasme des troupes, qui proclament leur chef père des soldats français et lui offrent une couronne que Turenne pose sur le front d'Eugène qu'il fait officier. Montecuculli cherchant à fuir, Turenne le poursuit pour le forcer à accepter une rencontre; mais, au moment où il prend ses dispositions d'attaque, un boulet de canon parti des rangs ennemis le frappe en pleine poitrine. Il meurt et les Français, que favorise la victoire, se prosternent en pleurant devant le corps du héros.

L'histoire est suffisamment respectée dans cet ouvrage intéressant, bien fait, et qu'un très grand succès récompensa.

15 messidor (3 juillet) : TURLUTUTU, EMPEREUR DE L'ILE VETTE, folie, bêtise, farce ou parade, comme on voudra, en 3 actes, avec une ouverture, des entr'actes, des chœurs, des marches, des ballets, des cérémonies, du tapage, le diable, etc., etc., etc., paroles et musique du Cousin Jacques (Beffroy de Reigny).

Turlututu	CC. BRUNET.
Hazaël	GUIBERT.
Goulo	RAFFILE.
Kuliaf	DUVAL.
Miaim	LAPORTE.
Le Grand-Prêtre	DUMONT.
Perlumel	SAINT-MARTIN.
Falaour	AHN.
Pipapo	CHEVALIER.
Pharanzor	CLAUSSE (*début*).

Gros-Jean		TIERCELIN.
Lourdo		BAROTTEAU.
L'Ambassadeur de Madagascar.		GENEST.
Cabouska	Cnes	JULIE PARISET.
Amélina.		BRUNET.
Zoé		DÉSARNAUD.
Mère Toto		LACAILLE.
Magdelon		CAUMONT.

Ostrogolopoupo IV, empereur de l'Ile Verte, vient de mourir, et les grands s'apprêtent à lui donner pour successeur son neveu Hazaël. quand ce seigneur donne à tous connaissance d'un papier par lequel le monarque défunt révèle qu'indépendamment de sa fille Cabouska, fiancée d'Hazaël, il a eu un fils dont, pour plaire à sa femme, il a publié le décès tandis qu'il le confiait mystérieusement aux soins du meunier Lourdo. Ce fils, âgé maintenant de vingt-cinq ans et nommé Turlututu, est, suivant la constitution, héritier légal de la couronne et Hazaël, parfait honnête homme, s'empresse de renoncer aux droits que lui donnait la sympathie publique pour aller, en grande pompe, chercher son cousin imprévu. Turlututu croit d'abord à une plaisanterie ; force lui est de se rendre à l'évidence et de se laisser parfumer, vêtir de riches habits et traîner sur un char à l'impériale résidence. Turlututu ne sait ni lire ni écrire, mais il a du cœur et du bon sens. Le peuple applaudit donc à sa résolution d'appeler près de lui le meunier qui l'a élevé, sa nourrice Toto, son camarade Gros-Jean et la paysanne Magdelon sa fiancée, ainsi qu'aux changements qu'il fait dans le personnel gouvernemental. Mais voici qu'un ambassadeur arrive de Madagascar pour offrir au nouvel empereur la fille même de son sultan. Turlututu, très ennuyé, interroge le Conseil d'Etat. Les avis qu'il recueille sont si contradictoires, il lui répugne tellement de sacrifier Magdelon à une princesse noire qu'il se résout à abdiquer. La loi le permet à l'empereur de l'Ile Verte, à condition qu'il n'ait point d'enfant et que le successeur désigné par lui agrée à la nation. C'est Hazaël que Turlututu

coiffe publiquement de la couronne en déclarant le désir qu'il a de reprendre sa vie obscure. Le peuple aime Hazaël, il consent à la substitution proposée, et tout finit par un ballet.

En prêtant à Turlututu une aventure renouvelée de celle de Sancho Pança, l'auteur avait eu pour but de cacher, sous un voile de plaisanterie, des vérités utiles et une saine morale. Ce dessein ne pouvait plaire aux représentants des partis extrêmes ; aussi organisèrent-ils une cabale qui empêcha d'entendre la majeure partie de la pièce. Les sociétaires de la Cité eurent pourtant le courage d'en donner, le surlendemain, une seconde représentation. Soit que des changements heureux eussent été faits, soit que l'on comprît mieux l'ouvrage, la chute honteuse du premier soir se changea en succès, et l'auteur put imprimer son œuvre en l'éclairant d'une ingénieuse préface.

12 thermidor (30 juillet) : reprise de *Les Espagnols dans la Floride*, pantomime en 3 actes, précédée de *les Akanças*, prologue mélodramatique en 1 acte, par J.-G.-A. Cuvelier.

Tachamingo.	CC.	Boicheresse.
Tikoé		Tautin.
Tamazoas.		Duval.
Fernando.		Chevalier.
Don Crusca-Fera		Lafitte.
Ziloa	Cnes	Simonnet.
Une fille sauvage . . .		Désarnaud.

Tikoé, guerrier sauvage, va épouser Ziloa, fille de Tamazoas, seul survivant de la race des Incas, qui lui a fait promettre de venger ce peuple, décimé par les troupes espagnoles. Au début de la cérémonie, des sauvages s'emparent du jeune espagnol Fernando qu'ils veulent frapper de mort, mais Tikoé déclare n'être pas un assassin et met lui même Fernando en sûreté. Le mariage s'accomplit quand un bruit terrible se fait entendre : les Espagnols attaquent les Akanças. Bientôt le temple est jonché de morts et de mourants. Tamazoas, rencontrant le grand inquisiteur Crusca-Fera, le désarme et va le tuer quand le moine implore la vie. Tamazoas lui fait grâce ; le perfide religieux tire alors un poignard de la croix qu'il porte et en frappe par derrière le vieil Incas. Ziloa, accourue au secours de son père, est enlevée par Crusca-Fera, et Tikoé, qui veut la reprendre, est fait prisonnier. Fernando, par reconnaissance, a combattu avec les Akanças ; il jure d'arracher les nouveaux époux des mains de leurs persécuteurs. C'est dans un cloître qu'il les retrouve. L'inquisiteur offre à Ziloa un amour que la vertueuse femme repousse avec indignation. Tandis qu'il sort furieux, on relève la sentinelle placée en dehors du cachot ; c'est Fernando qui la remplace et qui, se faisant reconnaître de Ziloa, lui passe un pistolet dont elle se sert pour mater une géolière, ce qui lui permet de fuir avec son libérateur. Cachés dans une caverne, ils assistent de là aux apprêts du supplice de Tikoé qu'on va brûler vif. Par bonheur, les Akanças surviennent à temps pour mettre en fuite les Espagnols. L'inquisiteur est tué, son corps jeté dans le feu préparé par lui-même ; les Akanças resteront libres sous un chef que protègent l'amour et l'amitié.

Joué pour la première fois le 16 août 1795, l'ouvrage de Cuvelier, intéressant et monté avec luxe, fut édité à l'occasion de cette heureuse remise.

14 thermidor (1er août) : ARLEQUIN JOURNALISTE. comédie-vaudeville en 1 acte, par R*** (Ravrio et Domillier de Thésigny).

Arlequin.	CC. FRÉDÉRIC.
Gilles.	RAFFILE.
Cassandre	DUMONT.
La vieille Ragon	BRUNET.
Mme Pernelle	Cnes LACAILLE.
Isabelle	JULIE PARISET.

Après avoir essayé de divers états, Arlequin s'est fait journaliste. Il est épris d'Isabelle, fille charmante qu'il rencontre tous les jours avec sa mère aux Tuileries ; cette jeune personne lui vient demander de l'aider, par une annonce, à trouver le mari qu'elle désire. Arlequin saisit l'occasion pour se déclarer ; Isabelle l'agrée, en le prévenant que Mme Pernelle sa mère, qui est veuve, entend ne l'établir qu'après avoir trouvé elle-même un second époux. Par bonheur pour les amoureux, Gilles, garçon d'Arlequin, a publié dans le journal de son patron deux demandes émanant d'une veuve et d'un homme mûr. La veuve n'est autre que Mme Pernelle qui d'abord jette son dévolu sur Gilles, mais se rabat sagement sur Cassandre, son compagnon d'annonce. Pourvue, elle n'a aucune raison de repousser Arlequin, aimé et en passe d'être riche : il devient donc son gendre, et tout le monde est content.

Bluette sans originalité ; des couplets épigrammatiques la firent néanmoins applaudir.

26 fructidor (12 septembre) : GONZALVE ET ZULÉMA, *ou la Destruction des Maures*, pantomime héroïque en 3 actes, poème et musique de Leblanc, combats et évolutions de Gougibus aîné.

Gonzalve de Cordoue . .	CC. GOUGIBUS aîné.
Alamar	LAFFITE.
Almanzor, Un geôlier . .	BAROTTEAU.
Ferdinand	CHEVALIER.
Un écuyer de Gonzalve. .	GOUGIBUS cadet (*début*).
Officier maure	SAINT-MARTIN.
Zuléma	Cnes JULIE PARISET.
Inès	SIMONNET.
Isabelle.	DÉSARNAUD.

Zuléma, fille d'Almanzor, gouverneur maure de Grenade, aime Gonzalve de Cordoue, général espagnol, mais elle a le malheur d'inspirer une violente passion à l'africain Alamar et celui-ci, vaincu dans un tournoi par Gonzalve que couronne Zuléma, conçoit contre les deux amants une haine implacable. Un envoyé d'Espagne vient, sur ces entrefaites, sommer Almanzor de rendre Grenade, suivant le traité fait entre Ferdinand et Isabelle ; sur le refus des Maures, la guerre est déclarée, au désespoir de Zuléma. Désespoir justifié, car Alamar appelle Gonzalve à un combat singulier devant les deux armées. S'échappant du palais de son père, Zuléma vient elle-même armer Gonzalve du cimeterre qui doit la délivrer d'un rival qu'elle abhorre. Au cours du duel Almanzor intervient contre Gonzalve, mais Ferdinand frappe d'un coup mortel le gouverneur. Les deux armées fondent alors l'une sur l'autre, et Alamar fait Gonzalve prisonnier. Zuléma, à qui l'on affirme qu'Almanzor est tombé sous les coups de son amant, pénètre dans le cachot de ce dernier pour lui proposer de vider ensemble une coupe empoisonnée ; Alamar les surprend et veut donner la mort à Gonzalve, mais Zuléma tire un poignard de son sein et menace de s'en percer si l'on attente aux jours de celui qu'elle aime. Alamar ne sait que faire quand le bruit de la charge retentit : les Espagnols attaquent les Maures qu'ils défont. Les rivaux, qu'un hasard met en présence, combattent de nouveau sous les yeux des deux partis.

Alamar cette fois perd la vie, et Gonzalve, qui reconquiert Grenade, est récompensé par son mariage avec Zuléma.

Sujet confus, médiocrement traité : demi-succès.

3e jour complémentaire (19 septembre) : Pierre, *ou le Coupable innocent*, drame en 5 actes, par C.-A.-B. Sewrin.— *Non imprimé.*

6 vendémiaire an VI (27 septembre) : Le Villageois qui cherche son veau, opéra-comique en 1 acte, en vaudevilles, par C.-A.-B. Sewrin.

André.	CC. Frédéric.
Lucas.	Raffile.
Silvie	Cne Julie Pariset.

André et Silvie, qui s'aiment tendrement, ne désirent que le mariage, mais Lucas, père de la jeune fille, a d'autres idées ; il a promis Silvie à son voisin Guillaume, vieillard goutteux et riche, et va se rendre à la ville voisine pour y vendre un veau dont le prix paiera ces tristes fiançailles. Informé de la circonstance, André ne trouve rien de mieux à faire que de cacher la bête de manière à ce qu'on ne puisse la trouver sans lui. Tandis que, du haut d'un arbre, Lucas essaie de découvrir son veau, André, au pied de l'arbre, presse Silvie qui échange avec lui des baisers. Ils conviennent ensuite de fuir le lendemain pour aller se marier dans un village éloigné du leur. Profitant d'une tirade où André énumère tout ce qu'il entrevoit de bonheur dans l'amour, Lucas lui crie d'une voix forte :

Homme de bien qui voyez tant de choses
Auriez-vous vu mon veau, dites-le moi ?

Les amants confus n'ont qu'à implorer un pardon que

Lucas accorde en apprenant qu'André possède une dot de mille écus.

Adaptation adroite du conte osé de Lafontaine; on l'applaudit généralement.

20 vendémiaire (11 octobre) : LES TROQUEURS, *ou les Deux Nicaises*, opéra-comique en 1 acte, par Armand Gouffé. — *Non imprimé.*

16 brumaire (6 novembre) : reprise de *Le Phénix, ou l'Ile des Vieilles*, comédie-féerie en 4 actes, mêlée de drames, pantomimes, combats et danses, par J.-G.-A. Cuvelier, musique de J. Gauthier, ballet de Blondin.

Zéphirin.	CC. TAUTIN.
Hector	DELAPORTE.
Carambo	DUVAL.
Sidone	DAMAS.
Mamoluc.	CHEVALIER.
Fantômes	GENEST. DOMINIQUE. MARTIN. BOICHERESSE.
Chevaliers	AHN. FRÉDÉRIC. FORESTIER. VOSGIEN (*début*). FLEURY.
Un roi d'armes.	RENAUD.
Un geôlier	BAROTTEAU.
Un bourreau	DOUCET.
Songes	RAFFILE. RABILLON. CLÉMENT (*début*).
Un chevalier	BLONDIN (*début*).

Nicette	Cnes Simonnet. Julie Pariset.
Cunégonde	Caumont.
Roselinde	Désarnaud.
La Reine des Amazones. . .	Coulon.

Le Théâtre des Jeunes-Artistes avait, le 9 novembre 1796, donné pour la première fois cette œuvre originale et bien conduite ; le public de la Cité lui fit bon accueil et on la réédita à cette occasion.

17 brumaire (7 novembre) : La Fète de la paix, opéra comique en 1 acte, par ***.

Dufour, soldat, voudrait épouser Denise, fille de Mme Thomas, dont il est aimé, mais la mère refuse de consentir à cette union parce que Dufour n'a point de fortune. En vain la bonne-maman de Denise parle-t-elle pour sa petite-fille et son amant, Mme Thomas ne veut rien entendre. Robert, municipal, de qui Dufour réclame les bons offices auprès d'elle, ne réussit d'abord pas mieux à la persuader ; il offre enfin cinquante louis pour la dot du jeune homme ; ce dernier trait a raison de la résistance de Mme Thomas qui, sans accepter l'argent, consent à unir Dufour à Denise.

A-propos modeste comme son succès. (*Non imprimé.*)

3 frimaire (23 novembre) : Le Mariage de Jocrisse, comédie en 1 acte, ornée de spectacle et d'une scène d'ombres, précédée d'un prologue en vers par Guillemain.

Pluton.	CC. Raffile.
Minos	Dumont.
Rhadamante.	Duval.
Maugis	Guibert.
Jocrisse	Brunet.
Simon.	Genest.
Nicolas	Tiercelin.
Urgande	Cnes Chénier.
Suzon	Caumont.

C'était *le Mariage de Janot*, représenté sur le premier Théâtre des Variétés Amusantes le 14 août 1780. Des modifications de noms distinguaient surtout cette version nouvelle. Janot était devenu Jocrisse, Merlin Maugis, Dodinet Nicolas. Une belle mise en scène aidant, l'ouvrage de Guillemain eut un regain de succès ; il fut imprimé sous sa nouvelle forme.

21 frimaire (11 décembre) : Emilie et Chéri, comédie en 1 acte, par ***. — *Non imprimée.*

24 frimaire (14 décembre) : *Les Accordées de village*, comédie lyrique en 3 actes, par Patrat, musique de Tiscenti-Vartini (du Théâtre Montansier).

4 nivôse (24 décembre) : Descente en Angleterre, prophétie en 2 actes, par Mittié, musique de Rochefort.

Fergusson	CC. Genest.
Alphonse.	Valcourt.
Gordon	Guibert.
Murai.	Dumont.

Houssey		RAFFILE.
Un aide-de-camp		BOICHERESSE.
Un soldat		CHEVALIER.
Un guide anglais		RENAUD.
Un général français . . .		LAFFITE.
Le commandant anglais. .		GOUGIBUS.
Un crieur		DUVAL.
Clémentina	Cnes	TRUCHY (*début*).
Trois Anglaises.		COULON.
		COURIER (*début*).
		DÉSARNAUD.

La scène se passe à Douvres. Alphonse, jeune Français prisonnier de guerre, s'est échappé de sa prison et réfugié chez le tavernier Fergusson dont la fille. Clémentina, le met dans un souterrain où, pendant quinze jours, elle le visite et le nourrit en cachette. Fergusson se doute de la chose, mais il n'en est point fâché, étant au nombre des conjurés anglais qui ont résolu de secouer le joug pesant dont Pitt et ses agents les accablent. Mais parmi ces conjurés se glisse un traître, Murai, et ce traître fait prendre, par les soldats de Pitt, Fergusson et tous ses amis. Clémentina et Alphonse, qui se sont juré un éternel amour, unissent leurs efforts pour délivrer Fergusson, mais Alphonse est arrêté lui-même, et sa pauvre amoureuse ne peut que s'adresser au colonel Houssey, chef des partisans de Fox qui appellent de tous leurs vœux l'invasion des Français. Ces derniers ne tardent pas à paraître. Un général d'abord débarque en chaloupe, puis un vaisseau pénètre dans le port de Douvres, et de nombreuses embarcations amènent des hommes pendant que des bateaux plats bombardent la place. Le fort est enlevé, Murai mis à mort, Fergusson et Alphonse délivrés, et le général français, après avoir rendu hommage à la bravoure de ceux qu'il vient de vaincre, annonce que Bonaparte a effectué une descente générale et que l'Ecosse et l'Irlande soulevées ont réuni leurs forces à celles de la République Française. C'est dans Londres qu'il faut châtier le cabinet de Saint-James, c'est vers

Londres que les phalanges républicaines se dirigent au pas redoublé.

La donnée de cette pièce est naïve et son style affligeant, mais un souffle patriotique l'anime, qui explique le succès qu'elle obtint.

Le lendemain 5 nivôse fut donnée, à la Cité, une représentation exceptionnelle. Beaulieu qu'on avait vu, à l'origine de ce théâtre, dans des rôles de niais, reparut ce jour-là dans *Mahomet*, tragédie en 5 actes de Voltaire, et dans *l'Enrôlement supposé*. L'acteur, qui s'était flatté de cueillir un laurier tragique, ne put jouer que les deux premiers actes de *Mahomet* ; des huées générales l'empêchèrent de poursuivre. On le redemanda, comme dédommagement, après la petite pièce, mais le coup était porté, et, de par son échec, Beaulieu dut pendant six années retourner en province.

21 nivôse (10 janvier 1798) : Les Doubles noms, *ou Méprises sur méprises*, comédie en 3 actes, par Lesur.

Fable incompréhensible, que le public ne laissa pas achever. — *Non imprimée.*

24 nivôse (13 janvier) : Le Cordonnier de Damas, *ou la Lanterne magique*, pièce curieuse en 3 actes, par Pigault Lebrun.

Nadir	CC. Guibert.
Hercide	Valcourt.
Morad.	Dumont.
Ali.	Saint-Martin.

Acomat		Raffile.
Hussein		Boicheresse.
Atalide	Cnes	Truchy.
Pirrha		Chénier.

Hercide, fils du gouverneur de Tamar, ville circassienne, était amoureux d'une ravissante fille nommée Atalide, et allait devenir son époux quand une horde de Tartares, pénétrant dans la ville, a enlevé la belle. N'ayant pu défendre sa maîtresse, Harcide veut la reconquérir et suit à la trace les ravisseurs jusqu'à Damas, où la Circassienne est enfermée dans le sérail du bacha Nadir. Surpris par des eunuques au moment où il franchit les murs des jardins, Hercide doit fuir et troquer ses habits contre des guenilles sous lesquelles il se présente au cordonnier Morad en lui offrant cinquante sequins pour apprendre son métier. Il espère, en restant à Damas, trouver le moyen de revoir et sauver Atalide. L'occasion bientôt se présente. Morad, qui est l'artisan le plus vaniteux et le plus bourru de l'empire, soutient un jour à sa femme Pirrha qu'il serait, comme Nadir, capable d'assurer la félicité publique. Nadir, qui se promène incognito avec Ali, chef de ses eunuques, entend la profession de foi de Morad ; il pénètre dans sa boutique et lui offre un emploi susceptible de le mener aux grandeurs. Morad s'empresse d'accepter : Pirrha, créature acariâtre, est engagée pour servir les femmes du sérail ; quant à Hercide, qui refuse le fonds de cordonnerie dont le voulait doter Nadir, il sera employé dans les jardins dudit sérail. Des trois personnages, ce n'est pas lui le moins heureux de l'intervention du seigneur. Tandis que Morad se fait, par ses façons outrecuidantes, reléguer dans les cuisines du bacha, Hercide cherche et trouve le moyen de voir Atalide. Celle-ci a le malheur d'avoir inspiré à Nadir une passion si vive qu'il veut faire d'elle sa femme légitime ; elle accueille avec transport son jeune compatriote, mais Pirrha, qui a des vues sur Hercide, surprend les amants et les dénonce au bacha. Nadir, furieux, condamne à mort son rival. En écoutant cette sentence, Atalide s'évanouit. Pour

la secourir, le bacha déchire le haut de sa tunique et voit, au col de la jeune fille, un médaillon représentant un homme. C'est le père d'Atalide, et ce père n'est autre que Nadir qui abandonna jadis, par ambition, une femme méritante. La découverte qu'il fait modifie, comme on pense, les projets du bacha, qui donne Atalide à Hercide. Quant à Morad que Nadir, en réparation de l'avanie infligée par des subalternes, avait nommé cadi de Damas, il se heurte à tant de difficultés que, déclarant les hommes indignes d'être gouvernés par lui, il retourne philosopher dans son échoppe, en compagnie de Pirrha, corrigée aussi par les événements.

Des longueurs et des expressions communes déparaient ce sujet intéressant en lui-même ; il excita conséquemment des bravos entremêlés de cris improbateurs.

5 pluviôse (24 janvier) : LE DÎNER D'UN HÉROS, trait historique en 1 acte, à spectacle, musique, chants et danses, par Rouhier-Deschamps et Armand Gouffé.

Le Général en chef . . .	CC.	TAUTIN.
Le Chef d'état-major. . .		GUIBERT.
Stiletti		DUMONT.
Francesco		DELAPORTE.
Un soldat français . . .		RAFFILE.
Un général autrichien . .		LAFITTE.
Un officier italien. . . .		AHN.
Un domestique.		RENAUD.
Sophie	Cnes	TRUCHY.
Camille		JULIE PARISET.
Une Italienne		RABILLON.

Le général en chef de l'armée d'Italie a signé, le matin,

la paix avec l'Autriche. Son épouse Sophie vient le rejoindre. Elle tremble pour lui, que menacent le hasard des combats et la fureur des partis. L'italien Francesco, homme de confiance du général, est justement surpris en conversation secrète avec un moine déguisé en militaire, et qui lui offre une somme considérable pour mettre du poison dans le verre de son maître. Francesco refuse d'abord, puis l'intérêt d'une part, la peur des châtiments éternels dont on le menace de l'autre, le font se résoudre au crime. Sophie cependant a prévenu son époux ; quand Francesco lui présente à boire, Bonaparte le regarde fixement et le prie de se justifier du soupçon qui pèse sur lui. Francesco éperdu demande grâce ; le général lui fait compter une année de ses gages et le congédie ; puis, comme chacun s'empresse d'admirer le sang-froid et la générosité du héros, ce dernier boit à la République, à la paix, et offre à ses hôtes un ballet militaire entremêlé de couplets où l'Angleterre n'est point épargnée.

Sujet bien choisi, bien traité, justement applaudi.

18 pluviôse (6 février) : LE DÉLUGE UNIVERSEL, *ou Grand relâche au petit théâtre de Cadet Roussel*, vaudeville en 1 acte, par Joseph Aude et Leroi de Neufvillette.

Leroux, maître d'école réputé dans le café-spectacle de Bontemps comme un grand astronome, désire extraire de la bourse des habitués de cet établissement une somme assez ronde. Dans ce but, et de concert avec Bontemps, il annonce qu'une comète va choir en provoquant sur la terre un nouveau déluge. Désolation des sots, et relâche au théâtre en raison de la catastrophe annoncée. Leroux possède une arche où il consent à recevoir tous ceux qui pourront bien payer. Un vieil avare d'abord y retient place ; l'argent qu'il

verse à Leroux est consacré à la patrie et l'on divulgue alors la ruse employée.

Amas de scènes triviales qu'on accueillit sans plaisir. — *Non imprimé.*

23 pluviôse (11 février) : LES DEUX CENTS FRANCS, opéra-folie poissard en 1 acte, par Guillemain.

Reprise, sous un nouveau titre, des *Cent écus*, joués d'origine aux Variétés Amusantes le 20 novembre 1783.

4 ventôse (22 février) : LA LAITIÈRE POLONAISE, *ou le Coupable par amour*, pantomime en 3 actes, par Curmer, musique de Rochefort.

Pevaski	CC. GUIBERT.
Rogantzi.	TAUTIN.
Pierre.	LAFITTE.
Francoz	GOUGIBUS.
Un vieillard.	BAROTTEAU.
Laurette	Cne JULIE PARISET.

Pevaski, seigneur polonais, a l'âme généreuse et haute ; son fils Rogantzi, au contraire, est l'esclave des plus viles passions. Pevaski secourt la jeune laitière Laurette ; celle-ci étant jolie, Rogantzi, qui accompagne son père, tombe aussitôt amoureux d'elle. Laurette doit épouser le paysan Pierre ; sans s'arrêter à ce détail, Rogantzi envoie à la fillette, par son valet Francoz, une lettre et des bijoux qu'elle rejette avec indignation. Rogantzi, furieux, fait livrer aux flammes la chaumière de celle qui lui résiste.

Pierre, pour la venger, demande l'aide des villageois ses amis, et tous promettent de le seconder. Pevaski, dont ils implorent la justice, blâme énergiquement son fils et lui enjoint de mieux agir; mais, à peine s'est-il retiré, que Rogantzi couronne son œuvre en faisant enlever Laurette. Francoz n'a qu'à regret servi les projets de son maître, il donne à la laitière le moyen de s'enfuir. Pierre, qui la croit encore captive, vient avec ses amis assiéger le château du ravisseur ; il voit des brigands attaquer son rival et lui porte généreusement secours, mais, loin d'être attendri par ce trait, Rogantzi attire par ruse le paysan dans la forteresse et l'y retient prisonnier. Pevaski, survenant, se voit lui-même refuser l'entrée du château par son fils qui déclare que, si dans une heure Laurette ne lui est rendue, Pierre mourra. Ces mots excitent la colère des villageois, que Pevaski autorise à châtier le coupable. Ils pénètrent dans le château par une porte qu'ouvre Francoz et culbutent la garnison. Dans un duel avec Pierre, Rogantzi reçoit un coup mortel; il se repent alors, prie son père de réparer le mal fait par lui, et expire sous les yeux des amants qu'un mariage unira bientôt.

Donnée intéressante, conduite avec adresse, et qui fut payée de bravos.

2 germinal (22 mars) : *Les Amants réunis*, ballet-pantomime en 1 acte, par Blondin (du Théâtre des Jeunes-Artistes.

6 germinal (26 mars) : *Arlequin bon père*, comédie en 1 acte, par Florian (du Théâtre Montansier).

Au milieu du même mois, les artistes sociétaires de la Cité firent relâche pour préparer des modifications que Saint-Edme annonça ainsi « aux Citoyens

membres composant le Directoire exécutif de la République Française ».

THÉATRE DE LA CITÉ ET DE LA PANTOMIME NATIONALE

Liberté, Egalité, 16 germinal an VI (5 avril 1798).

Une administration nouvelle est à la tête du théâtre de la Cité. Varier les plaisirs du public en multipliant ses jouissances, faire succéder à de grands ouvrages d'autres ouvrages montés avec soin, orner ces pièces de tout l'éclat dont elles sont susceptibles, enfin *nationaliser la pantomime*, tel est le but que se sont imposé les nouveaux administrateurs et vers lequel ils s'efforceront constamment de marcher en déployant tous les moyens qui sont entre leurs mains. Quoi qu'en disent quelques Aristarques modernes, qui peut retracer plus fortement les hauts faits de nos Braves que ce genre de spectacle dont les peuples libres ont été idolâtres dans tous les temps et qui a l'avantage d'instruire sans fatiguer en parlant aux yeux de tous le langage du cœur ; qui peut plus aisément que la Pantomime peindre avec énergie et rapidité les plus beaux traits de l'histoire en rappelant en quelque sorte à la vie les héros qui ne sont plus pour les présenter de nouveau à l'admiration des siècles ?... C'est vers ce genre, qui a toujours reçu des encouragements au théâtre de la Cité, que les nouveaux administrateurs veulent plus particulièrement diriger leurs efforts ; ils seront assez payés de leurs peines si le public daigne sourire à leurs essais.

Le citoyen Cuvelier, intéressé dans l'entreprise, est chargé de la direction de ce genre.

La nouvelle administration ayant besoin de quelques jours de relâche pour accélérer les travaux d'une grande pantomime qui sera jouée dans le courant du mois de floréal et préparer un nouveau répertoire, le théâtre n'ouvrira que le premier floréal, sauf les jours de décadi.

Un double de l'avis parvint au Ministre de l'Intérieur, avec cette lettre spéciale :

Citoyen Ministre,

La nouvelle administration du *Théâtre de la Cité et de la Pantomime Nationale* a l'honneur de mettre sous vos yeux les motifs qui règleront ses travaux. L'administration ose vous prier, Citoyen Ministre, de recevoir l'assurance de son entier dévouement et de son zèle infatiguable (*sic*) pour servir l'esprit public et le conduire aux vrais principes de républicanisme.

Salut et respect.

SAINT-EDME.

Et le haut fonctionnaire crut devoir répondre :

J'ai reçu avec plaisir, Citoyen, la communication que vous m'avez faite le 18 de ce mois, de l'intention où vous êtes de consacrer votre spectacle à la pantomime nationale et de n'y représenter que des ouvrages républicains.

J'applaudis bien sincèrement à cette louable et civique détermination.

Salut et fraternité.

FRANÇOIS (DE NEUFCHATEAU).

29 germinal an VI (18 avril).

C'est le 2 floréal (21 avril) que le *Théâtre de la Cité et de la Pantomime nationale* ouvrit avec *l'Orpheline*, comédie de Pigault-Lebrun (des Variétés Amusantes), précédée de l'obligatoire prologue.

2 floréal : LA NAISSANCE DE LA PANTOMIME, scène mélodramatique et allégorique mêlée de danses, par J.-G.-A. Cuvelier et J.-B. Hapdé, musique de Navoigille et Baneux.

Jupiter	CC.	TAUTIN.
Hercule		CHEVALIER.
Mars.		CLOZEL (*début*).
Morphée		SAINT-MARTIN.
Apollon		BOICHERESSE.
Le Silence.		BAROTTEAU.
Elio.		GLAIZE (*début*).
Un compagnon d'Hercule .		BUISSON.
Minerve	Cnes	TRUCHY.
L'Amour		ADÈLE (*début*).
Les Grâces		FAUR (*début*). SAINT-LYS. JULIE PARISET.
Vénus		POTEVIN (*début*).
Junon		DÉSARNAUD.
Melpomène		HAINAULT.
Thalie		TOUSSAINT (*début*).
Terpsichore		MONTCASSIN (*début*).
Euterpe		COULON.

Minerve, qui voit avec regret son culte négligé pour celui des plaisirs, demande au sommeil l'oubli de sa douleur. L'Amour, qu'accompagnent les Grâces, surprend la déesse et imagine de l'enchaîner avec des guirlandes de fleurs. Les Grâces l'y aident, et dérobent par surcroît la lance, l'égide et le casque de Minerve. A son réveil, celle-ci s'indigne qu'on ait osé la braver ; elle ne peut châtier l'Amour, que Vénus protège, mais rien ne défend les Grâces qu'elle rend muettes jusqu'à ce qu'un rosier, désigné par elle, ait produit une fleur sans épine. L'Amour console ses sœurs en disant que leurs larmes, tombant au pied du rosier, vont donner le jour à une divinité nouvelle qui

aura le don de peindre la pensée et de traduire les sentiments sans le secours de la parole. A un signal qu'il fait, le rosier disparaît, laissant voir, dans un berceau suspendu à des branches de myrthe, une fillette bercée par le Silence : c'est la Pantomime. L'oracle est accompli et les Grâces recouvrent la voix. Invoqués par l'Amour, les dieux descendent alors du ciel pour doter la nouvelle venue. Minerve, apaisée, lui donne la sagesse, Vénus sa ceinture, Junon sa noblesse, Hercule sa force, Mars sa fierté, Jupiter lui-même l'arme de sa foudre. On la confie ensuite aux filles de Mémoire ; Terpsichore et Euterpe dirigeront ses pas en attendant qu'il lui soit permis d'exprimer alternativement, par les gestes et par la parole, ses sensations et ses désirs.

Un ballet général terminait cette allégorie dont l'idée ingénieuse était développée avec talent. Cinq artistes y débutèrent pour combler les vides faits par le fâcheux départ de Lafitte, de Gougibus et de la citoyenne Simonnet. Ces recrues et l'appât d'une très belle mise en scène disposèrent le public à attendre sans impatience l'effet des patriotiques promesses faites par les administrateurs et que ne rappelait en rien leur affiche première.

19 floréal (8 mai) : *Les Défauts supposés*, comédie en 1 acte, en vers, par Sedaine de Sarcy (des Variétés Amusantes).

24 floréal (13 mai) : *Verseuil, ou l'Heureuse extravagance*, comédie en 3 actes, par Bérard (du même théâtre).

2 prairial (21 mai) : *Adèle et Paulin*, comédie en 3 actes, par Delrieu (du Théâtre Montansier).

7 prairial (26 mai) : L'Héroïne suisse, *ou Amour et Courage*, pantomime militaire en 3 actes, par J.-G.-A. Cuvelier et J.-B. Hapdé, musique de Navoigille et Baneux, ballets de Richard, décorations de Moench père et fils.

Franker	CC.	Dumont.
Armand		Clozel.
Fribourg.		Pelletier (*début*).
Le Grand-Bailli		Tautin.
Un geôlier		Chevalier.
Deux gardes		Saint-Martin. Boicheresse.
Un factionnaire		Buisson.
Deux musiciens		Gayant. Décadi (*début*).
Le Général français . . .		Justin (*début*).
Un général de brigade . .		Barotteau.
Un adjudant-général . . .		Truchy (*début*).
Un aide-de-camp		Métra (*début*).
Esther	Cne	Julie Pariset.

Au pied des montagnes qui séparent l'Helvétie de la France vivent paisiblement Franker, ancien officier suisse, et sa fille Esther qui lui prodigue tous ses soins. Le Grand-Bailli du lieu trouble leur sécurité en tombant amoureux d'Esther qu'il poursuit de ses galanteries. Dans le même temps les Français, ayant déclaré la guerre à quelques cantons helvétiques, s'avancent vers les frontières. Dans leurs rangs est Armand, colonel de chasseurs que le hasard met en présence d'Esther ; il s'éprend d'elle et est payé de retour. Cela décide Franker à repousser les offres du Grand-Bailli ; ce dernier, furieux, fait enlever Esther, mais Armand la délivre et la rend à son père qui le prend pour gendre. Le mariage va se célébrer quand l'armée française se met en marche. Profitant du départ d'Armand, le Bailli fait arrêter Franker qu'Esther refuse de quitter, de sorte qu'on

les met tous deux dans une prison à peine éclairée. Le Bailli va les y insulter, mais un geôlier compatissant introduit Armand vers sa maîtresse. Le Bailli surprend l'entrevue et place ses prisonniers sous la surveillance de deux gardes armés de pistolets ; ces gardes s'enivrent et Esther, s'emparant de leurs armes, fuit avec son père. Pendant ce temps Armand, enfermé dans une haute tourelle, lime les barreaux de sa prison et s'évade pour tomber dans les bras de la belle qui l'attend. Des soldats surviennent et reprennent le jeune homme. qu'ils vont fusiller avec Franker et le geôlier sensible lorsqu'Esther, costumée en soldat suisse, se jette entre les captifs et leurs bourreaux. Les paysans, que son courage émeut, se révoltent et délivrent les trois hommes Le Grand-Bailli a fui dans une forteresse, on l'y attaque et Armand force son rival à se battre. Malgré sa valeur l'amoureux succomberait si Esther ne paraît un coup qui le menace et ne tuait ensuite le bailli. Le général français, qui survient, est instruit de ce double exploit, et présente à Esther une couronne qu'elle accepte pour la mettre sur la tête d'Armand. L'amour et le courage ayant triomphé de tous les obstacles, les jeunes gens sont unis à la grande joie de leurs concitoyens.

Du mouvement, de l'intérêt et de brillants décors assurèrent le succès de cette histoire érotico-guerrière.

15 prairial (3 juin) : Le Déjeuner anglais, *ou le Bombardement d'Ostende*. folie en 1 acte, mêlée de vaudevilles, par M.-J. Boullault.

Le Commandant français . .	CC. Tautin.
Un officier anglais	Saint-Martin.
Un général anglais	Chevalier.
Sir William	Clozel.

Sir Lowis	VALCOURT.
Vandergille	FAUR (*début*).
Julien	BOICHERESSE.
Mme Vandervieux.	Cnes HAINAULT.
Louison	JULIE PARISET.

4.000 Anglais viennent de débarquer à Blakemberg, avec mission de s'emparer de la ville d'Ostende. Ils sont reçus à merveille par l'antique baronne Vandervieux qui s'évanouit au seul mot de Révolution, et par son neveu Vandergille que les événements ont privé d'un canonicat. En revanche Louison, gouvernante de la baronne, n'a que de la haine pour les insulaires et une admiration sincère pour les soldats français. Ces deux sentiments sont partagés par Julien, amoureux de Louison, qu'ils incitent à aller secrètement prévenir la garnison de Bruges du débarquement effectué. Cependant, sur les ordres de Mme Vandervieux, Louison a préparé pour les Anglais un déjeuner où figure une excellente omelette au lard. Ils vont se mettre à table quand on entend battre la générale, et ils se rendent à cet appel, laissant leur hôtesse déconfite. Sommé de rendre Ostende, le commandant français déclare qu'il s'ensevelira plutôt sous les ruines de la ville ; on se bat et les insulaires sont vaincus. — « Je ne me plaindrais point de ma défaite si elle pouvait servir à cimenter la paix entre nos deux nations », dit un des officiers anglais. Julien, félicité de son heureuse initiative, épousera Louison dotée par le commandant vainqueur ; l'amour triomphe avec la République, et l'on constate, dans ce couplet, la déconvenue des ennemis de la France :

Vous qui voulez de ma patrie
Troubler sans cesse le repos,
Votre haine, votre furie
Vous y préparent des tombeaux.
Vous paraissez devant Ostende,
Mais c'est pour vous en retourner,
Qu'avez-vous fait, je le demande ?
Pas même un pauvre déjeuner.

Cette pièce, que répétaient les Variétés Amusantes de Lazzari quand le feu détruisit ce théâtre, avait, en raison de son sujet, été recueillie et montée sans délai par la Cité. Elle a fort peu de consistance ; des détails gais lui valurent toutefois une demi-réussite.

17 prairial (5 juin) : ÉLÉONORE DE ROSALBA, *ou le Confessionnal des Pénitents noirs*, drame en 4 actes, par Pujos et J. Dabaytua (1).

Schedoni	CC.	CLOZEL.
Vivaldi		VALCOURT.
Marinella.		POMPÉE (*début*).
Spalatro		DUMONT.
Paolo		FAUR.
Genaro		SAINT-MARTIN.
Le Portier du couvent.		BOICHERESSE.
Un homme masqué		BUISSON.
Mme de Vivaldi	Cnes	TRUCHY-DAMAS.
Eléonore de Rosalba.		FAUR.

Après des dérèglements qui l'ont fait mépriser et haïr de tous, le comte italien de Bruno exerce sa fureur contre Marinella, son frère. Il tente d'abord de séduire sa femme n'y pouvant réussir, il assassine les deux époux et s'empare de leurs biens. Marinella, rappelé à la vie par son valet Genaro, en est réduit pour vivre à se faire pêcheur. Il a vainement parcouru l'Italie pour retrouver sa fille, disparue au moment de l'assassinat, ou le frère, auteur de tous ses maux. Le comte de Bruno est entré au couvent du

(1) En tête du 1er acte, est ce titre, plus justifié : *Eléonore de Rosalba, ou les Ruines de Paluzzi.*

Saint-Esprit en cachant son passé, et est devenu, sous le nom de Schedoni, confesseur de la marquise de Vivaldi, quand la pièce commence. Le fils de la marquise a conçu pour Eléonore de Rosalba, jeune beauté dont l'origine est inconnue, un amour dont sa mère se désole. Pour y mettre obstacle, elle s'adresse à Schedoni et celui-ci trouve tout simple de faire enlever, par son confident Spalatro, Eléonore qu'il enferme dans les ruines de l'antique palais de Paluzzi. Le jeune Vivaldi n'est pas homme à se contenter de pleurer son amante; il la cherche et finit par rencontrer, près desdites ruines, Marinella. Les confidences qu'échangent les deux hommes les amènent à comprendre que l'ennemi de l'un est également celui de l'autre; ils unissent désormais leurs efforts. Sur le conseil de Vivaldi, Marinella se rend à Naples pour édifier la marquise et obtenir son concours. Pendant ce temps, le jeune homme aperçoit au sommet des ruines Eléonore échappée à ses persécuteurs; il veut aller à elle, mais Spalatro la ressaisit et l'entraîne dans un cachot creusé dans les rochers. Pour éviter que la jeune fille s'évade encore, Schedoni commande à Spalatro de l'égorger. Le valet, jusque-là docile, se refusant à ce nouveau crime, le moine va lui-même immoler la pauvrette lorsque Vivaldi pénètre dans le cachot et frappe le misérable avec son propre poignard. Un grand bonheur attend Eléonore sauvée; Marinella reconnaît en elle sa fille depuis dix ans perdue. Mme de Vivaldi, revenue à de bons sentiments, ouvre ses bras à la jeune éprouvée qu'elle donne à son fils, et Schedoni expire en maudissant ceux qui l'ont vaincu.

Sujet traité en mauvais style; il intéressa néanmoins et tint assez longtemps l'affiche.

4 messidor (22 juin) : *Le Mensonge excusable*, comédie en 1 acte, par Guillemain (des Variétés Amusantes).

4 messidor : *Mauvaise tête et bon cœur*, comédie en 3 actes, par Favières (du même théâtre).

21 messidor (9 juillet) : LE DÉPART DU GÉNÉRAL FRANÇAIS DE L'ILE DE MALTE, fait historique en 1 acte, par Joseph Aude.

Bonaparte, après avoir rendu la liberté à Malte, se dispose à partir. Le vieillard Rémy, ami des Français, brûle de revoir son fils qui sert dans la flotte. Le général lui cache pendant deux jours l'arrivée de ce fils, dans la crainte qu'il ne succombe à l'excès de sa joie, puis il le rend à ses embrassements, et, donnant le signal du départ, les emmène tous deux, aux acclamations des habitants qui, groupés sur les rochers, font des vœux pour le succès de son entreprise.

L'éloge de Bonaparte, le rôle intéressant du vieillard Rémy et la beauté des décorations obtinrent tous les suffrages, mais l'auteur ne fut pas demandé et sa pièce resta manuscrite.

26 messidor (14 juillet) : AMÉLIA, *ou les Deux Jumeaux espagnols*, drame en 5 actes, mêlé de pantomimes, danses, combats et musique, par E.-J.-B. Delrieu.

Don Juan / Alonzo	CC. CLOZEL.
Don Pèdre	VALCOURT.
Pizarre	CHEVALIER.
Pascal	TAUTIN.
Antonio	FAURE.
Marcel	SAINT-MARTIN.
Amélia	Cnes TRUCHY-DAMAS.
Eléonore	FAURE.

La scène se passe aux environs de Cadix. Poussé par la

cupidité, Pizarre a fait enfermer dans un cloître l'aînée de ses sœurs et se dispose à infliger le même sort à la plus jeune, Amélia, lorsque Don Pèdre, seigneur mexicain, la demande en mariage. L'humanité, plus que l'amour, a dicté cette démarche. Pizarre met à son consentement deux conditions. La première est que Don Pèdre reconnaîtra avoir reçu de lui 600.000 livres pour la dot d'Amélia ; la seconde que les nouveaux époux s'embarqueront immédiatement pour le Mexique, et que Don Pèdre consignera 200 000 autres francs qui deviendront la propriété de son beau-frère si lui ou Amélia reparaît jamais en Espagne. Ces conventions acceptées, le mariage se célèbre et les époux s'embarquent. Une tempête brise leur navire ; Don Pèdre met Amélia dans une chaloupe ; Pizarre, qui surveille tout, la rejette dans les flots, tandis que son mari sombre avec le bâtiment. De retour à Cadix, le traître fait constater la mort de sa sœur et touche les 600.000 francs de sa dot. Mais bientôt il apprend que Don Pèdre et sa femme, sauvés à l'insu de l'un de l'autre, vivent, le premier sous le nom de Courvallo chez certaine Eléonore qu'il a épousée secrètement, la seconde sous le nom de Christine chez Don Juan, frère d'Eléonore. Il fait enlever Amélia par son valet Antonio, chargé de lui ôter la vie, et accuse Don Pèdre de l'avoir fait assassiner afin de contracter une seconde union. Par bonheur le valet, qui a maintes fois servi les passions de son maître, est pris de remords et sauve l'intéressante jeune femme. Recueillie par Pascal, curé de campagne, Amélia rencontre chez lui Alonzo, frère cadet de Don Juan, et devient amoureuse de ce seigneur. Alonzo partage bientôt ses sentiments et veut la prendre pour femme. Conduite par Pascal chez Eléonore, Amélia y est mise en présence de Don Pèdre, qui confesse son inconsciente bigamie. Elle projette alors de s'ensevelir dans un cloître, mais Pizarre, qui entend se débarrasser à jamais d'elle, assiège pour la prendre le château d'Eléonore ; on le reçoit vigoureusement et Alonzo lui ôte la vie. Antonio, par une révélation imprévue, rend alors le bonheur à tous les sur-

vivants : Pizarre était son propre frère, substitué jadis à celui d'Amélia qui n'est autre que Don Pèdre. Le premier mariage du Mexicain, qui heureusement n'a pas été consommé, se trouve donc nul. Don Pèdre et Eléonore publieront leur union secrète, et Amélia deviendra la femme d'Alonzo.

Tiré d'un roman de Louvet ayant pour titre *Emilie de Varmont, ou le Divorce nécessaire*, ce drame intéressant fournit une très honorable carrière.

28 messidor (16 juillet) : reprise, avec changements, de *Les Tentations, ou Tous les diables*, pantomime en 3 actes, par Cuvelier, créée au même théâtre le 17 décembre 1796, et qui fut, à cette occasion, éditée.

1er thermidor (19 juillet) : *Les Deux Figaro*, comédie en 5 actes, par Richaud-Martelly.

Almaviva	CC. Pompée.
Chérubin	Tautin.
Figaro	Faure.
Terribio	Chevalier.
Plagios	Saint-Martin.
Pedro	Genest.
Un notaire	Dumont.
Un domestique	Boicheresse.
La Comtesse	Cnes Truchy-Damas.
Inès	Saint-Lys.
Suzanne	Toussaint.

Joué au Théâtre du Palais-Royal le 25 octobre 1790, et repris en l'an III sur celui de la Républi-

que, cet ouvrage retrouva à la Cité le succès qui l'avait accueilli rue de Richelieu, et fut alors réimprimé avec les distributions successives.

15 thermidor (2 août) : LE PARC DE MOUSSEAUX, *ou le Voyage aérien*, vaudeville en 1 acte, par J.-B. Hapdé.

Prêt à s'enlever dans un ballon, Garnerin est sollicité d'y prendre, pour compagne de voyage, Adrienne ou Célestine. Ne sachant à laquelle des deux donner la préférence, il s'entend avec le régisseur du parc de Mousseaux pour connaître le motif qui porte ces dames à désirer l'accompagner. Adrienne, passionnée pour la gloire, ne cherche dans le voyage aérien qu'une satisfaction de vanité ; Célestine, au contraire, veut avant tout veiller sur Garnerin qu'elle aime. L'aéronaute tranche la difficulté en annonçant que, selon de sérieuses prévisions, un fort orage est proche qui mettra en péril la vie des voyageurs. Du coup Adrienne renonce à sa fantaisie, tandis que Célestine ne se montre que plus résolue au départ. Cette dernière l'emporte et le ballon s'enlève avec Garnerin et son amante. Des contredanses sont alors exécutées, qui durent jusqu'à ce qu'on annonce le retour de l'audacieux couple.

Vaudeville rappelant une aventure à laquelle s'était intéressée la population parisienne. Il ne fut point du goût de tout le monde. — « On regarde comme une espèce de scandale une pièce donnée au Théâtre de la Cité sous le titre du *Parc de Mousseaux*, dit une note policière écrite à l'issue de la représentation. C'est un tissu continuel des plus fortes flagorneries du citoyen Garnerin qui s'y trouve qualifié de grand homme. Ce physicien et sa compagne y figurent sous leurs noms propres et les

dénominations de *Monsieur* et *Madame* sont indécemment prodiguées ». — Six jours plus tard, l'ouvrage était défendu. — *Non imprimé*.

22 thermidor (9 août) : LES RIVAUX D'EUX-MÊMES, comédie en 1 acte, par Pigault-Lebrun.

Dupont	CC. FAUR.
Derval	CLOZEL.
Florville	CHEVALIER.
Garçon d'auberge	BUISSON.
Mme Derval	Cnes FAUR.
Lise	TOUSSAINT.

En reconnaissance de ce qu'on lui a sauvé la vie dans un combat, D'Heynel a accordé la main de sa fille, âgée de dix années, à Derval, qui n'a lui-même que quatorze ans. Dès le lendemain de son mariage, Derval a quitté sa jeune femme pour suivre la carrière des armes. Il revient, dix ans plus tard, couvert de lauriers, pour connaître l'épouse dont les tendres épîtres lui ont tourné la tête. Non moins empressée, Mme Derval part à sa rencontre et s'arrête dans un village, à six lieues de Paris. Comme elle est devenue méconnaissable, elle compte se présenter sous le nom de la générale d'Alleville, afin d'éprouver d'abord le pouvoir de ses charmes et de son esprit. Derval arrive sous le nom d'Ericourt, qui est celui d'une terre que lui a donnée le maréchal de Saxe, avec le titre de lieutenant-colonel. Il a le bras en écharpe, ce qui le rend intéressant. Une entrevue avec la prétendue générale lui fait trouver adorable la dame qui, de son côté le déclare charmant. Mais, en plaisantant avec la suivante Lise, Derval aperçoit une broderie sur le patron de laquelle sont des vers écrits par sa femme. Elle a voulu l'éprouver ; pour le lui rendre il présente comme lui-même Florville, son ami. Mme Derval, un moment

affligée de l'erreur qu'elle croit avoir commise, découvre à son tour la supercherie et se venge en feignant d'accueillir Florville. Elle force ainsi Derval à se faire connaître ; pour ne pas retarder leur bonheur, ils célèbrent alors la noce dans l'auberge même.

Donnée sans vraisemblance, mais agréablement traitée : succès.

11 fructidor (28 août) : MONTONI, *ou le Château d'Udolphe*, drame en 5 actes, par Alex. D.... (Alexandre Duval).

L'action a pour cadre le château d'Udolphe, situé dans les Apennins. Le duc Montoni appartient aux premières familles d'Italie, mais ses passions déréglées, ses projets ambitieux l'ont ruiné en le faisant universellement mépriser. Banni par le Sénat, il s'est retiré dans le château appartenant à Laurentina, comtesse d'Udolphe, qu'il parvient à épouser. Il la supprime ensuite pour jouir de tous les biens qu'elle lui a assurés par une donation ; puis il fait du château une forteresse inexpugnable et, prenant parti tantôt pour les Guelfes tantôt pour les Gibelins qui se disputent le pays, il les rançonne à tour de rôle. Quand la pièce commence il a, depuis six mois, enlevé sur une grande route Eléonore et sa servante Anna. Epris de la première, il l'accable de déclarations et finit par lui dire qu'elle doit se disposer à devenir sa femme. Mais Vivaldi, frère d'Eléonore, retrouve les traces de sa sœur. Aidé de son valet Ludovico qui lui, aime Anna, il décide d'enlever les deux captives. Par malheur, au moment où tous vont fuir, une sentinelle donne l'alarme, et Montoni reprend Eléonore dont Vivaldi partagera désormais le sort : il mourra si sa sœur ne couronne la flamme du condottiere. Cependant Orsino, lieutenant de Montoni, a vendu par jalousie son chef au Sénat. Un seigneur, que cette trahison

indigne, la révèle à Montoni qui n'en fait rien paraître. Eléonore et sa servante sont enfermées dans un appartement vacant depuis la mort de la première duchesse et que hante un fantôme dont s'effraient tous les hôtes du château. Orsino, qui poursuit son dessein, délivre Vivaldi et pousse à la révolte ses camarades qu'il finit par entraîner. Montoni, pendant ce temps, s'acharne à la poursuite d'Eléonore entraînée par un inconnu dans un souterrain du château ; il rejoint sa proie quand le pseudo-fantôme, qui n'est autre que Laurentina bien vivante, intervient et maudit le criminel, que les révoltés vont saisir lorsqu'il échappe au châtiment en se frappant lui-même d'un poignard.

Tiré des *Mystères d'Udolphe*, roman en vogue alors, ce scénario très noir reçut du public un accueil qui détermina l'auteur à n'écrire plus aucun drame.

18 fructidor (4 septembre) : MADAME ANGOT DANS SON BALLON, *ou le Voyage aérien*, opéra-comique en 1 acte, par Mme Belfort et Joseph Aude.

Voulant augmenter encore la réputation dont elle jouit, Mme Angot a formé le projet de monter dans un ballon qu'elle fait construire exprès par le physicien Inflammare. Arlequin doit accompagner Mme Angot, mais, au moment de partir, elle apprend que son compagnon de voyage a reçu un coup d'épée qui met ses jours en danger. Elle veut choisir un autre voyageur ; tout le monde refusant, elle s'adresse à Nicolas, son valet, qui accepte pour conserver sa place. Mme Angot, Nicolas et Bijou, petit chien aimé de sa maîtresse, montent ensemble dans les airs. Des danses célèbrent cette fête qui est bientôt troublée par la chute du ballon, provoquée par Inflammare, sur la demande d'un chevalier à qui Mme Angot a refusé sa fille. La patronne a

le bras démis, Nicolas le nez écrasé, et l'aventure finit par des couplets railleurs.

Assez gaie par instants, cette pièce fut applaudie sans obtenir l'honneur d'être éditée.

3e jour complémentaire (19 septembre) : *Les Vendanges de Suresnes*, comédie en 1 acte, par Dancourt (du Théâtre-Français).

20 vendémiaire an VII (11 octobre) : La Mort de Cadet Roussel, folie ou non en 1 acte, mêlée de vaudevilles, précédée de *la Tabagie*, prologue en prose et vaudevilles, par M.-J. Boullault.

Bontems	CC. Barotteau.
Cadet Roussel	Beaulieu.
Crispin	Mayeur.
Arlequin	Faur.
Pasquin	Saint-Martin.
Grignac	Dumont.
Trivelin	Boicheresse.
Un médecin	Pompée.
Beuglant	Genest.
Dorville	Chevalier.
Manon Bontems	Cnes Désarnaud.
La mère Roussel	Hainault.
Manon Cloutier	Julie Pariset.

Cadet Roussel est malade ; ses élèves s'en désolent dans la tabagie de Bontems qu'ils ont adoptée comme lieu de réunion, quand le cafetier leur annonce, pour le soir même, une pièce nouvelle ayant pour titre *La Mort de Cadet Roussel.* Tous la veulent voir et assistent avec le public aux scènes suivantes. — Le chagrin de son divorce avec

Manon Cloutier et les fatigues de l'école de déclamation qu'il a fondée ont ruiné la santé de Cadet Roussel. Un médecin consulté par lui ordonne une tisane de Molière infusée dans un brin de talent, peu facile remède. Manon l'infidèle vient implorer le pardon du malade, mais la mère Roussel refuse de l'introduire. Excité par la fièvre, Cadet paraît pour débiter des vers incohérents et rédiger un testament qui recommande son nom à la postérité, puis il rentre dans la coulisse pour y rendre aussitôt le dernier soupir. Sa mère se désespère : Beuglant, auteur tragique, fait chorus, mais le clerc de notaire Dorville déclare que ce dénouement l'égaie fort parce qu'il lui donne l'espoir que le goût va renaître en France.

Parade vulgaire, que l'on joua peu.

26 vendémiaire (17 octobre) : Le Colporteur, comédie en 1 acte, en vers, par Beaufort d'Auberval.

Roselle est décidé à ne marier son fils à sa nièce que lorsqu'il sera assuré de la rentrée de ses fonds, placés tous sur des vaisseaux. Il se félicite de cette prudence en apprenant que lesdits vaisseaux ont fait naufrage. Par bonheur survient un colporteur à qui jadis Roselle fit présent d'un louis. Cette faible somme a si bien fructifié entre les mains du colporteur qu'il possède actuellement des sommes immenses. Apprenant l'infortune de Roselle, il se fait reconnaître et supplie son ancien bienfaiteur d'accepter cent mille francs. Sur le refus de Roselle, il ajoute cent mille francs encore et le menace de la justice pour le forcer à recevoir ce magnifique présent. Après bien des hésitations, Roselle accepte et les deux amants sont unis.

Même fond que celui de l'opéra de *Jean-Baptiste*, donné quelques mois auparavant au Théâtre Fey-

deau, mais habileté moins grande dans l'agencement et versification souvent vicieuse : au total donc pièce négligeable. — *Non imprimée.*

13 brumaire (3 novembre) : FRÉDÉGILDE, *ou le Démon familier*, drame en 4 actes, mêlé de pantomime, chants, danses et évolutions militaires, par J.-G.-A. Cuvelier et J.-B. Hapdé, musique de L. Morange.

Olivier	CC.	TAUTIN.
Arthur		CLOZEL.
Blondinet		FAUR.
Thomas		DUMONT.
Deux écuyers		BOICHERESSE, BISSON.
Hector		CHEVALIER.
Prieur des moines . . .		SAINT-MARTIN.
Célestin	Cnes	JULIE PARISET.
Céliane		FAUR.
Amaranthe		POTEVIN.
Frédégilde		TRUCHY-DAMAS.
Deux paysannes, Deux religieuses		HAINAULT. DÉSARNAUD.

Frédégilde, princesse souveraine de Saxe, s'est emparée par sortilège du cœur d'Olivier, chevalier français. Elle le retient dans son château par l'attrait des plaisirs et des fêtes ; malgré tout, Olivier regrette la jeune Céliane, beauté touchante et pure dont il était précédemment épris. Un page, nommé Célestin, se fait un devoir de rappeler au Français cette exquise créature ; ses paroles raniment dans le cœur de son maître un feu qui n'était qu'assoupi et, quand il apprend que Céliane lui a gardé sa foi, il se décide à fuir Frédégilde pour épouser sa rivale. Célestin a tout préparé pour la cérémonie qui doit se célébrer nuitamment dans la chapelle d'un cloître ; mais Frédégilde

découvre le projet formé par les deux hommes et décide de troubler la cérémonie. Au moment où le prieur va dire les paroles sacrées, le tonnerre gronde, l'autel s'abîme et une voix forte déclare que les amants ne peuvent être unis parce qu'ils sont tous deux parjures. Le doute ainsi se glisse dans l'esprit d'Olivier à qui Frédégilde, toujours trompeuse, montre bientôt Céliane recevant avec tendresse un chevalier inconnu. Fou de jalousie, il frappe Céliane de son épée et apprend alors que l'homme bien accueilli était son frère Arthur, momentanément proscrit par Charlemagne. Ce frère, Frédégilde le met sur le chemin d'Olivier ; un duel s'ensuit, au cours duquel le Français désarme Arthur. Frédégilde donne à ce dernier l'apparence d'un cadavre et fait accuser Olivier d'avoir assassiné son adversaire. On arrête le Français, que Célestin vient consoler dans sa prison en lui apprenant que Céliane n'est pas morte et l'aime toujours ; il le fait ensuite évader et prend sa place pour recevoir Frédégilde qui, le croyant victime d'Olivier, lui propose comme vengeance de faire boire à son ancien maître un philtre amoureux composé par elle. C'est à la princesse elle même que Célestin administre le breuvage qui est un poison terrible. Mortellement atteinte, Frédégilde a de plus le chagrin de voir son château assiégé par les troupes de Charlemagne, que dirige Olivier. Arthur, qui défend la princesse, abandonne son parti quand Olivier lui apprend que Charlemagne l'a reçu en grâce. Frédégilde pourtant ne veut point disparaître sans avoir perdu sa rivale. Sous les yeux d'Olivier, paralysé par une dernière conjuration, elle lève un poignard sur Céliane lorsqu'un génie ailé descend du ciel pour la désarmer. Ce génie n'est autre que l'ex-page Célestin qui, sur l'ordre de Dieu, a conduit dans le sentier de la vertu son maître dont les jours désormais couleront paisiblement entre l'amour, la gloire et l'amitié.

Cette féerie moyenâgeuse était montée avec assez

de luxe pour qu'on passât sur la pauvreté de son style ; un succès réel la récompensa.

24 brumaire (14 novembre) : LES RUSES DÉJOUÉES, comédie en 3 actes, par A.-J. Dumaniant.

Sainville	CC.	CLOZEL.
Darmincourt		TAUTIN.
Gervais.		POMPÉE.
Paul.		FAUR.
Dubois		MAYEUR.
Cne de Longueval . .	Cnes	TRUCHY-DAMAS.
Lisette		TOUSSAINT.

Darmincourt, fripon ruiné, s'est introduit chez le bourgeois Sainville pour l'exploiter. Sainville, homme honnête, généreux et sensible, est épris de la citoyenne de Longueval sans oser le lui dire. Darmincourt entreprend de supplanter son naïf ami auprès de la veuve qu'il croit riche et d'enlever à ce dernier une part de sa fortune. Il est parvenu à se faire prêter 50.000 francs par Sainville et à plaire à la dame quand deux valets adroits entreprennent de contrarier ses projets. L'un, Paul, est au service de Sainville, l'autre, Gervais, a vu naître la citoyenne de Longueval ; tous deux jugent Darmincourt à sa valeur véritable et essaient de le faire connaître, mais Sainville crie à la calomnie, et la veuve congédie Gervais dont les conseils l'obsèdent. C'est la ruse que les serviteurs décident alors d'employer. Paul connaît la suivante Lisette, fine mouche qui tout à point vient le voir ; elle est sans place, et Paul, qu'elle espère épouser, la décide aisément à figurer dans le complot. Sainville attend de Pondichéry certaine cousine veuve et très fortunée ; Lisette fera ce personnage avec l'intention de séduire Darmincourt. Elle y réussit, car le fripon, qui vise surtout à la fortune, abandonne Mme de

Longueval, qu'on lui dit être gênée, pour l'Indienne richissime. Sainville, qui s'est enfin déclaré, est par suite agréé de celle qu'il aime. Quant à Darmincourt, que l'ingénieux Paul a amené à restituer les 50.000 francs empruntés, il apprend trop tard que la prétendue veuve exotique est une soubrette française, et il disparaît, l'oreille basse. — « Le métier d'intrigant, dit comme conclusion Paul félicité, ne paraît si difficile que parce que les hommes probes ne veulent pas se donner la peine de descendre à la ruse ».

On reconnaît, dans *les Ruses déjouées*, l'ordinaire habileté de Dumaniant pour les pièces d'intrigue. Celle-ci, que le Théâtre-Français avait cru devoir refuser, obtint à la Cité un accueil qui dédommagea l'auteur de l'injustice commise par ses anciens amis.

11 frimaire (1er décembre) : LA RÉSURRECTION DE CADET ROUSSEL, parade en 1 acte, par Joseph Aude.

La nouvelle du décès de Cadet s'étant répandue, Blanchet amoureux de Manon, femme du défunt, forme le projet de séduire la nouvelle veuve. Cadet, prévenu, se cache dans une armoire, et, à certain moment, apparaît à Blanchet, enveloppé d'un drap. Le séducteur pétrifié tombe à demi-mort dans les bras de ceux que ses cris ont attirés et qui l'emportent.

Tel était, avec le rôle d'un poète à qui Cadet indiquait un sujet de tragédie, le fond de cette bluette sans aucun couplet et qui grâce aux Cens Faur, Mayeur, Clozel, Tautin, Pompée, ainsi qu'aux Cnes Toussaint et Truchy-Damas fit pendant quelques

soirs rire aux éclats la partie peu exigeante du public. — *Non imprimée.*

24 frimaire (14 décembre) : LE PÈRE SUPPOSÉ, *ou les Epoux dès le berceau*, comédie en 3 actes, en vers, par E.-J.-B. Delrieu.

La pièce se joue aux environs de Boston. Pendant la guerre d'Amérique, deux compagnons d'armes, l'un Français, l'autre Américain, ont fiancé leurs enfants, Julio âgé de six ans, et Julie qui n'a que deux années. Cette dernière disparaît d'une façon mystérieuse et Julio fait serment de la retrouver, de n'avoir en tout cas jamais d'autre épouse. Julie a été recueillie par l'officier Beaufort qui l'a élevée sous le nom de Lucile, en la faisant passer pour sa propre fille. Mais il n'a que trente-six ans tandis que Lucile en a dix-huit, et il devient amoureux d'elle. C'est à Julio qu'il fait confidence du dessein qu'il a de l'épouser, à Julio qui, épris de Lucile, s'est introduit chez Beaufort comme secrétaire et dit s'appeler Harley. Lucile, qui partage l'amour de Julio, est désolée du projet de Beaufort ; par bonheur, à divers indices, le jeune homme soupçonne dans Lucile la Julie qu'il cherche ; un médaillon conservé par elle et qui porte leurs noms unis confirme cet espoir. Beaufort, édifié, s'incline devant les droits de Julio et l'unit à Lucile, en priant les deux époux de ne le point quitter.

Sujet peu vraisemblable, traité en vers simplement corrects. L'ouvrage, repris au Théâtre Louvois le 4 ventôse an X, ne fut imprimé qu'à cette date.

29 frimaire (19 décembre) : reprise de *La Fille hussard*, pantomime en 3 actes, par J.-G.-A. Cuvelier, créée le 19 mars 1796, et remise à la scène avec des change-

ments motivés par la présence de la troupe équestre du citoyen Franconi, engagée pour un temps au Théâtre de la Cité.

19 nivôse (8 janvier 1799) : Le Tombeau de Turenne, *ou l'Armée du Rhin à Saspach*, fait historique en 1 acte (par J.-N. Bouilly et J.-G.-A. Cuvelier).

Francœur.	CC. Faur.
Albert.	Beaulieu.
Hermann.	Clozel.
Général français . . .	Pompée.
Aide-de-camp	Boicheresse.
Emma.	Cnes Julie Pariset.
Stenny	Faur.

Après avoir gardé longtemps le tombeau de Turenne, Francœur, vieux militaire, a eu le chagrin de voir détruire ce monument par des mains sacrilèges. Deux filles, Emma et Stenny, le consolent ; mais la première a pour fiancé Hermann, jeune homme parti pour l'armée et dont depuis six mois on n'a point de nouvelles, et la seconde, aimée du meunier Albert, apprend de celui-ci que les Autrichiens ont détruit le moulin qui constituait toute sa fortune. Plus de mariage possible ! Francœur déplore cette succession de malheurs lorsqu'Hermann reparaît tout à coup ; il a été blessé dans un combat sans que sa bonne humeur en ait souffert et il se fait fort d'arranger les choses. Tandis qu'il s'y emploie, un général de l'armée du Rhin frappe à la porte de la cabane qu'habite Francœur. Il lui annonce deux excellentes nouvelles : les compagnons d'armes d'Hermann ont abandonné trois jours de leur paye pour constituer une dot au blessé, et les Français triomphants ont réédifié la glorieuse tombe détruite par l'ignorance. Francœur, mis à même d'établir ses deux filles, veillera jusqu'à son dernier jour sur le monument dans lequel il dépose le

boulet teint du sang de Turenne, et que l'armée française inaugure au bruit du canon.

Acte émouvant en sa simplicité ; les patriotes lui firent avec raison un succès.

Sous le nom de *Veillées*, l'administration de la Cité institua vers ce temps des soirées amusantes qu'on inaugura, le 30 nivôse ou 19 janvier, par un prologue en vers que nul ne raconta. Elles avaient lieu sous le vestibule du théâtre et comprenaient des jeux variés qui n'attirèrent, au vrai, qu'un public peu recommandable.

4 pluviôse (23 janvier) : Les Irlandais-Unis, drame historique en 2 actes, par J.-N. Bouilly.

Williams et Edouard ont été arrêtés comme premiers partisans de l'affranchissement de l'Irlande et enfermés dans les prisons de Kildare avec des gens de leur opinion. James, fils de Williams, rassemble un grand nombre d'opprimés et se met à leur tête pour délivrer son père. La jeune Clarice, qui aime Edouard, suit James pour sauver son amant ou partager son sort. Ils attaquent Kildare, en chassent les Anglais, et pénètrent dans la prison au moment où le commandant allait se défaire de ses prisonniers. On le tue lui-même ; James retrouve son père, Clarice un amant, et les Irlandais-Unis leur indépendance.

Du charme dans les détails, de la conduite dans les scènes, de l'énergie dans le style caractérisaient cet ouvrage qui fut bien accueilli mais ne trouva point d'éditeur.

Le 7 pluviôse (26 janvier), les autorités firent fermer le théâtre, coupable de n'avoir point effectué les travaux ordonnés par elles. Rappelés ainsi à l'ordre, les administrateurs s'exécutèrent et les spectacles reprirent leur cours.

13 pluviôse (1er février) : remise de *Le Damoisel et la Bergerette*, pantomime en 3 actes, par J.-G.-A. Cuvelier, jouée d'origine à la Cité le 30 janvier 1795. Des modifications avaient été apportées à cet ouvrage, que terminait un ballet auquel prirent part les chevaux de Franconi, dressés à danser menuets et gavottes.

1er ventôse (19 février) : GILLES TOUT SEUL, vaudeville en 1 acte, par Bizet et Simonot.

Gilles . . . . Cen FAUR.

En même temps qu'Arlequin, Gilles est épris de Blanche, fille de M. Cassandre. Bien que son rival ait une réputation d'esprit, il entreprend de le duper en pariant cinquante écus qu'il ne restera pas vingt-quatre heures sans sortir de chez lui. Pour oublier le chagrin de ne pas voir sa maîtresse, Arlequin se bourre de pâtisseries que Gilles, d'un salon voisin, lui passe par calcul. Les pâtisseries sortent de chez Cassandre, à qui Gilles peut ainsi faire connaître son amour. Heureux de cette démarche, il escompte le succès de sa gageure et répète, depuis la demande jusqu'au repas de noces, les épisodes de son futur mariage. Dans la chaleur de cette imitation, il déchire les 5.100 francs en billets de caisse qui composaient sa fortune. Pour comble, ayant substitué une échelle de corde au macaroni contenu dans un grand pâté qu'il passe à Arlequin, il a le chagrin de voir celui-ci escalader un mur pour tomber au pied de

Blanche qui l'accueille très chaleureusement. Ruiné, vaincu, Gilles alors songe au suicide et rédige lui-même son billet d'enterrement ; mais sa porte s'ouvre et, se ravisant, il chante au public des couplets qui le prient d'aider à sa résurrection.

Des saillies gaies et le jeu de l'acteur firent réussir ce monologue imité de divers autres.

10 germinal (30 mars) : Le Castel du lac, *ou les Amants piémontais*, pantomime en 3 actes, par J.-G.-A. Cuvelier et Curmer, musique de Rochefort.

Carlo et Javotta, montagnards du Piémont, parcourent les campagnes en dansant ou chantant pour gagner leur vie. Le hasard les met en présence de Roberto, seigneur ennemi d'Aurelli, autre seigneur dont il vient de mettre les vassaux à contribution. Roberto s'éprend de Javotta, qui, le fuyant, rencontre Aurelli qu'elle tente au point qu'il la fait enlever et conduire dans son château. Roberto bientôt l'y attaque. Pendant le combat qui s'engage, Carlo pénètre près de Javotta ; tous deux vont fuir lorsqu'Aurelli, vainqueur, reparaît et enferme les amants dans deux cachots distincts. Javotta, qui vient de refuser encore les richesses offertes par Aurelli, voit soudain Carlo descendre près d'elle par la cheminée. Ils bernent leurs gardiens et s'évadent, pour tomber cette fois entre les mains de Roberto, vainqueur à son tour d'Aurelli. Carlo peut s'échapper et s'enrôle dans la troupe de Roberto pour trouver l'occasion de sauver son amie. Aurelli, condamné par son rival, va subir un cruel supplice, mais un convoi passant au haut de la montagne voisine excite la cupidité de Roberto qui suspend l'exécution pour marcher au butin. Profitant de l'incident, Carlo, qui a rallié les partisans d'Aurelli, délivre ce dernier. Roberto, revenant avec sa prise, tombe sous les coups de son ennemi. Javotta est

rendue à Carlo par Aurelli, guéri de son caprice, et les amants deviennent époux.

Situations accumulées, dont quelques-unes intéressantes et neuves, décorations d'un grand effet, musique soignée : demi-réussite. — *Non imprimé.*

19 germinal (8 avril) : L'ENSEIGNE, *ou le Jeune militaire*, comédie en 3 actes, librement traduite de la pièce allemande de Kotzebue, par L. Bursay.

La scène se passe dans les Etats d'un prince d'Allemagne. A la veille d'épouser la jeune Caroline, le baron de Harwitz l'a séduite puis abandonnée, et est parti pour la France en donnant à son frère l'ordre de vendre tous ses biens. Le frère obéit, mais garde pour lui le produit de la vente. Ruiné, le baron prend du service et est parvenu au grade de capitaine quand son général, à qui il a trois fois sauvé la vie, meurt en lui léguant une fortune. Redevenu riche, Harwitz est exploité par de faux indigents, ce qui le porte à affecter l'insensibilité et à ne satisfaire qu'en secret son penchant charitable. Tous ses soins tendent à préserver sa fille Sophie du sort subi jadis par la malheureuse Caroline. Il pense pour elle à Merville, enseigne qui est son locataire, mais ce jeune homme a des façons de vivre qui l'inquiètent d'autant plus qu'on le sait endetté pour une femme. Toutefois, le baron passant outre, offre Sophie à Merville ; mais, après l'avoir acceptée, l'enseigne se ravise, car il veut consacrer son existence à sa mère. Cette mère, Harwitz veut la connaître et il retrouve en elle la Caroline dont il pleure la perte depuis vingt-deux années. Mais, s'il est le père de Merville, celui-ci ne saurait épouser Sophie ? Si, parce que la jeune fille est une enfant adoptée par charité. Ainsi tous les personnages pourront ensemble être heureux.

Romanesque aventure, bien conduite, qui obtint un succès de larmes.

Le 30 germinal (19 avril), Lenoir, que les artistes-associés payaient sans doute irrégulièrement, voulut leur interdire l'entrée de son théâtre. Ses locataires, invoquant le bail fait pour sept années, en appelèrent aux tribunaux qui les maintinrent par arrêt.

13 prairial (1er juin) : CADET LA GINGEOLLE, *ou les Deux Frères de lait*, comédie-parade en 2 actes, par Boisset.

Cadet La Gingeolle aime Jacquinette, ouvrière chez la citoyenne Ourlet, lingère. Le fils de celle-ci est le rival de Cadet et lui propose un rendez-vous. Cadet y consent, mais Jacquinette méfiante le retient et bientôt elle lui apprend qu'Ourlet vient d'être arrêté pour ses fredaines.

Si l'on ajoute à cette maigre donnée un amoureux à qui sa maîtresse rend tout ce qu'il a perdu au jeu, et les contes faits par La Gingeolle sur ses sottises passées, on aura toute la pièce que le public écouta par égard pour Mairet, qui débutait dans le rôle principal, mais non sans faire entendre plus d'un murmure. — *Non imprimée.*

18 prairal (6 juin) : L'EMPIRE DE LA FOLIE, *ou la Mort et l'Apothéose de Don Quichotte*, pantomime bouffonne en 3 actes, par J.-G.-A. Cuvelier, musique de Navoigille et Baneux, ballets de Gaston.

Après une partie d'échecs jouée avec le curé de son village, Don Quichotte prend dans sa bibliothèque un livre d'aventures. Cette lecture enflamme son imagination : il se bat avec une statue de chevalier nichée derrière son lit et, brisé de fatigue, s'endort. La Folie, descendant du ciel, l'environne de songes qui achèvent de troubler ses esprits. Quand il rouvre les yeux, c'est pour exprimer à Sancho, son valet, le désir de se faire chevalier errant. Il s'arme avec un trophée qui sort à point de terre et, malgré les supplications de ses proches, part pour chercher la gloire, en compagnie de Sancho, élevé bon gré mal gré au rang d'écuyer. Alors se déroulent les épisodes principaux du roman de Cervantes : la rencontre d'une fille d'auberge que Don Quichotte transforme en Dulcinée, l'assaut donné par lui à un moulin à vent, le vol de l'ânon de Sancho par des brigands, la rencontre du Duc et de la Duchesse avec nos aventuriers, les mystifications que par suite ces derniers subissent, un duel enfin entre le chevalier et le persécuteur d'une soi-disant princesse, duel à l'issue duquel Don Quichotte vaincu doit, par arrêt du destin, renoncer à la carrière des armes. Navré, le chevalier reprend sa route et tombe bientôt mourant, au pied d'une fontaine rustique. Aux cris que pousse Sancho, la Folie apparaît de nouveau, ranime le chevalier et le transporte dans un char jusqu'au village où tous le revoient avec plaisir.

Brillant spectacle, accueilli longtemps par des rires et de sincères bravos.

Le 23 prairial (11 juin) la troupe de l'Odéon brûlé le 18 mars précédent, et qui avait trouvé asile dans la salle Louvois, puis au Théâtre du Marais et à l'Opéra-Comique de la rue Favart prit, après arrangement avec les administrateurs, possession du Théâtre de la Cité pour y représenter les jours impairs. Les autres jours restaient aux comédiens-

sociétaires, dont cette circonstance servit les intérêts en même temps qu'elle aiguillonnait leur zèle.

30 prairial (18 juin) : AYMAR ET AZALAIS, *ou le Château de Serdac*, drame en 3 actes, par Mellinet.

Aymar, jeune et vaillant chevalier, aime Azalaïs, fille du sire Oudros. Egaré le soir dans une forêt, il rencontre un pèlerin qui lui propose l'hospitalité pour la nuit. Ce pèlerin est un écuyer déguisé qui conduit Aymar au château du sire de Serdac, son plus cruel ennemi. On l'y reçoit avec une feinte bonté. La chambre rouge, destinée au meurtre, est celle où il doit reposer. Une femme qui paraît s'intéresser à lui, et à qui les hôtes du château ont coupé la langue pour préserver leurs secrets, l'instruit, par des signes, du sort qui le menace, et l'arme d'un poignard dont il perce le cœur de l'écuyer venu pour l'assassiner. Les cris d'une jeune femme frappent au même instant son oreille ; il vole à sa défense, rencontre le sire de Serdac qu'il punit, et sauve l'infortunée qui n'est autre qu'Azalaïs. Oudros qui, à la tête de ses troupes, accourait venger sa fille, lui témoigne sa reconnaissance ; la main d'Azalaïs récompensera le courage et l'amour du chevalier.

Pièce intéressante et rapidement menée, elle n'obtint pourtant qu'un succès contesté. — *Non imprimée*.

8 messidor (26 juin) : LE CRIME DE RASTADT, fait historique en 1 acte, en vers, par Etienne Gosse. — *Non imprimé* et sans compte-rendu.

20 messidor (8 juillet) : FERDINAND XV, *ou les Barons allemands*, opéra-vaudeville en 1 acte, par Georges Duval et J. Dabaytua.

Plus que septuagénaire, Ferdinand XV, baron de Felsheim, songe au mariage. Brandtz, son confident, lui propose pour compagne Caroline, jeune personne de seize ans que son père, le seigneur Edelberg, fiance malgré elle. Mais Creitz, servante de Caroline, parvient à plaire à Brandtz qu'elle incite à rompre l'union projetée. Irrité de l'affront qu'on lui fait, Edelberg veut venger en champ-clos sa race outragée. Ferdinand XV accepte le défi, combat à la lance et vainc son adversaire. A la prière de Caroline, il lui pardonne et Brandtz, pour tout accommoder, révèle qu'une inclination secrète a porté la jeune fille à refuser Ferdinand. Comme ce nouveau gendre est d'une antique noblesse, Edelberg l'accepte, tandis que Ferdinand épouse une vieille amie et que Brandtz lui-même prend Creitz pour femme.

De la gaîté et des couplets heureux distinguaient cet ouvrage bien joué par Dumont, Genest, Mairet et Julie Pariset. On convint toutefois que les auteurs eussent pu tirer meilleur parti du *Baron de Felsheim*, roman de Pigault-Lebrun, qui avait fourni leur sujet. — *Non imprimé.*

6 thermidor (24 juillet) : DEUX PÈRES POUR UN, *ou le Mariage aux Invalides*, comédie en 1 acte, mêlée de vaudevilles, par J.-B. Hapdé.

Volsanges.	CC. TAUTIN.
La Bombe.	GENEST.
Dorival	VALCOURT.
Michaud	DUMONT.

François	Mairet.
Charles	Delaporte.
Victoire	Cnes Julie Pariset.
Geneviève.	Hainault.

Dorival doit épouser Victoire, fille du colonel Volsanges, domicilié aux Invalides. Pour faire à son gendre une surprise qu'il croit agréable, Volsanges décide que la noce se fera dans le pays de Michaud, père de Dorival. Cette résolution consterne le jeune homme, car un fol orgueil l'a poussé à cacher sa véritable naissance et à donner, comme ancien militaire d'un grade distingué, son père qui est un simple laboureur de Neufchâtel en Normandie. Le valet Charles, qui a aidé Dorival dans ses mensonges, imagine, pour le tirer d'embarras, de jouer le rôle du père embarrassant. Sous l'aspect d'un vieillard courbé, manchot et borgne, il se présente chez le colonel comme ayant, par déférence voulu prévenir sa visite. Par malheur pour le drôle, Michaud, instruit par un neveu de la conduite de son fils, s'est hâté de quitter sa ferme pour venir désabuser Volsanges. Deux pères de Dorival se trouvent donc ensemble aux Invalides, et le faux est bientôt démasqué. La confusion du mauvais fils est grande, mais, comme il dit avoir péché par excès d'amour, on lui pardonne à la prière de Victoire, et le mariage convenu se célèbre.

Sujet vieillot, tiré des *Veillées de la chaumière*, de Ducray-Duminil, et traité d'une façon quelconque : **réussite incomplète.**

12 fructidor (29 août) : Les Ruses du mari, comédie en 3 actes, en vers, par E.-J.-B. Delrieu.

Belfort et Melcour convoitaient tous deux la belle Rosalie. Un instant éprise de Melcour, Rosalie s'est décidée à

épouser son rival. Bien qu'ayant trente-six ans à peine, Belfort possède, d'un mariage antérieur, une fille déjà grande. Cette fille, nommée Julie, il veut la marier à Melcour, mais après s'être assuré que celui-ci n'éprouve plus pour Rosalie qu'une franche amitié. Sûr de sa femme, il écrit pour elle une déclaration en vers qui ranime chez Melcour la passion éteinte : mais Rosalie, qu'il essaie d'émouvoir, le reçoit avec tant de hauteur que ses vœux tout entiers se reportent sur Julie. Non content de cette première épreuve, Belfort, au billet de congé que sa femme envoie à Melcour, substitue l'indication d'un rendez-vous. La suivante Lucette fait là le personnage de sa maîtresse, et Belfort caché entend avec joie Melcour reprocher à la prétendue Rosalie sa légèreté coupable et déclarer qu'il n'aspire qu'à la main de sa belle-fille. S'avançant alors, il avoue les ruses qui n'avaient pour but que d'assurer le bonheur de son enfant, et il unit les amoureux.

Agréable intrigue, développée en assez bons vers. Cette comédie, reprise par l'Odéon le 2 prairial an X, fut publiée seulement à cette date.

4 vendémiaire an VIII (26 septembre) : Paris en miniature, bluette épisodique en 8 actes, par Bizet et Chaussier.

Un jeune époux, séduit par les plaisirs de la capitale, abandonne sa femme et sa fille. Un ami prudent et estimable entreprend de le rendre à sa famille en lui faisant voir le vice dans toute sa nudité. Il le conduit d'abord au Palais-Egalité, puis chez des filles galantes, à la Bourse, au faubourg Antoine, à la place de Grève, enfin dans une maison de jeu où on lui rafle mille écus. Corrigé par cette expérience, il retourne auprès de son épouse, en jurant de

ne se livrer désormais qu'aux joies d'un amour pur et durable.

Tableau mouvant des mœurs parisiennes, cette pièce, sifflée par quelques spectateurs, plut au plus grand nombre par d'amusants détails. — *Non imprimée.*

8 vendémiaire (30 septembre) : LES DEUX VOYAGEURS, *ou A beau mentir qui vient de loin*, comédie en 3 actes, en vers, par Armand Charlemagne.

Mme Doucet, propriétaire d'un domaine à Charenton, vient renouveler le bail de ses terres dont son propre frère est le fermier. Ce frère a recueilli chez lui la jeune Cécile, sa nièce, orpheline de père et de mère. Mme Doucet, qui est veuve et fort riche, est sur le point de convoler avec un enrichi nommé Dufour, qui n'aime que ses biens. Sur ces entrefaites, le fermier fait part à sa sœur de l'arrivée prochaine d'Auguste, son fils, revenu d'un long voyage. Mme Doucet, prévenue contre ce jeune homme, lance à son adresse les sarcasmes les plus injurieux lorsqu'on annonce qu'un carrosse très élégant vient d'arrêter à la porte de la ferme et qu'il en est descendu deux jeunes gens. A cette nouvelle, Mme Doucet se hâte d'aller faire toilette pour recevoir dignement les nouveaux venus. Ce sont Auguste et Beauval, son ami, qui ont rencontré un carrosse vide sur leur route et ont décidé le cocher à les conduire moyennant récompense. Beauval conçoit le projet de se donner pour le maître de la voiture, et conséquemment pour un homme plus qu'aisé. Mme Doucet, dupe de ce stratagème, accable d'amitié les deux jeunes gens. Beauval reconnaît dans Dufour un oncle qui l'a mis à la porte de chez lui ; il veut se venger en rompant le mariage que ce mauvais parent est sur le point de contracter. Dans ce but il fait

accroire à son oncle que la fortune de Mme Doucet vient de lui être enlevée par une banqueroute, et à la veuve que les vaisseaux contenant tout ce que possédait Dufour ont été incendiés. Au récit de ces désastres, les futurs époux rompent en feignant de se plaindre mutuellement. Mme Doucet, qui a déjà calculé la fortune de Beauval, dont chaque parole est un mensonge, consent ensuite à accorder sa main au jeune homme qui s'est emparé de son esprit au point de lui faire donner sa ferme à Cécile, que va épouser Auguste, son neveu. Mais Beauval est enfin reconnu : il avoue sa ruse, et Mme Doucet part furieuse d'avoir été jouée.

De charmants détails, une versification élégante, un dialogue gai, des situations comiques, valurent à cette comédie un succès flatteur. Elle ne fut pourtant publiée que lors de son admission au répertoire de l'Odéon sous ce titre : *Les Voyageurs* (7 janvier 1800).

Le lendemain de cette création (1er octobre), la troupe de l'Odéon réintégra le Théâtre du Marais, laissant l'entière disposition de la salle de la Cité à l'association artistique dont désormais les jours étaient comptés.

18 vendémiaire (10 octobre) : Les Mascarades, *ou le Carnaval de l'amour*, comédie en 1 acte, par ***. — *Non imprimée.*

21 vendémiaire (13 octobre) : *Le Nouveau parvenu*, comédie en 1 acte, par Guillemain (des Variétés Amusantes).

1er brumaire (23 octobre) : Le Sérail, *ou la Fête du*

Mogol, pièce en 3 actes, mêlée de pantomime, chants et danses, par J.-B. Hapdé et J. Dabaytua, musique de Leblanc, ballets de Laurent, décors de C. Mœnck.

Sigiskan	CC.	Tautin.
Olimar.		Boicheresse.
Paul.		Clozel.
Adolphe		Valcourt.
Kaleb		Dumont.
Chef d'Indiens . . .		Saint-Martin.
Zulmire	Cnes	Decroix.
Zora		Adéle Dumouchel (*début*).
Asem		Julie Pariset.

Visitant Agra, capitale du Mogol, deux voyageurs français, Paul et Adolphe, s'y éprennent de Zulmire et de Zora, sultanes enfermées dans le sérail de Sigiskan, souverain du pays. Ils veulent délivrer, pour les conduire en France, les deux belles que ce dessein enchante. Avec l'aide d'Asem, jeune eunuque gagné par leurs généreuses façons, les Français pénètrent déguisés dans le sérail pour combiner avec celles qu'ils aiment un projet de fuite qui doit s'exécuter au cours d'une grande fête que Sigiskan veut donner pour célébrer la victoire remportée par lui sur Olimar, roi de Golconde. Mandés par le prince désireux de connaître tous les arts et toutes les industries, les Français exécutent sous ses yeux un divertissement, puis une pantomime, qu'ils terminent en s'enlevant dans deux ballons avec Zulmire et Zora. Furieux de la mystification, Sigiskan jure d'en tirer vengeance, et s'attache à la poursuite des astucieux étrangers. Asem, qui doit rejoindre à un endroit fixé ses amis, fuit en même temps qu'eux le sérail. Une tempête, par malheur, oblige les amants à descendre beaucoup plus tôt qu'ils ne le pensaient et à se réfugier dans une caverne affreuse. Ils n'en sortent que pour retomber au pouvoir de Sigiskan, qui les condamne tous à être précipités dans un torrent voisin. Ils périraient si Asem qui, en fuyant, a ren-

contré Olimar, ennemi mortel de Sigiskan, ne lançait le roi de Golconde contre le Grand-Mogol. Les deux monarques se battent ; Sigiskan, vaincu, va être tué par Olimar quand Zulmire, Zora et Asem demandent et obtiennent sa grâce. Peu touché de cette générosité Sigiskan s'évade et, Asem le suivant, veut égorger l'eunuque ; celui-ci le prévient, le frappe d'un coup mortel, puis se jette dans le torrent d'où Paul bientôt le retire. Les troupes de Golconde prennent leur revanche sur celles du Mogol ; Olimar triomphant veut reconnaître l'héroïsme d'Asem par de riches présents, mais l'eunuque les refuse : le bonheur des amis qu'il va suivre en Europe sera pour lui la meilleure récompense.

Ce sujet sympathique, développé avec adresse et brillamment mis en scène, méritait un succès qui ne lui fut point marchandé.

26 brumaire (17 novembre) : Le Froc aux orties, comédie en 1 acte, par Guillemain.

Nulle intrigue, aucune scène, pas une idée marquante dans cet ouvrage qu'on ne siffla ni n'applaudit. — *Non imprimé.*

Avant qu'on donnât une nouvelle œuvre, l'association qui, depuis le printemps de 1797, exploitait le théâtre de la Cité fit place à une société constituée encore entre Lenoir, Saint-Edme et certains artistes. L'acte qui suit, et dont la Bibliothèque de la Ville de Paris possède une expédition, contient à cet égard des renseignements bons à transcrire.

Entre nous soussignés, Louis Ferville, demeurant rue de

l'Egalité, n° 6, au nom et comme fondé de pouvoirs aux effets du sieur Saint-Edme, ainsi qu'il le déclare, et les citoyens Guillaume-François Genest, Jean-Baptiste Tautin, Julie Pariset, Anne-Marie Saint-Lys, Claude-Nicolas-Etienne Delaporte, Louise-Constance Decroix, Adrien-Jacques-Marie Valcourt, Jacques-Antoine Mussart dit Dumont, François-Martin Boicheresse, Joseph Saint-Martin, Pierre Barotteau, Augustine Dupont veuve Pélicier, Jean-Baptiste Mairet, Jean-Toussaint Gougibus, Hainault, tous artistes du théâtre de la Cité, d'autre part, est convenu ce qui suit :

Article premier. — Les artistes auront la jouissance de la salle, du théâtre, des décorations et des magasins seize mois, à commencer du vingt du courant, de la manière dont en jouit le citoyen Saint-Edme suivant le bail qu'il en a. Il sera fait état des magasins.

Art. 2. — Les artistes acquitteront, à raison de *cinq francs* par représentation, les fournisseurs dont état sera fait et réduit pour cadrer au temps de la jouissance.

Art. 3. — Les ouvriers machinistes seront acquittés d'un mois par portions.

Art. 4. — Il sera payé une somme de *dix francs* par jour au citoyen Ferville.

Art. 5. — Il sera payé par jour *trente-cinq francs* au citoyen Boursault.

Art. 6. — Il sera payé au citoyen Lenoir le *huitième des recettes,* défalcation faite de l'impôt des indigents.

Art. 7. — Ce qui est dû aux pompiers et à la garde sera acquitté le plus promptement possible.

Art. 8. — Les engagements de toute classe, de la part de toutes personnes qui s'intéressent au présent traité, seront remis ou annulés au moment de la signature du présent.

Art. 9. — Dans le cas où, sans un motif légalement constaté, il y aurait suspension de spectacle pendant six jours, le citoyen Saint-Edme rentrera dans son entreprise de propriété sans indemnité, et le présent traité sera nul. Il sera cependant permis aux artistes preneurs de faire

relâche pendant une décade, à l'époque de la fin de l'année théâtrale.

Les parties s'entendront sur le tableau des entrées sans cependant rien innover aux entrées de droit ni aux loges réservées au citoyen Lenoir, l'une pour lui, une pour le citoyen Boursault, une pour le citoyen Hachet, et l'autre pour le citoyen Delahaye, telles qu'elles ont lieu à présent.

Dans le cas où il y aurait retard de quinze jours de paiement des dix francs stipulés pour le citoyen Ferville, le présent sera résilié.

Si, d'ici au dernier jour du présent traité, le citoyen Saint-Edme reprenait en payant ce qui restera dû aux artistes d'arriéré actuel au 1er frimaire présent mois, il ne pourra le faire qu'en prenant la troupe entière comme elle se trouvera alors jusqu'à la clôture de l'année.

Les artistes ne se chargent, sous aucun prétexte ni motif particulier, d'aucune dette ni paiement étranger aux conditions ci-dessus.

Les décorations, habits, musique et autres objets existant par l'acquisition des artistes pendant leur jouissance leur seront remboursés sur mémoire, s'ils sont dépossédés par le citoyen Saint-Edme avant l'expiration de seize mois.

A ce faire est intervenu le citoyen Samson-Nicolas Lenoir, propriétaire du Théâtre, lequel, sans déroger à aucun de ses droits, consent l'exécution des présentes.

Fait triple entre les parties à Paris, le 17 frimaire an VIII (8 décembre 1799).

Approuvé l'écriture ci-dessus :

Lenoir, L. Ferville, Julie, Saint-Lys, Saint-Martin, Dumont, Delaporte, Decroix, Tautin, Genest, Barotteau, Dupont Vve Pélicier, Gougybus (*sic*), Mairet, Boicheresse, Valcourt.

La nouvelle administration collective entra en exercice au jour dit.

20 frimaire (11 décembre) : ARMAND DE JOINVILLE, pantomime en 3 actes, par J.-B. Hapdé.

Armand de Joinville s'est emparé du trône après avoir fait massacrer les souverains, père et mère d'Eugénie. Celle-ci, pour se soustraire au projet qu'il forme de l'épouser, cherche asile dans une forêt avec Adèle, sa fille, unique fruit de son mariage avec le chevalier Renaud. Armand, qui les fait activement chercher, les surprend tandis que Renaud est allé à la découverte et les emmène prisonnières dans son château. Ni les promesses les plus flatteuses ni les menaces les plus violentes ne peuvent émouvoir Eugénie qu'on sépare de sa fille. L'amant d'Adèle et Renaud, qui successivement provoquent Joinville, sont vaincus par lui et chargés de fers. Mais un autre guerrier, frère d'Eugénie, fait escalader par ses troupes les remparts du château royal. Renaud, délivré, cherche Armand de Joinville, l'attaque et le tue. Son épouse lui est rendue et Adèle s'unit avec celui qu'elle aime.

Les situations principales de ce mimodrame avaient figuré déjà dans de précédents ouvrages ; on l'applaudit donc faiblement et il ne fut pas publié.

4 nivôse (25 décembre) : *Le Petit Poucet, ou l'Orphelin de la forêt*, drame en 5 actes, par J.-G.-A. Cuvelier et J.-B. Hapdé (du Théâtre des Jeunes-Artistes).

Le jour de cette reprise, on raya de l'affiche les mots de *Pantomime Nationale* que vraiment rien ne justifiait, car, des instructives épopées promises en l'an VI, aucune n'avait vu le jour, et, des héros

de notre histoire, un seul, Turenne, avait eu l'honneur d'une évocation. C'est donc le *Théâtre de la Cité-Variétés* qui représenta les pièces suivantes.

13 nivôse (3 janvier 1800) : TRISTRAM SHANDY, *ou Bizarrerie et Bonhomie*, comédie en 4 actes, par ***.

Shandy est sur le point d'avoir un fils. Cet événement amène chez lui son frère Tobie, capitaine d'artillerie, et le docteur Slopp, chirurgien-accoucheur. Sur les conseils de Shandy, Slopp adresse ses vœux à une jeune veuve du voisinage, Mme Wattmann, mais celle-ci a déjà donné son cœur et c'est Tobie dont les procédés généreux l'ont fixée. Tout-à-coup on annonce le retour, de l'armée de Hongrie, du fils d'un intime ami de Tobie nommé Lefèvre. Il est jeune, beau, et a été élevé dans le même village que Mme Wattmann. Que de titres pour l'aimer et être aimé d'elle ! Un ancien sentiment se réveille en vain dans le cœur de la veuve, elle demeure fidèle à la promesse faite au capitaine. Shandy, qui est fâché que son frère aime une jeune femme, suppose un ordre de la cour qui le rappelle à l'armée. Tobie va partir lorsque Lefèvre lui vient confesser l'amour qu'il ressent pour Mme Wattmann. Tobie pousse la générosité jusqu'à s'en rapporter au choix même de la veuve, mais un entretien qu'il surprend entre la belle et son jeune ami le détermine à céder la place.

Malgré le talent déployé par la Cne Toussaint dans le rôle de Mme Wattmann, l'histoire intéressa si peu que l'auteur crut devoir garder l'anonyme. — *Non imprimée*.

14 ventôse (5 mars) : LES CHEVAUX SAVANTS, *ou les Arabes à Marseille*, pièce en 2 actes, à grand spectacle, par J.-G.-A. Cuvelier et J.-B. Hapdé.

Le Général français .	CC.	GENEST
Armand		CAMMAILLE ST-AUBIN (*début*).
Saint-Léger		CLOZEL.
Fermond		SAINT-MARTIN.
Un officier		MARTY (*début*).
Un renégat		DELAPORTE.
Moabdin		FRANCONI PÈRE.
Arabes.		FRANCONI FILS. BASSIN. FORTUNÉ.
Azéma	Cnes	A. DUMOUCHEL.
Une femme arabe . .		LOUISE PICARD (*début*).

Des Arabes experts en l'art de dresser les chevaux doivent donner aux Marseillais un échantillon de leur savoir-faire. Au milieu de la troupe orientale qui les environne est Azéma, fille du chef Moabdin, dont la taille et les grâces captivent tous les regards. Sa figure est couverte d'un voile épais qu'elle a fait serment de n'ôter que pour un officier français à qui elle s'est fiancée en Egypte. Cela n'empêche pas Saint-Léger, fils cadet du général commandant de Marseille, de lui faire sa cour. Repoussé, il s'entend avec un renégat turc qui, pour deux cents louis, se charge de conduire la belle à bord du brigantin dont il est capitaine. Il l'enlève, en effet, mais pour le compte du sultan qui fera d'elle une odalisque. Saint-Léger voit avec rage le fripon s'éloigner à toutes voiles ; par bonheur, un vaisseau français barre la route au brigantin et s'en empare à l'abordage. Un officier ramène alors Azéma à Moabdin et se jette dans les bras du général commandant ; c'est Armand, frère aîné de Saint Léger, qui est de plus le fiancé d'Azéma. Le général ne peut rien refuser au fils qui s'est couvert de gloire auprès de Bonaparte, il le marie donc avec la jeune Arabe, et les compatriotes de cette dernière célèbrent son union par d'étonnants exercices.

Comme on l'a vu dans la distribution. les Fran-

coni prêtaient à ces tableaux romanesques un concours exceptionnel ; les talents de leur cavalerie furent surtout appréciés et valurent aux deux arrangeurs un certain nombre de bonnes recettes.

27 ventôse (18 mars) : LES PÊCHEURS, *ou le Mariage par ruse*, vaudeville en 1 acte, par ***. — *Non imprimé.*

13 germinal (3 avril) : L'ENFANT DU MYSTÈRE, *ou les Amants du XVe siècle*. pantomime en 3 actes. par J.-B. Hapdé. musique de Guébaur, ballets de Blondin. décors de Mœnk.

Myrthil	CC.	TAUTIN.
Léon		GOUGIBUS.
Mongoldi		CAMMAILLE.
1er écuyer		DOMINIQUE.
Le Bailli		SAINT-MARTIN.
Un geôlier		BAROTTEAU.
Zilia	Cnes	A. DUMOUCHEL.
Georgine		HAINAULT.
Emma		BARRÉ (*début*).

Un fils est né des amours secrètes du troubadour Myrthil avec la pastourelle Zilia, fils qui a reçu le nom bizarre d'Emma. Zilia est une beauté dont Mongoldi, seigneur des environs d'Aix, s'éprend violemment. Il la demande à sa mère Georgine, qui consent avec joie à l'avoir pour gendre ; mais, fidèle à son amant, la pastourelle refuse l'honneur qu'on veut lui faire en révélant à tous la naissance d'Emma. Furieux, Mongoldi sépare l'enfant de la mère et entraîne celle-ci dans son castel où il lui donne une fête brillante. Profitant de la circonstance, Myrthil et son servi-

teur Léon pénètrent chez le seigneur. Mongoldi reconnaît son rival et lui fait offrir une coupe empoisonnée : Zilia sauve son amant et s'enfuit avec lui. On la rattrape pour la jeter dans une prison où elle devra finir ses jours ; Myrthil parvient auprès d'elle avec Emma, et tous deux liment ses fers dont ils chargent ensuite Mongoldi venu pour insulter sa victime. Nouvelle fuite des amants, qu'on reprend encore et qu'on enferme dans une tourelle. Les partisans du troubadour et ceux du seigneur en viennent aux mains. Mongoldi, qui peut s'emparer d'Emma, le jette dans un fossé, met le feu à son château et se brûle la cervelle. Le château s'écroulant laisse apercevoir Zilia enchaînée ; Myrthil la délivre et met entre ses bras Emma que Léon a sauvé. Tout le monde s'embrasse et bénit alors une journée déplorable pour le crime, fortunée pour l'amour.

On retrouve dans cette pantomime les combinaisons essentielles du genre ; ayant maintes fois réussi, rien ne les empêchait d'obtenir encore un accueil favorable.

L'Enfant du mystère devait être le dernier ouvrage donné par l'association fondée en décembre 1799 et qui n'utilisa que cinq des seize mois qu'on lui avait concédés. Elle fut remplacée par un acteur-auteur récemment entré au Théâtre de la Cité et qui, dès le 16 floréal (6 mai), publia dans les feuilles parisiennes cet alléchant avis :

Le citoyen Cammaille Saint-Aubin, directeur de ce théâtre, offrira au public, dans la première décade de prairial, des artistes dont la grande jeunesse invite à l'indulgence. Il rétablira les Variétés, la Pantomime, la Danse, et y joindra des Concerts et des Fêtes artistiques exécutés par les premiers artistes de la France.

Le 21 du même mois, une représentation de *la Bergère de Saluces*, drame du Théâtre des Jeunes-Artistes, et de *l'Enfant du mystère* était donnée dans des conditions si fâcheuses que l'impresario protestait en ces termes, à la date du 23 :

Le citoyen Cammaille Saint Aubin prévient le public que la représentation d'avant-hier lui est absolument étrangère, qu'il n'a pris ni pu prendre aucune part aux événements désagréables qui ont eu lieu, et qu'il a pris tous les moyens qui sont en son pouvoir pour en garantir sa nouvelle entreprise.

Le 3 prairial (23 mai), on jouait encore, à la Cité, SÉTHOS A MEMPHIS, *ou l'Initiation égyptienne dans les Pyramides*, drame muet avec apparitions, évocations et prestiges. On y voyait Séthos, fasciné par les prêtres, jurant d'immoler sa maîtresse, puis violant ce serment et plongé par suite dans le *Lieu de souffrances*, c'est-à-dire dans l'enfer. Aux tourments qu'il y endurait, succédaient les joies du Paradis et Séthos, au son des harpes, épousait son amante. Etant l'auteur de cette fantomagie, Cammaille ne pouvait prétendre qu'on l'eût donnée à son insu ; mais, l'effet en ayant été piteux, il atténua ce désastre en prétendant qu'on ne devait qu'à la noirceur la plus atroce le désordre qui s'était produit. Des cordages coupés, des contrepoids arrêtés, des ouvriers intelligents remplacés par des gens ineptes, tout s'était coalisé contre une pièce dont 12 scènes sur 22 avaient seules été vues.

Le 19 prairial (8 juin), la direction Cammaille

Saint-Aubin fut inaugurée enfin par un spectacle composé d'un *Discours d'ouverture*, prononcé par le citoyen Daubigny, de *Diogène fabuliste*, comédie en I acte, en vers, par Dancourt (de l'Ambigu-Comique), et d'une grande pièce pompeusement annoncée, sur laquelle on fondait les plus belles espérances.

LES CHINOIS, *ou Amour et Nature*, pantomime dialoguée en 3 actes, avec chants, danses, combats, etc., par Cammaille Saint-Aubin (avec Ribié), musique de Baneux, ballets d'Aumer, décors d'Auguste.

Zangti	CC. VALCOURT.
Lucidor	BOSSET (*début*).
Aufrescar	CAMMAILLE.
Osman	DAUBIGNY.
Balmuck.	GOUGIBUS.
Jénor	HURPY (*début*).
Liza	Cnes BARRÉ.
Zoaida	TABRAIZE AINÉE (*début*).
Laossé	LAPORTE (*début*).

Sauvé d'un grand péril par le Persan Lucidor, Zangti, empereur chinois, l'élève au rang de mandarin. Zangti a près de lui un Tartare nommé Aufrescar, en qui il met toute sa confiance, mais celui-ci ambitionne le trône et la possession de l'esclave Zoaida qui, jusque-là, a repoussé l'amour de l'empereur Aufrescar compte trouver un complice dans Lucidor ; il lui enjoint de disposer Zoaida à combler ses vœux, sous peine de voir périr ses deux enfants. Lucidor, qui consent à parler à Zoaida, retrouve en elle une épouse très chère qui lui fut enlevée ; mais, à peine ont-ils pu s'embrasser, que les Tartares, conduits par

Aufrescar, attaquent les Chinois. Ils sont vaincus et Aufrescar est emprisonné jusqu'à l'heure d'un atroce supplice. D'autres Tartares, survenant, délivrent leur chef au pouvoir duquel retombent Lucidor et les siens. Le Persan va périr lorsque Zoaida s'arme d'un poignard et frappe elle-même l'exécuteur. Finalement Zangti, qui a pu rallier ses troupes, taille en pièces les Tartares; Aufrescar meurt sur un bûcher, et l'empereur s'acquitte avec Lucidor en lui rendant son épouse.

Fable attachante, brillamment montée, et qui fit sensation. Tenant la promesse de l'affiche, un Chinois arrivé depuis peu assistait, avec les premières autorités et l'état-major de Paris, à cette soirée d'ouverture, au total heureuse. Nombre d'ouvrages, repris ou créés, la suivirent.

20 prairial (9 juin) : *La Fausse correspondance*, comédie en 1 acte, par Legros (de l'Ambigu).

23 prairial (12 juin) : *Les Suppléants*, comédie en 1 acte, par Legros (de l'Ambigu).

30 prairial (19 juin) : reprise, avec changements, du *Moine*, comédie en 5 actes, par Cammaille Saint-Aubin et Ribié (du Théâtre d'Emulation).

8 messidor (27 juin) : LA BATAILLE DE MARENGO, *ou la Conquête de l'Italie*, fait historique en 1 acte, avec chants, combats et évolutions militaires, par ***.

Cette pièce, qui n'eut qu'une représentation, n'est racontée dans aucune feuille. — *Non imprimée*.

9 messidor (28 juin) : *C'est le diable, ou la Bohémienne*, drame en 5 actes, par J.-G.-A. Cuvelier (de l'Ambigu).

14 messidor (3 juillet) : BIENTÔT LA PAIX, *ou la Voiture cassée*, impromptu-vaudeville en 1 acte, par Hector Chaussier, Cammaille Saint-Aubin, Décour et Saint-Victor.

L'accident arrivé au Premier Consul, sur le pont de Montereau, fournit le fond de cette bluette, écrite dans une nuit, et dont les couplets à la louange de Bonaparte faisaient à peu près tout le mérite. — *Non imprimée.*

24 messidor (13 juillet) : LE PREMIER GRENADIER DE FRANCE, *ou Une journée de La Tour d'Auvergne*, fait historique en 1 acte, par Décour, Millingen et Moucheron.

Revenant de l'armée, La Tour d'Auvergne descend chez un ami dont le fils, son unique soutien, est appelé aux frontières par la loi de la conscription. Le jeune homme va s'arracher à son père, à son amante, lorsque le grenadier, dans un mouvement généreux, s'offre à le remplacer et part, béni par tous.

On applaudit Bosset, intelligent et chaleureux dans le rôle de La Tour d'Auvergne, mais la pièce resta manuscrite.

30 messidor (19 juillet) : LE MARIAGE EN ENFER, pantomime en 3 actes, par Hector Chaussier.

Des murmures universels firent tomber le rideau avant la fin de cette chose machinée à laquelle les critiques confessèrent n'avoir rien compris. — *Non imprimée.*

Dans son numéro du 8 thermidor (27 juillet), *le Courrier des Spectacles* publia, contre le directeur de la Cité, une lettre signée Bosset, Steinbach, Clausse, Jacquinet, Petit, et dans laquelle Cammaille était nettement accusé de manquer à ses engagements envers ses fournisseurs et ses artistes. Il répondit, le lendemain même, en ces termes intéressants :

Voilà 49 jours que j'ai ouvert mon théâtre dans la saison la plus défavorable, j'ai joué 26 fois. L'engagement de chaque artiste porte qu'il sera payé chaque décadi, eu égard au nombre des représentations, et qu'au bout de l'année seulement il recevra le complément de ses appointements fixes. Ceux qui ont des parts dans les bénéfices doivent se les distribuer chaque mois. J'ai rempli au-delà de la clause de l'engagement, soit écrit soit verbal. J'ai fait plus, j'ai payé une somme pour répétitions avant l'ouverture, chose qui ne se pratique jamais ; j'ai avancé à plusieurs ; enfin, dans une entreprise à Tivoli, j'ai employé le plus de monde possible et je les ai payés six fois plus que je m'y étais obligé par leur engagement qui, moyennant le quart en sus de leurs appointements, m'autorise à les conduire partout où je le jugerai nécessaire. Bas, pantalons, bottes, souliers, chapeaux de ville, je leur ai tout donné ; ils les ont emportés et quelques-uns les ont vendus. La nourriture de la plupart, celle de leurs femmes, de leurs

enfants, a été payée par moi à titre d'avances. Et des malheureux qui, pour la plupart, sont venus m'implorer, qui rampaient devant des directeurs pendant des années entières sans rien toucher, veulent me torturer et exiger au-delà du prix convenu dans la seule idée d'affaiblir le titre d'honnête homme sans lequel je ne dormirais pas !... Je vous le demande, citoyen, est il administrateur de théâtre, je ne dis pas à Paris mais dans la France entière, qui comme moi puisse dire : « On ne peut pas me demander quinze jours à la rigueur? »...

La querelle finit, comme toujours, par l'exclusion des protestataires non indispensables.

20 thermidor (8 août) : L'ÉPREUVE EXCUSABLE, comédie en 1 acte, par Leroi de Neufvillette.

Alexis aime Julienne qui le paie de retour, mais il est pauvre et le fermier Michot ne veut point de lui pour gendre. Congédié durement Alexis va quitter le pays, lorsqu'il trouve une bourse remplie d'or que le seigneur a mise exprès dans un sentier. D'abord fou de joie il conte la chose à Julienne, mais il réfléchit bientôt que cette fortune ne lui appartient pas. Un billet jeté à la même place que la bourse le rassure sur la légitimité de sa possession. Fier de l'aubaine, il appelle Michot que la vue de l'or adoucit au point qu'il lui promet sa fille. Mais, en manière d'épreuve, le seigneur réclame la somme qu'il dit avoir destinée au soulagement d'une famille pauvre. Alexis rend la bourse et veut s'éloigner quand Michot, charmé de sa probité, le retient et lui donne Julienne, à qui l'argent trouvé sert finalement de dot.

Cammaille faisait avec rondeur le personnage du père et Mlle Planté, débutante, donna, dans le rôle de Julienne l'espérance d'un joli talent ; ce ne fut néanmoins qu'un demi-succès. — *Non imprimée.*

20 thermidor : *Une Faute de l'amour*, drame en 5 actes, par Cammaille Saint-Aubin et Destival (de l'Ambigu).

6 fructidor (24 août) : Jenny, *ou les Ecossais*, drame en 3 actes, par ***.

Une haine implacable sépare les deux familles de Sommerset et de Suffolk. Du fait de Sommerset, le duc de Suffolk a péri sur l'échafaud. Le fils de cet infortuné est aussi victime de l'ennemi de sa race ; il voit, sans pouvoir les défendre, sa femme égorgée et sa fille Clary enlevée. Préservé par miracle, il élève le jeune comte, son fils, dans l'horreur des Sommerset et, quand il le croit capable de servir ses projets, il pénètre avec lui dans le château du duc pour lui ôter la vie ; mais le jeune homme tombe amoureux de Jenny, fille de Sommerset, se fait aimer d'elle et l'épouse secrètement. Fabricio, intendant de Suffolk, apprend ce mariage et en instruit son maître qui condamne le coupable à la prison. Jenny quitte le château de Sommerset et délivre le comte que son père entraîne, déguisé comme lui en pèlerin, chez leur ennemi pour le frapper enfin. Prévenu par Fabricio, dont Jenny a repoussé les vœux avec mépris, Sommerset envoie à Suffolk Clary, qu'il lui a jadis enlevée et que, la croyant fille du duc, les pèlerins vont assassiner sur le conseil de Fabricio lorsque Sommerset accourt et révèle l'état-civil de Clary. Fabricio est livré au supplice comme auteur des dissensions des deux familles et les seigneurs, réconciliés, ratifient l'union de leurs enfants.

Trame vulgaire qui intéressa peu et dont l'auteur ne se fit pas connaître. — *Non imprimée.*

7 fructidor (25 août) : *Marguerite, ou les Voleurs*, drame en 1 acte, mêlé de pantomime, par Cammaille Saint-Aubin et Ribié (de l'Ambigu).

13 fructidor (31 août) : LE MEUNIER GÉNÉRAL, pièce anecdotique mêlée de vaudevilles en 1 acte, par ***.

Le général Lecourbe fait une reconnaissance avec quelques officiers. Un meunier chez qui il arrive l'invite à partager le repas de sa famille et, bientôt échauffé par les fumées du vin, s'endort. Lecourbe profite de l'absence des parents du meunier pour le déshabiller et lui faire revêtir ses vêtements. Des officiers vont déposer le paysan endormi dans un taillis épais. Lecourbe, explorant le pays, est interrogé par une patrouille ennemie qui s'enquiert du général français qu'on a vu rôder dans les environs ; il envoie vers le meunier les soldats qui croient avoir fait une riche capture, mais que Lecourbe tire bientôt d'erreur en annonçant la conclusion d'un armistice.

Agréable pièce bien interprétée par Bosset, Dauvigny (débutant), Lejeune, Genest et la citoyenne Hippolyte ; demandé à la chute du rideau, l'auteur pourtant ne se fit pas connaître. — *Non imprimée.*

20 fructidor (7 septembre) : LE DÉFI DANGEREUX, comédie en 1 acte, par Saint-Félix (Mme Desveaux).

Auguste est l'ami de Germeuil, et ce dernier lui accorde toute sa confiance ; cependant, pour l'éprouver, il engage Céphise, son épouse, à lui laisser entrevoir de l'amour ; elle y consent, quoique regardant cela comme une épreuve dangereuse. Germeuil, à l'approche de son ami, se cache dans un cabinet. L'entrevue d'Auguste avec Céphise a lieu ; mais Auguste, loin de répondre aux avances qu'on lui fait, s'indigne et proteste que Germeuil sera instruit de la faute de sa femme. Il tient parole quand son ami sort de sa cachette, mais, aux éclats de rire des deux époux, il voit avec plaisir que ce n'était qu'un jeu.

Faible sujet, traité en style médiocre. — *Non imprimé.*

21 fructidor (8 septembre) : *La Folle épreuve*, comédie en 1 acte, par Hoffman (de l'Ambigu).

6 vendémiaire an IX (28 septembre) : LA MORT DE KLÉBER, *ou les Mœurs orientales*, pantomime en 1 acte, par ***.

Soliman aime Zoraïda, fille de Mohammed. Ce dernier est l'ennemi juré de Kléber et, malgré les services reçus du général, il ne promet à Soliman la main de son amante qu'à la condition qu'il immole le gouverneur de l'Egypte. Soliman rejette cet ordre, mais le féroce Mohammed renverse sa fille et menace de la poignarder si le jeune homme persiste dans son refus. Effrayé, Soliman prête sur l'Alcoran le fatal serment qui bientôt s'exécute.

Montée avec précipitation et jouée sans ensemble, cette pièce reçut un accueil peu flatteur. — *Non imprimée.*

7 vendémiaire (29 septembre) : L'HEUREUSE DÉCOUVERTE, vaudeville en 1 acte, par Saint-Père.

Bastien et Jacques possédaient un oncle qui, en mourant, fit deux lots de ses biens : d'un côté ses terres, de l'autre une chaumière avec l'obligation de prendre soin de Lavaleur, ancien compagnon d'armes du défunt. Jacques, guidé par le seul intérêt, choisit les terres, tandis que Bastien, désireux surtout de satisfaire aux dernières volontés de son

oncle, prend possession de la chaumière. Les deux cousins aiment Lucette, fille de Mathurine, mais la pauvreté de Bastien fait que Mathurine lui préfère son rival. Cependant, dans le testament de l'oncle, existait une clause secrète qui ne devait être publiée qu'un an après le partage. Ce terme arrivé, le bailli assemble la famille et lit le codicile qui révèle que le défunt a caché 20.000 livres dans la cheminée de la chaumière, pour récompenser la générosité de celui qui s'est chargé de Lavaleur. Par suite Bastien épouse Lucette et Jacques, furieux, reçoit son congé.

Dû au régisseur du théâtre, cet acte fut en divers endroits applaudi, sans que personne l'éditât.

11 vendémiaire (3 octobre) : CADICHON, *ou le Riche aux cent écus*, comédie en 1 acte, par ***.

Cadichon, commissionnaire, est sur le point d'épouser Jeannette, nièce du père Dupuis, lorsqu'il gagne à la loterie un lot de cent écus. Enflé d'orgueil, il dédaigne sa fiancée qui, les larmes aux yeux, s'en plaint à son oncle. Dupuis, pour punir Cadichon, imagine de le mystifier. Le pseudo-riche vient de toucher son argent et se demande où il pourrait bien le cacher lorsque Jeannette, déguisée en homme, lui apprend que, derrière un peuplier qu'elle désigne, est un trou où l'argent qu'on dépose se double en peu de temps. Pour vérifier le fait, Cadichon cache une pièce de douze sols à laquelle Dupuis ajoute secrètement une pièce pareille. Enchanté, Cadichon enfouit dans la cachette ses cent écus que upuis enlève aussitôt. Désespoir du mauvais riche à la découverte de ce vol, puis regrets des torts qu'il a eus envers ses amis On lui pardonne, et Dupuis le marie à Jeannette en lui rendant sa petite fortune.

Sujet déjà traité au théâtre des Jeunes-Artistes ;

on trouvait, dans cette version nouvelle des scènes froides et des trivialités qui soulevèrent quelque opposition. — *Non imprimée.*

20 vendémiaire (12 octobre) : LES IGNACES, *ou les Savetiers*, parodie-vaudeville de l'opéra des *Horaces* en 1 acte, par ***.

La scène se passe à Issy. Les cordonniers ne veulent pas que les savetiers travaillent dans le neuf ; une dispute s'élève à ce propos et, pour éviter l'effusion du sang, chaque corporation choisit trois défenseurs. Les Ignaces défendront les cordonniers, les Coriaces les savetiers ; Babille, fille du vieille Ignace et amante d'un Coriace, jouera le rôle de Camille. Le combat a lieu ; le jeune Ignace, vainqueur, reste maître du champ lorsque Babille arrive et, apprenant que son amant est immolé, veut se tuer d'un coup de tirepied ; mais Coriace lui-même arrête le coup fatal. Etonnement de Babille qui apprend avec plaisir que, de même qu'à l'Opéra, un remplaçant s'est fait tuer pour Coriace qui devient alors son époux.

Faite en huit heures par quatre auteurs qui gardèrent l'anonyme, cette parodie offrait de la gaîté, des intentions comiques et des couplets assez jolis. Elle était, selon l'affiche, ornée d'un « combat à six dans les formes ». — *Non imprimée.*

28 vendémiaire (20 octobre) : CANARDIN, *ou les Amours du quai de la Volaille*, comédie du gros genre en 2 actes, mêlée de chants et de danses (par Joseph Aude).

Dalbain.	CC. Cammaille.
Eustache Canardin . . .	Genest.
Cadet Canardin	Lejeune (*début*).
Mlle Persinet	Saint-Père (*début*).
Godard	Bignon (*début*).
Coupart.	Roland (*début*).
Un marchand de poulets .	Ache.
Un musicien	Barotteau.
Un marchand de vin . .	Niepse (*début*).
Melval, Un charretier . .	Saint-Félix.
Mme Canardin.	Cnes Aimée (*début*).
Nanette Dubois	Montcassin (*début*).
Magdelon Groslaid . . .	Hainault.
Charlotte	Hippolyte.

Un court prologue en vers montre, discutant, Dalbain, directeur du théâtre, et son associé Melval. Celui-ci s'indigne qu'on ose mettre en scène des personnages aussi vulgaires que Canardin, mais son interlocuteur riposte que, pour payer ses acteurs, il doit donner du nouveau. Réjouir sans blesser les mœurs est faire œuvre utile...

La France, qui voit l'ordre établir son empire,
Après un deuil si long a tant besoin de rire !...

Et la pièce commence. — Cadet, fils de l'ex-recors Canardin, doit épouser Charlotte, fille de Magdelon Groslaid, marchande de volailles C'est Magdelon, amie depuis trente ans de Canardin, qui a décidé cette union dont se chagrine Charlotte, éprise de Godard, charretier de Melun. Le motif déterminant de sa préférence est que Cadet vient d'être fait inspecteur de nuit du quai de la Volaille. Les deux rivaux, que le hasard met en présence chez un marchand de vins, se gourment. Cadet a le dessous et va se plaindre à Magdelon qui, pour le venger, fixe la noce au lendemain même. Mais Nanette, collègue de la maman Groslaid, lui communique une lettre de laquelle il résulte que Canardin fils n'a sa place que pour une décade. Cela change les choses. A

l'occasion de la fête de Charlotte, un souper réunit tous les personnages et Godard fait à celle qu'il aime la surprise d'une musique. Au dessert, Magdelon, furieuse du mensonge dont elle a été dupe, déclare prendre pour gendre le galant charretier. Le commis désolé d'abord, se ressaisit bientôt et prend philosophiquement part au festin et aux danses qui célèbrent le triomphe de son rival, car, dit-il :

Pourvu qu'on boive et que l'on mange,
Le reste m'est inférieur.

Des incidents comiques, des caractères bien observés recommandaient ce tableau qui, comme l'avait désiré l'impresario du prologue, fit s'épanouir maintes fois les spectateurs.

30 vendémiaire (22 octobre) : Le Troubadour, *ou l'Enfant de l'amour*, pantomime en 3 actes, par J.-B. Hapdé, musique de Guébaur, décors de Mœnk.

C'était, à peu de chose près, *l'Enfant du mystère*, représenté le 3 avril précédent. Sauf Lafitte succédant à Tautin et la citoyenne Julie remplaçant Adèle Dumouchel, l'interprétation avait été conservée ; le succès ne se renouvela pas moins.

4 brumaire (26 octobre) : La Romance, opéra-vaudeville en 1 acte, par B. de Rougemont.

Epris de Rosalie, Dorval, jeune littérateur, imagine, pour lui découvrir son amour, d'insérer dans un journal une romance où, sous le nom de Nathalie, il chante Rosalie elle-même. Celle-ci lit le journal, trouve la pièce char-

mante, et son père lui-même s'en enthousiasme au point qu'il déclare vouloir de l'auteur pour gendre. Dorval, avec l'aide d'Arlequin son ami, s'introduit auprès de sa maîtresse, mais il est bientôt contrarié par un rival, Roger, présomptueux ignorant, qui se donne pour l'auteur des couplets dans l'espoir d'avancer son mariage. Dorval, d'abord embarrassé, déclare à son tour avoir fait la romance et, à l'appui de cette assertion, présente le reçu du journaliste. Roger déconcerté prend la fuite, et le poète devient époux.

Lejeune faisait Roger et Thibouville (débutant) Arlequin dans cette bluette, applaudie mais non publiée.

4 brumaire : *Louise*, comédie en 1 acte, par Cammaille Saint Aubin (de l'Ambigu).

13 brumaire (4 novembre) : LES FOUS HOLLANDAIS, *ou l'Amour aux Petites-Maisons*, comédie en 2 actes, par Bignon et Claparède.

Manzop		CC. LEJEUNE.
Duramberg		GENEST.
Gersan		SAINT-FÉLIX.
Sottelof		MELCOURT.
1er fou		CAMMAILLE.
Un poète	fous	BIGNON.
Un marin	fous	SAINT-MARTIN.
Un chevalier	fous	THIBOUVILLE.
Un musicien	fous	BAROTTEAU.
Camille		Cnes MONTCASSIN.
Une plaideuse folle		VAUTRIN (*début*).

Il est d'usage à Amsterdam que, pendant la fête du pays,

les Petites-Maisons soient ouvertes aux curieux et que les fous jouissent d'une entière liberté. Attendri par l'or du français Gersan, le gardien Manzop autorise celui-ci à venir tous les soirs soupirer dans le jardin sur lequel donnent les croisées de certaine Camille dont il est amoureux. Camille, fille de Duramberg, est promise par son père au riche mais ridicule Sottelof. Duramberg et Sottelof sont parmi les badauds qui accourent visiter les fous. Profitant de leur absence, Camille se rend dans le jardin pour rencontrer Gersan. Manzop, par complaisance, les habille comme ses pensionnaires. Déguisés ainsi, ils intriguent le père et le prétendu qu'à leur exemple les aliénés accablent de lazzis. Leur succès néanmoins resterait douteux si un poète fou ne prêchait Duramberg avec tant de raison qu'il l'attendrit et le décide à consentir à l'union des amants. Sur quoi, faisant fortune contre bon cœur, Sottelof renonce au dédit qu'il pourrait exiger.

Pièce originale et gaie. Le premier soir, les auteurs ayant été demandés, Bignon, qui avait joué avec talent le rôle du rimeur insensé, parut pour improviser ce couplet senti :

Citoyens, à si bon marché
 Ma muse a pu vous plaire,
Pour un luth discord mal touché
 Quel précieux salaire !
Moins honoré de mes succès
 Que de votre indulgence,
Daignez mesurer vos bienfaits
 A ma reconnaissance !

26 brumaire (17 novembre) : L'Elève de la nature, *ou le Nouveau peuple*, pantomime en 3 actes, par Cammaille Saint-Aubin, ballets de Blondin.

Amazis.	CC. Gougibus jeune.
Evogare	Lafitte.
Zamore.	Gougibus ainé.
Osman	Saint-Martin.
Patriarche persan . . .	Barotteau.
Azaka	Ache.
Lutteurs et combattants .	Niepse, Roland, Ache.
Ozéime.	Cnes Montcassin.
Irza.	Julie Pariset.
Dély	Petite Hilaire (*début*).

Dans un pays non désigné, mais habité par des Arabes et des Persans, le trône vacant doit appartenir au plus digne. Les Arabes ont pour candidat Evogare, qui représente la Guerre, la Victoire et l'Immortalité; les Persans Amazis, passionné pour la Paix, les Arts et l'Abondance. Evogare, dévoré d'ambition, estime que le sceptre doit lui appartenir et propose d'avance à la jeune Arabe Irza de partager sa puissance. Irza, qui aime le Persan Zamore, est plus effrayée qu'attendrie par l'offre qu'on lui fait et qu'elle repousse. Les patriarches bientôt s'assemblent pour peser les droits des candidats ; c'est Amazis qu'ils choisissent au grand dépit d'Evogare qui, rassemblant une armée formidable, attaque les partisans du nouveau roi, et les met en déroute. Amazis va être tué quand Irza lui sauve la vie en promettant d'être à Evogare. Celui-ci conduit au patriarche Osman Amazis et sa femme Ozéime, dont le moine s'éprend. Il avoue cet amour et, repoussé par Ozéime, veut se venger sur son mari. Irza sauve encore Amazis en réclamant le droit de le faire périr elle-même. Evogare cependant est forcé de partir en guerre contre des rebelles : Irza, que la présence d'Osman gêne, l'oblige à marcher à la tête de l'armée qu'il se contentait de bénir. Restée seule avec la famille d'Amazis, elle se dispose à lui rendre la liberté. Le nègre Azaka, surprenant son dessein, veut y mettre obstacle, mais ses efforts sont vains et les Persans s'enfuient. Ils rencontrent, par bonheur, un détachement ami qui met

Amazis à sa tête et attaque les Arabes conduits par Evogare revenu. Au plus fort du combat Osman, expert en l'art magique, fait exploser un volcan qui engloutit tous les personnages. Mais bientôt les nuages couvrant le théâtre se dissipent, laissant voir un palais délicieux au fond duquel s'élève le temple du bonheur. Amazis, Ozéime, leur fille Dély, Irza et Zamore sont réunis au milieu des deux peuples qui les acclament — et la toile tombe.

Rien, dans ces événements quelconques, ne justifiait le titre ambitieux de l'ouvrage; sans garder rancune à l'auteur-directeur, le public paya de bravos les efforts faits pour lui plaire.

10 frimaire (1er décembre) : MOLIÈRE JALOUX, comédie en 1 acte, par Dumersan. — *Non imprimée* et sans analyse.

14 nivôse (4 janvier 1801) : LE PETIT ORATORIO, *ou Une Création pour rire*, vaudeville en 1 acte, par Georges Duval et Bizet. — *Non imprimé.*

On exécute un petit oratorio français en société. Un jeune homme y remplit le rôle d'Adam, son amante celui d'Eve et son rival celui de l'Eternel. Ce dernier crée, unit et bénit les deux nouveaux êtres qui ont eu l'adresse de lui faire signer leur contrat de mariage.

Demi-réussite. — *Non imprimé.*

16 nivôse (6 janvier) : *Monsieur de Pourceaugnac*, comédie en 3 actes, par Molière (du Théâtre-Français).

Peu satisfait d'une campagne au cours de laquelle il s'était signalé surtout par des annonces fastueuses et mensongères, Cammaille Saint-Aubin se retira, le mois suivant, pour faire place à une direction composée de Ribié et Ferville. Ce dernier, comme nous l'avons vu dans un précédent document, était fondé de pouvoirs de Saint-Edme ; quant à Ribié, type complet de l'ancien bohême dramatique, il allait depuis vingt-cinq ans de théâtre en théâtre, jouant, écrivant, dirigeant tour à tour, et d'ordinaire avec un médiocre succès.

L'administration nouvelle, qui avait adopté le nom de *Théâtre de la Cité*, débuta, le 14 pluviôse an IX (3 février 1801), par trois ouvrages :

LE LEVER DU RIDEAU, prologue-vaudeville en 1 acte, par *** ; *Europe*, pantomime héroïque en 3 actes, par *** (de la Gaîté) ; et *La Comédie sans comédie*, 1 acte, par Ribié (du Théâtre Louvois).

Quelques idées originales plurent dans la première de ces pièces où, par une innovation peu goûtée, les directeurs figuraient sous leurs propres noms *L'Enlèvement d'Europe*, jadis farce bouffonne, avait été remonté dans le genre noble ; il dut sa réussite au jeu des machines, à la fraîcheur de danses exécutées par des enfants, et à la beauté des décorations. Quant à *la Comédie sans comédie* ou Ribié jouait cinq rôles, elle offrait à cet acteur le plus joli cadre pour exercer ses talents.

Plusieurs reprises suivirent encore qui montrèrent ce même Ribié dans des rôles qui lui avaient, sur d'autres scènes, valu des bravos plus ou moins flatteurs.

16 pluviôse (5 février) : *Boniface Pointu et sa famille*, comédie en 1 acte, par Guillemain (des Variétés Amusantes).

16 pluviôse : *Le Mariage du capucin*, comédie en 3 actes, par Pelletier-Volmeranges (du Théâtre Louvois).

16 pluviôse : *La Résolution inutile*, comédie en 1 acte, par Patrat (de la Comédie-Italienne).

22 pluviôse (11 février) : *Geneviève de Brabant*, mélodrame en 3 actes, par Ribié (de la Gaîté).

24 pluviôse (13 février) : *Le Franc marin*, comédie en 1 acte, par Dorvigny (de la Gaîté).

24 pluviôse : *Le Sabotier*, comédie en 1 acte, par Landrin (de la Gaîté).

Puis des nouveautés alternèrent avec les redites.

26 pluviôse (15 février) : Le Jeune Russe, *ou la Paix*, comédie en 1 acte, par ***.

Bazile, père de Colette, a reçu chez lui un jeune Russe qui se prend à aimer sa fille et en est payé de retour. Bazile, mis au courant de la situation, promet d'unir les amoureux dès que la paix sera faite entre la France et la Russie. Le canon ne tarde pas à proclamer cette bonne nouvelle, et le mariage projeté se célèbre.

Parmi les couplets en l'honneur du Premier Consul, chantés à la fin de cette comédie, il faut en signaler un exprimant le désir que les descendants du héros se multipliassent jusqu'à ce qu'on pût prendre la lune avec les dents. — *Non imprimé.*

27 pluviôse (16 février) : LA FÊTE CRÉOLE, divertissement en 1 acte, par ***. — *Non imprimé.*

28 pluviôse (17 février) : *La Boiteuse*, comédie en 1 acte, par Landrin (de la Gaîté).

3 ventôse (22 février) : VENGEANCE POUR VENGEANCE, *ou le Cadi de Smyrne*, comédie en 3 actes, par Servières et Coupart.

Le cadi de Smyrne, vieux et laid, aime une belle fille qui lui préfère un jeune amant. Celui-ci, sous les habits d'un simple négociant, est un prince qui cache son nom même à sa maîtresse. Pour se venger du refus qu'elle lui a fait, le cadi persuade à la jeune personne de donner sa main au négociant dont il ne soupçonne pas la haute naissance. Cela fait, la nouvelle épousée se déguise et vient trouver le cadi, aux yeux de qui elle se fait passer pour la sœur de son tailleur, chassée par lui sous prétexte qu'elle n'a ni beauté ni esprit. Le barbon s'enthousiasme et la veut pour femme, mais la véritable sœur du tailleur prend sa place et profite ainsi de la vengeance de l'épouse du prince.

Agréable historiette assez bien accueillie mais non éditée.

8 ventôse (27 février) : *Le Réveil du charbonnier*,

comédie en 3 actes, par Boussernard de Soubreville (de la Gaîté).

10 ventôse (1er mars) : *L'Amour et la Fortune*, pantomime dialoguée en 1 acte, par *** (de la Gaîté).

11 ventôse (2 mars) : *Le Soldat par amour, ou le Bûcheron allemand*, pantomime en 3 tableaux, par Garnier (réédition de *l'Enrôlement des bûcherons*, représenté à la Gaîté le 3 mai 1781).

11 ventôse : *Zing-Zing, ou le Ménage du savetier*, parade en 1 acte, par De Beaunoir (de la Gaîté).

11 ventôse : LA RÉCONCILIATION, *ou l'Aimable enfant*, comédie-vaudeville en 1 acte, par ***. — *Non imprimée.*

18 ventôse (9 mars) : L'ILE DU BONHEUR, *suite de Misanthropie et Repentir*, comédie en 1 acte, par Patrat.

Meinau et Eulalie vivent au sein de la félicité tandis que sous leurs yeux grandissent leurs enfants. Le major Horsk est venu rejoindre son ami. Le jour de la fête de Meinau, celui-ci croit s'apercevoir que son épouse est encore troublée par le souvenir de fautes qu'elle a pourtant bien expiées. Il voudrait trouver un moyen de ne pas paraître avoir sur elle la supériorité de la vertu, et il profite de la découverte qu'il fait des relations intimes de Rosette, sa suivante, avec son domestique Frédérick. Il ne pardonnera à la jeune fille qui se confesse à lui que si, en allant faire le même aveu à sa maîtresse, elle le nomme, lui, comme son séducteur. Eulalie, à ce récit, se désole : son époux ne peut résister à ses larmes et va s'accuser de mensonge lorsque Frédérick et Rosette viennent tout découvrir.

Traduit de Kotzebue, cet acte n'eut qu'un succès modeste et resta manuscrit.

20 ventôse (11 mars) : KOKOLY, extravagance en 3 actes, par Plancher-Valcour et D*** (Destival, avec Ribié).

Après avoir fait cent métiers et de nombreux voyages, Kokoly s'est établi savetier dans la capitale de la Chine. Il est pauvre, car, ayant très bon cœur, il donne volontiers aux malheureux l'argent qu'il pourrait épargner. On publie un jour, à son de trompe, que le chien favori de l'impératrice est à toute extrémité et que mille sequins sont offerts à qui le guérira. Kokoly a servi chez un médecin et en a rapporté le secret de divers remèdes; décidé à tenter l'aventure, il endosse un habit propre et se rend au palais impérial dont un officier lui facilite l'entrée. La poudre qu'il met dans des confitures guérit par miracle le précieux épagneul. L'impératrice, enchantée, trouve que mille sequins sont insuffisants pour récompenser un tel service et, malgré les protestations du savetier, elle le nomme général en chef de son armée Cette armée assiège Capra; fort embarrassé pour donner les ordres qu'on sollicite de lui, Kokoly laisse aller les choses au hasard et ses soldats prennent d'assaut la ville. On lui amène les vaincus pour qu'il les fasse passer au fil de l'épée, mais le brave homme s'indigne et commande qu'on embrasse tous ces hommes désarmés. L'impératrice, de plus en plus charmée, félicite publiquement Kokoly, qui rejette sur d'autres le mérite de la victoire avec une pudeur qu'on prend pour de la modestie. Soudain une dame d'honneur accourt annoncer que l'angora de la princesse expire dans des douleurs affreuses. — « Secourez mon chat », dit l'impératrice au vainqueur de Capra; celui-ci se dérobe, alléguant qu'il ne peut ravaler sa dignité de général, sur quoi la souveraine le chasse, ordonnant qu'il rentre dans le néant d'où elle l'a fait sortir. Par bonheur, les habitants de Capra viennent remercier celui qui leur a donné la vie; l'impératrice, qui les reçoit, se repent d'avoir puni l'auteur d'un aussi beau trait et fait courir après Kokoly pour le réintégrer dans son emploi. Le

savetier, philosophe, déclare alors vouloir retourner à sa boutique, car, si son cœur l'a bien guidé, il ne possède aucune des vertus qui caractérisent les véritables héros ; il part donc, au regret des Caprariens qui le voudraient combler d'honneurs et de richesses.

Ribié jouait le principal rôle de cette pièce prônant l'humanité comme la première des vertus, et qui contient d'ailleurs des scènes originales semées de mots amusants. Malgré le succès qu'elle obtint, on ne l'imprima qu'un an plus tard, lors d'une reprise qui sera signalée.

30 ventôse (21 mars) : *Arlequin protégé par la fortune*, comédie en 1 acte, par Armand Croizette (de la Gaîté).

14 germinal (4 avril) : L'HOMME VERT, *ou les Epreuves de l'Amour*, pantomime en 3 actes, par Ribié, précédée d'un prologue en vers, par René Périn.

L'Homme vert	CC. LAFITTE.
Dillion	THÉNARD (*début*).
Irza	Cne RIBIÉ.

Le prologue se joue dans le foyer public. L'auteur de la pièce nouvelle se désole en pensant aux défauts qu'il n'a pu éviter lorsqu'un spectateur, entré par hasard, fait avec amertume la critique du genre spécial au théâtre de la Cité, auquel il dit préférer de beaucoup le vieux répertoire. — « Quand on plait, on a toujours raison », riposte l'écrivain, qui fait l'éloge de la pantomime, fille de l'enthousiasme, souvent du génie, et finit par réclamer l'indul-

gence de son interlocuteur pour l'ouvrage qui commence alors. — On célèbre, dans un jardin délicieux, le mariage de Dillion, prince égyptien, avec la belle Irza. Trois fées bienfaisantes viennent par leurs dons d'ajouter à la félicité des époux quand un coup de tonnerre retentit et l'Homme vert, génie cruel autant que puissant, apparaît sur un char de feu. Il examine toutes les beautés présentes et arrête son choix sur Irza que, malgré les efforts de Dillion, il entraîne avec lui dans la terre entr'ouverte. Impuissantes à lutter contre l'Homme vert, les fées brisent avec dépit leurs baguettes ; mais, d'un arbre voisin, sort l'Amour qui se déclare le protecteur de Dillion et l'enlève dans les airs. Déguisé par les soins de l'Amour en musicien aveugle, Dillion se présente en sa compagnie à l'Homme vert qui, pour distraire Irza, autorise l'infirme à pénétrer dans la tour où gémit la belle ; Dillion en profite pour conduire Irza à l'Amour, qui prend dans son char les amants et les entraîne loin du séjour de leur persécuteur. L'Homme vert se met à la recherche des fugitifs qui retombent bientôt en son pouvoir ; il les charge de chaînes que l'Amour vient encore briser. Mais le mauvais génie prend sa revanche en précipitant dans les enfers Dillion et celle qu'il aime. Il va les faire périr dans les tourments lorsque l'Amour, content des épreuves qu'il a fait subir aux jeunes gens, détruit la puissance de l'Homme vert, puis, accompagné des fées bienfaisantes, unit ses protégés, assurés désormais d'un inaltérable bonheur.

L'Homme vert n'accomplissait là que les exploits attribués déjà à des génies de couleurs variées. L'absence d'originalité ne nuisit point à l'ouvrage, monté avec un luxe intelligent, et qui resta longtemps sur l'affiche.

19 germinal (9 avril) : **Le Peintre en miniature, vaudeville en 1 acte, par Bizet et Devaux.**

Un comédien et un peintre discutent sur leurs arts, et le comédien, pour prouver la prééminence du sien, paraît successivement, sans être reconnu, en valet, en père, en fort de la halle, en poète, en musicien, en niais, en ivrogne, et enfin sous ses propres habits.

Cadre peu piquant ; on en demanda les auteurs, mais des sifflets saluèrent leur apparition et leur pièce ne fut pas imprimée.

27 germinal (17 avril) : FORIOSO A BOURGES, *ou l'Amant funambule*, comédie-vaudeville en 1 acte, par P.-J.-A. Bonel et P. Villiers.

Robert.	CC. BOSSET.
Sainville	THÉNARD.
Germain	DEFRESNE (*début*).
Florelle	Cne RIBIÉ.

Enchanté d'avoir décidé Forioso, célèbre acrobate parisien, à venir donner quelques représentations au théâtre de Bourges et croyant par là sa fortune assurée, Robert, directeur de spectacle, décide de marier sa fille Florelle à Sublimé, fils d'un apothicaire. Florelle est aimée de Sainville, brillant militaire, qui a pour valet un spirituel garçon nommé Germain. Ce dernier imagine de faire passer Sainville pour Forioso et de se donner, lui, pour Mustapha, ami du funambule. Il veut, par ce moyen, marier les amants avant l'arrivée de Sublimé qu'on n'attend que dix jours plus tard. La chose prend, et Robert presse les deux artistes de débuter sur son théâtre. Sainville et Germain cherchent vainement le moyen d'éviter cette épreuve, lorsqu'en parcourant les gazettes Robert y trouve la nouvelle d'une indisposition de Forioso, qui lui-même l'avise que ce malaise retardera d'une quinzaine son voyage à Bourges. Un moment vexé d'avoir fait un rôle de Cassandre, Robert

se calme en apprenant que Germain est l'auteur de la ruse : les amoureux seront unis quand le vrai Forioso tiendra sa promesse.

Amusante donnée et jolis couplets ; le tout fut avec raison applaudi.

22 floréal (12 mai) : LA VACCINE, folie-vaudeville en 1 acte, par Moreau, Ponet et T*** (Dumersan).

Verville.	CC. GRANGER (*début*).
Sans-Quartier	DEFRESNE.
Anicet	BEVILLE (*début*).
Mme Dervieux	Cnes BAUD (*début*).
Clémence	MONTCASSIN.

Mme Dervieux joint à mille qualités la manie d'adopter toutes les inventions nouvelles. Pour suivre la mode, elle prétend donc que sa nièce Clémence soit vaccinée. Clémence, qui craint l'opération, demande secours à l'officier Verville qu'elle aime. Sans-Quartier, musicien dans le régiment de Verville, offre aussitôt aux amants ses services qu'on agrée. Vêtu en petit-maître, il se présente à Mme Dervieux sous le nom du docteur Vaccini et lui affirme que, lorsqu'il s'agit d'un sujet féminin, le germe nécessaire doit être fourni par un jeune homme. C'est Verville qu'il présente à cet effet. Sous un prétexte, le faux docteur entraîne ensuite Clémence au jardin et un valet gagné vient annoncer qu'il a enlevé la jeune fille. Verville promet de retrouver la belle, ce qu'il fait aisément, et sollicite sa main. Mme Dervieux l'agrée, en reprochant aux amoureux de n'avoir pas eu plus de confiance en elle. Quant à la vaccine, elle attendra quelque temps encore pour apprécier cette découverte.

Sujet assez drôle, traité habilement : demi-succès.

24 floréal (14 mai) : Les Caraïbes, pièce en 3 actes, par Cammaille Saint-Aubin.

Veli, jeune anglais séparé de sa femme que des pirates lui ont enlevée, est accueilli avec amitié par Korutz, chef des Caraïbes. Celui-ci, vainqueur des Espagnols, a fait la paix avec leur général, Don Zaphar, et les deux peuples vivent dans la plus complète union. Dans le palais de Korutz est une étrangère nommée Werther dont la beauté l'a frappé, mais, tendre et respectueux amant, il attend que Werther consente à couronner sa flamme. Brûlant du même amour, Don Zaphar surprend le secret de son rival et médite aussitôt de lui ravir sa conquête. Après une fête en l'honneur de l'hospitalité donnée par Korutz à Veli et à deux jeunes enfants qu'il a sauvés sans les connaître, le chef des Caraïbes le charge de voir l'étrangère, qui pleure la perte d'un époux comme lui pleure celle de sa femme, car il se flatte qu'en obtenant la confiance de l'inconnue par la conformité de leurs malheurs Veli pourra la déterminer à épouser celui qui l'aime. Suivi des deux enfants, l'Anglais se rend au palais où Don Zaphar l'a précédé avec une troupe armée. Là cet homme cruel lui déclare que, loin de favoriser l'amour de Korutz il doit, sous peine de la vie, ne parler à Werther que de lui, Don Zaphar. Fidèle à l'honneur, Veli s'y refuse, mais il entend soudain la voix de l'inconnue que les enfants appellent leur mère et, reconnaissant ainsi son épouse, il consent à faire ce qu'on exige de lui. Don Zaphar écoute leur conversation ; furieux, il fait enlever les deux enfants et garder à vue leurs parents. Un vieil officier espagnol procure à ces derniers des habits au moyen desquels ils s'échappent, pour aller se jeter aux pieds de Korutz en demandant vengeauce. Le Caraïbe et ses soldats marchent sur les Espagnols, mais Don Zaphar se réfugie sur une tour du haut de laquelle il va précipiter les enfants lorsque, d'un coup de carabine, Veli lui donne la mort.

Lafitte, Defresne, Périn (débutant) et la citoyenne

Ribié jouaient avec talent cet ouvrage, d'invention contestable et qu'on n'imprima point.

12 prairial (1er juin) : Les Dupes, *ou les Aventures de Neuilly*, comédie-folie en 2 actes, par ***.

Un jeune officier, se voyant sur le point de perdre son amante que le père veut marier à une espèce d'imbécile enrichi, parvient, en se déguisant ainsi que son valet, à prévenir ce père contre le prétendu qu'il représente comme accablé de dettes et engagé avec une autre femme. Le bonhomme crédule rompt les pourparlers, mais il y a un dédit de 1 000 francs qu'il s'agit de ne point perdre. Dans ce but, le valet s'habille en capitaine et, sous prétexte de venger une sœur compromise, propose un duel au rival qui recule et préfère restituer l'écrit. L'officier alors se présente et obtient celle qu'il aime.

Interprétées par Beville, Richouelle (débutant), Dufresne, Genest, les citoyennes Ferville et Montcassin, ces aventures peu originales plurent à moitié. L'auteur, non proclamé, garda naturellement son œuvre en portefeuille.

17 prairial (6 juin) : Le Chevalier noir, *ou le Dévouement de l'amitié*, drame en 3 actes, mêlé de pantomimes, chants et combats, par J.-G.-A. Cuvelier.

Alamar	CC. Périn.
Don Salvador	Lafitte.
Picaronné	Ribié.
Pédro	Pompée.
Un paysan	Dinaud (*début*).

Un chef des gardes . .	SAINT-MARTIN.
Hommes d'armes . . .	DUMOUCHEL, MARTY.
Almansine	Cnes RIBIÉ.
Dona Hermosa	HAINAULT.
Rosa	AGATHE (*début*).
Stéphana	MONTCASSIN.

La scène se passe dans le royaume de Grenade, vers le milieu du seizième siècle. Après avoir frappé traîtreusement Don Salvador, chevalier espagnol, le prince maure Alamar, surnommé *le Chevalier noir*, a enlevé Almansine, épouse de Salvador, et leur jeune fille, Rosa. Ces deux dernières, emprisonnées dans un château, sont sous la garde de l'espagnol Picaronné en qui Alamar a pleine confiance. Mais Picaronné, ancien écuyer de Don Salvador, n'est entré au service du Maure que pour veiller sur les victimes de sa férocité et, dès qu'il le pourra, les rendre à la liberté. Il confie ses desseins à Stéphana, jeune villageoise qu'il aime, et dont le père, Pedro, lui promet au besoin un actif concours. Alamar ayant donné l'ordre de saisir tout étranger qui approcherait de son château, ses gardes s'emparent d'un homme en qui Picaronné reconnaît avec joie Don Salvador. Il l'introduit près du Maure comme un messager chargé d'annoncer le décès de l'époux d'Almansine. Alamar, épris de cette dernière, s'empresse de lui communiquer la fatale nouvelle. Picaronné détrompe la femme désolée et entreprend, le soir même, de la réunir à son mari. Feignant un grand amour pour la duègne Hermosa, chargée de la garde d'Almansine, il la trompe d'autant mieux que cette surveillante est sourde. Salvador, conduit par son serviteur hors du château, trouve sous ses murs les deux êtres qu'il chérit, mais leur fuite est dénoncée et tous retombent au pouvoir d'Alamar qui, pour punir les époux de la manière la plus sensible, décide que la petite Rosa sera poignardée. Picaronné, qui a su détourner les soupçons de son maître, est chargé de commettre ce crime ; au lieu de frapper Rosa, il la remet à Stéphana, et fait évader Salvador avec le concours de paysans réunis par Pedro. Il songe à sauver

Almansine quand Hermosa, furieuse, le dénonce comme traître. Alamar fait aussitôt préparer un bûcher pour le pauvre homme. Salvador, par bonheur, vient provoquer en combat singulier le Chevalier noir, mais il est vaincu et va subir le même sort que Picaronné quand une troupe d'hommes armés, guidée par Stéphana, se précipite sur les soldats d'Alamar. On se bat et cette fois la justice triomphe, car Salvador, détaché par Stéphana, frappe Alamar d'un coup mortel et précipite son corps dans le bûcher qui le consume. Délivrés du monstre qui désolait leur pays, les villageois expriment leur bonheur par des danses, et Pedro récompense Picaronné en l'unissant à son amante.

Apologie de l'Amitié dont Cuvelier déclare, dans une préface, avoir lui-même éprouvé les bienfaits. Sa pièce, attachante et bien conduite, reçut l'accueil flatteur qu'elle méritait.

28 prairial (17 juin) : Le Jardin public, *ou la Dix-septième représentation d'ascension du célèbre Garnerin*, folie-vaudeville en 1 acte, par Théophile (Dumersan) et Moras.

Un laquais et une cuisinière se sont donné rendez-vous dans un jardin public. Réciproquement trompés par les vêtements empruntés à la garde-robe de leurs maîtres, ils débitent maintes sottises entremêlées de couplets fins ou gros.

Bluette sans conséquence, jouée quelques soirs et non imprimée.

10 messidor (29 juin) : Kosmouk, *ou les Indiens à*

Marseille, comédie en 5 actes, traduite de Kotzebue et arrangée pour la scène française par René Périn et Ribié.

Durand	CC. VERSEUIL *début*.
Armand	PÉRIN.
Robert.	DEFRESNE.
Kosmouk.	POMPÉE.
Zadi	FERVILLE (*début*).
Zaffri	GENEST.
André	RIBIÉ.
Joseph.	HIPPOLYTE.
Lelent.	BEVILLE.
Mme Durand	Cnes HAINAULT.
Jenny	RIBIÉ.
Betsi	MONTCASSIN.

Durand, négociant ruiné, vit modestement à Marseille avec sa femme très fière, son fils Armand, égoïste et cupide, et une charmante fille nommée Jenny. Dans la même maison logent un très riche indien nommé Kosmouk, et sa fille Betsi. Armand, que l'argent surtout intéresse, demande la main de la jeune indienne, et celle-ci l'agrée pour rester auprès de Jenny qu'elle aime beaucoup. Ce n'est pas seulement à Betsi que Jenny apparaît charmante ; Kosmouk, touché par ses vertus et sa position malheureuse, décide de l'épouser. Durand, qu'émerveille tant de générosité, consent à prendre l'étranger pour gendre et Jenny, désireuse d'épargner la misère aux siens, se promet à Kosmouk, bien qu'elle aime certain Zadi qui voyage avec Robert, son second frère. Les deux noces vont se célébrer, quand Robert revient à l'improviste. Il est beaucoup mieux qu'Armand et Betsi, très intelligente, déclare le préférer à son prétendu. Malgré le dépit qu'il éprouve, ce dernier doit battre en retraite et laisser à Robert les cent mille francs qui constituent la dot de l'Indienne. Les projets de Kosmouk sont à la même heure bouleversés, car dans Zadi, revenu avec Robert, le

nabab reconnaît son fils, disparu à la suite d'événements qui l'ont contraint à fuir l'Inde. Zadi adore Jenny, et celle-ci, mise en demeure de choisir, laisse parler ses yeux assez clairement pour que le père se sacrifie au bonheur de son fils. Il lui restera, comme consolations, l'amitié, la reconnaissance et la nature.

Les auteurs ayant insuffisamment vaincu les difficultés de l'adaptation, l'ouvrage de Kotzebue sembla long, peu clair, et n'obtint qu'une réussite contestée.

20 messidor (9 juillet) : L'Homme de feu, *ou Idare et Zulmé*, pantomime dialoguée en 3 actes, par Ribié, musique de Froment.

Idare	CC.	Périn
L'Homme de feu. . . .		Saint-Martin.
Othaël		Defresne.
Dridan		Genest.
Almazoute.	Cnes	Aimée.
Zulmé		Ribié.
Arzame.		Ferville.
L'Amour		Petite Hilaire.

Ayant délivré la belle Zulmé d'un serpent qui l'avait attaquée, Idare, prince d'Icarie, tombe amoureux de celle qu'il a sauvée et la demande à Almazonte, sa mère. Celle-ci, qui est veuve du roi Solima, se réjouit du bonheur réservé à sa fille, mais la mère d'Idare, détestant son projet, consulte le Génie du feu, protecteur de ses pères, qui lui promet vengeance. Au cours d'une fête donnée par Idare à Zulmé, l'Homme de feu apparaît et s'empare de la jeune fille qu'il enferme dans une caverne ardente. Le prince implore avec des larmes les Cyclopes qui gardent Zulmé ;

ils restent insensibles. Heureusement l'Amour descend d'un nuage pour protéger les jeunes gens. Des guerriers assemblés par la bonne fée Arzame, que Zulmé a jadis secourue sans la connaître, surviennent alors, chassent les Cyclopes, et l'Homme de feu, vaincu, s'incline devant les amants dont les noces se célèbrent avec le plus joyeux éclat.

Scénario banal ; une intelligente et riche mise en scène lui valut des applaudissements.

9 thermidor (28 juillet) : Les Vierges du soleil, pantomime héroïque en 3 actes, par Ribié.

Ataliba	CC. Defresne.
Alonzo	Périn.
Huascard.	Pompée.
Le Grand-Prêtre	Genest.
Le Père de Cora	Verseuil.
Un officier d'Huascard . .	Marty.
Cora	Cne Ribié.

L'empire des Incas a été partagé en deux royaumes. Ataliba règne sur Quito et Huascard, son frère utérin, sur Cusco. Ce dernier veut qu'Ataliba se soumette à lui l'autre, qui n'y peut consentir, envoie à son frère, comme ambassadeur, l'espagnol Alonzo. L'envoyé s'éprend, à Cusco, de Cora, prêtresse du Soleil, qui ne reste pas insensible à ses soins galants. L'éruption d'un volcan permet à Alonzo de sauver les jours de la prêtresse, mais il l'a pour cela emportée hors du temple où elle devait vivre cachée et Cora est par suite vouée à la mort, ainsi que ses parents gardés en otage comme garants de son éternelle fidélité. Par bonheur l'ambassade d'Alonzo a un plein succès, et les deux frères qu'il réconcilie s'interposent, à sa demande, entre Cora et le Grand-Prêtre. La loi cruelle est abolie ; Cora,

relevée de ses serments, conclura avec Alonzo « une union aussi pure que l'astre bienfaisant qui donne la lumière ».

Fable attachante, bien conduite et luxueusement présentée : succès.

16 thermidor (4 août) : IL SE TROMPE DE PORTE, *ou le Limousin à Paris*, comédie-vaudeville en 1 acte, par ***. — *Non imprimée.*

22 thermidor (10 août) : L'ECOLE DE L'INDIGENCE, comédie en 2 actes, par Destival. — *Non imprimée.*

5 vendémiaire an X (27 septembre) : L'HABIT DE VELOURS, vaudeville en 1 acte, par Sewrin.

Un pauvre clerc, chassé par son patron, achète un habit de velours pour se présenter chez celle qu'il aime et trouve, dans la doublure, un billet par lequel le défunt qui l'avait porté, et qui était son parrain, le constitue son héritier, plus une reconnaissance de mille écus signée du procureur qui l'a renvoyé. Avec ces documents, il a bientôt réduit au silence l'oncle qui est son rival et le mauvais patron.

Sujet quelconque, indifféremment accueilli. — *Non imprimé.*

5 vendémiaire : SAÏBA, *ou l'Héritière de Mysore*, mélodrame-pantomime en 3 actes, par ***.

Tippolo, visir du sultan Hyder, a chargé un de ses esclaves d'enlever Jamaïka, fils de son maître, et de lui percer ou couper la langue. Cet esclave a réuni Delby, fils de Tippolo lui-même, à l'autre infortuné et il les élève dans

un désert comme ses enfants. Hyder, conduit par le hasard d'une chasse vers leur habitation, va périr sous les coups de l'esclave de Tippolo quand les enfants le sauvent. Reconnaissant, il les emmène dans son palais où Tippolo cherche à les faire périr ; mais il apprend qu'un des deux jeunes gens est son fils, s'empare de l'autre, appelle l'armée à la révolte et détrône le sultan qu'il veut faire précipiter dans la mer. Jamaïka et Delby, qui connaissent leur naissance, rassemblent les amis du sultan, et bientôt Tippolo est abandonné par ceux qui avaient servi sa cause.

Que faisait dans cet imbroglio Saïba, l'héritière de Mysore? Les journaux ne le disent pas plus qu'ils ne nomment l'auteur du mélodrame que sa médiocrité sauva de l'impression.

12 vendémiaire (4 octobre) : LE MARIAGE MANQUÉ, comédie-vaudeville en 1 acte, par ***. — *Non imprimée.*

Les trois pièces qui précèdent avaient été montées par une « administration nouvelle » qui, après ce labeur modeste, disparut pour faire place à une tentative lyrique sur laquelle, par malheur, les renseignements sont vagues. Tout ce qu'on sait, effectivement, c'est que la troupe, allemande, comptait, parmi les virtuoses, Ellemenreich, Walter, Hoffmann, Reiner, Kindler, Mmes Lang, étoile de Stuttgart, Reiner, Velner, Luders, et que les musiciens avaient à leur tête Blasius, ci-devant chef d'orchestre du Théâtre Favart.

La salle de la Cité, réparée et repeinte dans un goût agréable, ouvrit conséquemment le 25 bru-

maire (16 novembre), sous le nom de *Théâtre Mozart*, avec *L'Enlèvement au sérail,* opéra en 3 actes de ce maître. L'affluence, très grande, et parmi laquelle figuraient des ambassadeurs étrangers, fit au chef-d'œuvre et à ses interprètes un succès qui ne se renouvela que trois soirs. Apparurent alors sur l'affiche *Le Mari jaloux,* opéra en 2 actes, musique de Dittersdorff (30 brumaire-21 novembre), *Le Visionnaire, ou l'Enfant du dimanche,* opéra en 3 actes, musique de Miller (4 frimaire-25 novembre), *Le Miroir d'Arcadie,* opéra héroï-comique en 4 actes, musique de Sysmeier (8 frimaire-29 novembre).

Un abrégé de cet ouvrage, publié à l'époque, nous permet de le dire peu intéressant. C'est une succession d'incidents sans liens, une poursuite continuelle de personnages ballotés entre Jupiter et Tarkéléon, esprit du mal. Ce dernier offre à Métalléo, preneur de vipères, un miroir qui, attaché à son col, lui donne successivement la figure des époux ou amants de toutes les femmes. Des scènes de jalousie en résultent, auxquelles Jupiter met fin en précipitant Tarkéléon dans l'enfer. Une partition admirable ne put qu'imparfaitement voiler les imperfections de ce livret germain, que suivirent *Le Paysan tyrolien,* opéra-comique en 3 actes, musique de Steibelt (9 frimaire-30 novembre), et *La Fête des brahmins,* opéra-comique en 4 actes, musique de Miller (15 frimaire-6 décembre).

Le Théâtre Mozart, peu fréquenté, clôtura le lendemain 16 frimaire, ou 7 décembre. La salle reprit

cinq mois plus tard, le nom de *Théâtre de la Cité*, sous une administration qui, d'après la note envoyée aux journaux, ne devait rien épargner pour rendre le spectacle digne de tout l'encouragement que le public avait bien voulu donner à plusieurs des artistes le composant et qui faisaient partie de celui ci-devant au Théâtre Molière (1). Le directeur nouveau n'était autre qu'un sieur Rémond, marchand de bois : il ouvrit le 30 floréal an X (20 mai 1802) avec *la Femme jalouse*, comédie en 5 actes, en vers, par Desforges (de la Comédie-Italienne) et *le Mari retrouvé*, comédie en 1 acte, par Dancourt (du Théâtre-Français).

Quantité de pièces, empruntées aux mêmes répertoires, défilèrent alors sur les planches de la Cité. Cinq nouveautés émergèrent seules de ce flot que le public et la presse laissaient couler avec la même indifférence.

26 messidor (15 juillet) : La Haine de famille, *ou les Deux Prises de corps*, comédie en 5 actes, en vers, par Hyacinthe Dorvo.

Amas d'absurdités auquel personne ne comprit rien. — *Non imprimée.*

14 fructidor (1er septembre) : L'Hôtelier de Toulouse, comédie en 3 actes, par A.-J. Dumaniant.

(1) On y remarquait les citoyens Masson, Beaupré, Gabriel, les citoyennes Pelletier et Liédet-Clarice.

Carlin tient une hôtellerie à Toulouse. Cet homme entend fort bien les affaires et est rompu à l'intrigue ; il aime, en conséquence, à loger des gens qui ont intérêt à garder l'incognito. Deux se présentent à la fois. Henry, fils de Bérald, a dû aller à Bordeaux chercher Clara sa cousine, qui lui est destinée pour femme ; mais, sans sortir de Toulouse, son choix s'est fixé sur Eléonore, fille de Bernadille, dont il est également aimé. Le hasard a voulu qu'il vît entrer un homme chez sa maîtresse et qu'il se crût trahi. Eléonore l'a suivi pour le détromper ; par cette imprudence elle s'est fermée la maison de son père qui la croit enlevée. Henry, qu'elle a pu rassurer sur son compte, la conduit chez l'officieux Carlin, qui compte déjà parmi ses hôtes Fabrice, frère d'Eléonore et celui qui a tenté de pénétrer chez elle et qu'Henry a pris pour un rival. La visite de Fabrice avait l'amour pour cause. Epris à Bordeaux de la belle Clara, il s'est introduit chez elle sous le nom de Henry, son cousin, et, après la mort du père de sa maîtresse, il l'a emmenée à Toulouse. Il venait prier sa sœur de lui donner asile lorsque l'arrivée de Henry l'a obligé de s'éloigner. Voilà donc dans la même maison deux Henry, une Clara cousine du véritable, et une Eléonore sœur du faux. Jacquinet, valet de Carlin, est aussi nigaud que son maître est fin et détruit tous ses plans par des propos inconsidérés. Grâce à lui les deux cavaliers vont se battre lorsque Carlin, profitant de la ressemblance des noms, les sépare en annonçant à Henry l'arrivée de son père. Bérald, surpris de voir son fils à Toulouse, est bientôt la dupe de Carlin qui, voulant faire passer Eléonore pour Clara, annonce la venue de cette dernière ; mais la vraie Clara qu'a amenée Fabrice, s'entendant nommer par Bérald qui l'appelle sa nièce, le suit dans sa maison. Fabrice mène également Eléonore chez Bernadille leur père, en sorte que les amants se trouvent privés de leurs maîtresses, ce dont ils se prennent à Carlin qui est assez heureux pour conjurer l'orage et changer en amis les deux hommes. Mais comment leur faire épouser celles qu'ils aiment ? Profitant de ce que les deux pères sont d'anciens rivaux en talents, Carlin les

engage à se charger des causes des amoureux, de façon que chacun plaide contre ses intérêts et s'en remet, pour trancher le différend, à l'hôtelier qui arrange tout au mieux.

Ouvrage intéressant, bien conduit, qu'on joua néanmoins peu et qui ne fut pas publié.

16 vendémiaire (8 octobre) : LE SALON DE L'AN X, exposition-vaudeville en 1 acte, par ***.

Adolphe, jeune peintre, aime Jenny, que Mme du Coloris, sa mère, a promise au gascon De la Palette. Celui-ci n'est pas des plus braves, mais il promet de faire la paix avec son rival en lui cédant le champ s'il montre un peu de courage. De concert avec Lisette, suivante de Jenny, Adolphe, tandis que Mme du Coloris est au Salon, substitue un portrait en vieille de la dame à la toile flattée que vient d'envoyer le gascon. A la vue du tableau, Mme du Coloris se fâche et, dans un moment d'enthousiasme favorable à Adolphe qui a remporté le prix de peinture, elle change d'idée et lui donne Jenny en mariage.

On ne nomma point les auteurs de cet à-propos, modérément applaudi. — *Non imprimé.*

21 vendémiaire (13 octobre) : L'ERREUR MATERNELLE, *ou les Egarements de l'amour*, comédie en 3 actes, en vers, par Perrault.

Mme de Bellemont est éprise de Milcourt, amant d'Henriette, sa fille. Pour rompre leur union, elle fait croire à Henriette que Milcourt aime une autre femme et peint sa fille à ce dernier sous des couleurs bien capables de l'éloigner si l'amour n'avait pas dans son cœur de profondes

racines. Valtant, homme galant, est proposé à Henriette en remplacement de Milcourt, mais grâce à Lisette qui, sous un nom supposé, écrit au prétendant et en reçoit une réponse amoureuse, Valtant est éconduit et la mère, confuse, unit Henriette à son amant.

Faible ouvrage, mal reçu et non édité.

14 brumaire (5 novembre) : Le Double mariage, *ou l'Epoux subjugué*, comédie en 1 acte, en vers, par Masson.

Marié à quatorze ans avec Emilie, enfant comme lui, Valère s'est éloigné d'elle pour voyager puis prendre du service. Le lien qu'on lui a fait contracter lui paraît alors trop pesant ; pour s'en affranchir, il répand le bruit de sa mort. De son côté, Emilie a pris le nom de Mme Dalincour et se fait passer pour veuve. Elle est, un jour, courtisée par Damis, dont Valère est l'ami. Valère, qui accompagne souvent Damis dans ses visites, s'éprend de la fausse Dalincour qui, elle-même, le voit avec plaisir. On s'explique à un moment donné et Valère, subjugué par celle qu'il a délaissée, devient pour la seconde fois son époux.

Fable invraisemblable, écrite en vers laborieux, et qui ne valut à l'acteur-auteur qu'un succès contesté.

Quelques jours plus tard (23 brumaire), la troupe qui depuis six mois occupait la salle de la Cité alla s'installer au Théâtre du Marais, devenu Théâtre des Etrangers, tandis qu'une « administration nouvelle » prenait la suite de son bail. Cette neuvième direction, à laquelle présidait Lenoir Saint-Edme, proclama par affiches et communiqués son désir de

rendre au Théâtre de la Cité l'état de splendeur qu'il avait eu à l'origine, en exploitant d'abord le genre Variétés. — « Sévère dans le choix des ouvrages, recherchée dans leur exécution et leur mise au théâtre, elle ne négligera aucun des moyens qui pourront lui mériter les suffrages du public ». — Les premiers spectacles qu'elle donna remplirent assez bien les conditions de son programme.

23 brumaire (14 novembre) : Drelindindin, *ou le Carillonneur de la Samaritaine*, parade en 1 acte, mêlée de vaudevilles, par Henrion et Servière.

Drelindindin	CC.	Chateauneuf (*début*).
La Sélette		Armand (*début*).
Mme Portugal	Cnes	Désarnaud.
Nanette		Armand (*début*).

Mme Portugal, marchande d'oranges, veut marier Nanette, sa fille, avec La Sélette qui exerce la profession de décrotteur sur le Pont-Neuf. Nanette est recherchée par Drelindindin, carillonneur de la Samaritaine, qu'elle préférerait de beaucoup. Les deux rivaux se disputent sans rien changer à la situation Comme Mme Portugal désire surtout un gendre aimant véritablement sa fille, elle consent à ce que Nanette éprouve le cœur des prétendants. La rusée jette son bonnet dans la Seine et se cache. Mme Portugal, qui croit à un suicide, appelle au secours. A ses cris les deux hommes accourent, mais, tandis que La Sélette va quérir un batelier au rabais, Drelindindin plonge sans hésiter dans le fleuve. Il n'en retire qu'un bonnet, et maudit le sort quand Nanette reparaît. L'épreuve a été décisive, et la mère ne peut qu'approuver sa fille de récompenser celui qui l'aime au point d'avoir risqué ses jours pour elle.

Tableau populaire bien tracé et agrémenté de jolis couplets ; il eut une entière réussite.

23 brumaire : *Le Siège de La Rochelle*, drame héroïque en 3 actes, par Béraud, musique de Leblanc.

Guiton.	CC. VILLENEUVE.
Daubonneau	GALIMARD (*début*).
Gustave	DARCOURT (*début*).
Gérard.	MORIZET (*début*).
Richelieu	LANGLADE (*début*).
Schomberg	CHEVALIER.
Bassompierre	PACCARD (*début*).
Mme Guiton	Cnes NORMAND (*début*).
Célestine	RIVET (*début*).
Une Rocheloise. . . .	DARCOURT (*début*).

Au cours d'une visite faite en 1626 dans tous les ports de France, Richelieu s'est épris, à La Rochelle, de Mme Guiton, femme du maire de cette ville Mme Guiton, qui est vertueuse, repousse cet hommage coupable, et Richelieu en conçoit une rancune qu'il s'empresse de satisfaire en assiégeant deux ans plus tard La Rochelle, sous prétexte de réduire à l'obéissance les protestants révoltés. Décimés par le fer et la faim, les Rochelois, électrisés par Guiton, font néanmoins bonne contenance. Quelques femmes seulement parlent d'éviter, par une reddition, la ruine totale de la cité. Parmi elles est Mme Guiton, que son mari rappelle énergiquement au devoir. L'aîné de leurs fils a été tué ; pour sauver le deuxième, la mère imagine de franchir avec lui les lignes assiégeantes. On les saisit et on les mène à Richelieu, qui renouvelle avec le même insuccès ses prières amoureuses. Furieux, il ordonne qu'on sépare l'enfant de sa mère, mais le général Bassompierre, généreux autant que vaillant, les fait rentrer tous deux dans La Rochelle.

L'assaut final est bientôt donné, la ville est prise et les habitants s'apprêtent à mourir quand un message de Louis XIII les soustrait au supplice dont ils sont menacés. Leurs fortifications seront détruites, leurs privilèges abolis, mais on leur accorde la liberté de leur culte et, reconnaissants de cette faveur, ils jurent d'être aussi bons soldats contre les ennemis de la France qu'ils l'ont été sur leurs remparts.

Natif de La Rochelle, Béraud eût pu exalter son berceau sans prêter à Richelieu d'aussi vulgaires sentiments. Ce défaut grave ne nuisit toutefois point au succès fait par les spectateurs et que la presse confirma avec unanimité.

27 brumaire (18 novembre) : HONNEUR ET INDIGENCE, *ou le Divorce par amour*, drame en 3 actes, par Weiss et Patrat.

Charles Duval . . .	CC.	VILLENEUVE.
Saint-Ys		LANGLADE.
Courville père . . .		ARMAND VERTEUIL (*début*). / GALIMARD.
Durand.		CHATEAUNEUF.
Mme Duval.		CORÉARD FILS (*début*).
Henry	Cnes	POTIER (*début*).
Arabelle		NORMAND.
Françoise		LAFONTAINE.

Arabelle aimait Saint-Ys, mais son père l'a forcée d'épouser le négociant Charles Duval, beaucoup plus riche. Au bout de six années, la fortune qui avait fait préférer Duval disparaît par suite de mauvaises spéculations conseillées par le jeune Courville, et Arabelle doit nourrir du travail de ses mains son époux, son fils Henry et sa belle-

mère aveugle. Saint-Ys, qu'un hasard instruit de cette situation, offre par lettre un large secours à Duval, que la jalousie empêche d'accepter. Toutefois la démarche du jeune homme prouvant qu'il adore toujours Arabelle, Duval projette de libérer celle-ci par un divorce qui lui permettra d'épouser Saint-Ys, devenu riche à son tour. Arabelle refuse d'accepter ce sacrifice et l'on ne sait comment la chose finirait si Courville père, qui est l'ami de Saint-Ys, ne secondait ses généreux desseins en réparant la faute de son fils défunt : la famille Derval, adoptée par lui, coulera désormais d'heureux jours.

Imité de Kotzebue, cet ouvrage prônait les plus nobles vertus humaines; il provoqua des larmes abondantes.

3 frimaire (24 novembre) : Ramponneau a la Courtille, folie-vaudeville en 1 acte, par Armand Gouffé et Georges Duval.

Taconet a décidé Ramponneau à embrasser la carrière théâtrale. Il lui a même enseigné que pour être applaudi il suffisait de bien arrondir ses bras, de faire de grands gestes, de crier à tue-tête, enfin de savoir s'arrêter à propos pour donner le temps au public de céder à l'enthousiasme. Le professeur fait prudemment signer à son élève un dédit de 1.200 livres. Tandis que Ramponneau répète, ses voisins de la Courtille le tournent tellement en ridicule qu'il renonce au théâtre. Sommé par Taconet de régler son dédit, il présente à l'auteur un mémoire de 1 500 francs pour vins bus dans son cabaret. Obligé de reconnaître cette dette, Taconet est trop heureux d'en accepter la remise et de goûter une dernière fois aux crus de son adversaire.

Anecdote qui n'obtint qu'un succès discuté. — *Non imprimée.*

4 frimaire (25 novembre) : RODOLPHE, *ou le Château des Tourelles*, drame héroïque en 3 actes, par Pillon et Lambert.

Richemont	CC.	VILLENEUVE.
Rodolphe.		LANGLADE.
Anselme		A. VERTEUIL.
Un officier de Rodolphe . . .		MORIZET.
Un officier de Belfort. . . .		PACCARD.
Clarence	Cnes	NORMAND.
Berthe.		POTIER.

Après avoir gémi vingt ans dans les prisons d'Oxfort, Richemont, comte d'Aumale, trouve moyen de s'évader et cherche asile au château normand des Tourelles, appartenant au sire Baudoin. Celui-ci est mort, mais son fils Rodolphe se déclare prêt à accueillir l'hôte que le ciel lui envoie, à le protéger même contre le duc de Belfort son ennemi, à condition toutefois qu'il ne cherchera point à voir sa sœur Clarence que la politique lui fait tenir sous les verroux, car elle est amie de la France, tandis que Rodolphe, afin de se venger d'une injustice commise par Charles VII, a pris parti pour l'Angleterre. Or, Richemont a jadis secrètement épousé Clarence : il ne tient, pour cette raison, aucun compte de la défense de Rodolphe, et, grâce à d'anciens serviteurs, Anselme et Berthe, il est mis en présence de la prisonnière. Celle-ci lui révèle alors que Rodolphe, qu'on croit né de Baudoin, est leur propre fils. A peine a-t-elle dit ce secret que Rodolphe, survenant, reproche à Richemont sa conduite, le provoque et, sur son refus de se battre, le fait enfermer. Belfort, qui a découvert la retraite de Richemont, somme bientôt Rodolphe de lui livrer le comte. Le jeune homme vient de le faire quand il apprend, par Clarence, quel lien sacré l'unit à Richemont ; il demande à Belfort de rendre sa proie, mais le duc s'y refuse. Par bonheur Dunois, dont le château est proche, vole au secours de Richemont. Effrayés au seul nom du

vaillant bâtard, les soldats anglais prennent la fuite et Rodolphe jure aux pieds de son père délivré de servir désormais la France, car, dit-il : « Malheur à qui porte les armes contre sa patrie ! »

Fable intéressante et donnant avec art une leçon de civisme ; elle obtint les bravos mérités.

9 frimaire (30 novembre) : GRIPPEMINAUD, *ou le Subdélégué de Falaise*, comédie en 1 acte, par Georges Duval et Dorvigny.

Un intendant de la province de Normandie arrive à Falaise où circule un pamphlet dirigé contre Grippeminaud, subdélégué de la ville. Celui-ci demande vengeance et ordre est donné d'intercepter le libelle. Ceux qu'on en charge saisissent, au lieu de l'édit, Grippeminaud lui-même qu'ils enferment dans sa bibliothèque. Tandis que le subdélégué gémit là, à l'insu de l'intendant qui ignore la méprise, Mme Rebec vient réclamer sa fille qu'un officier a, dit-elle, enlevée et qui a été effectivement conduite par son ravisseur chez l'intendant qui l'a cachée dans la bibliothèque du subdélégué. Mme Rebec y trouve sa fille en compagnie de Grippeminaud, accuse celui-ci de rapt et déclare qu'elle s'est vengée d'avance par un mémoire injurieux. A cet aveu Grippeminaud la menace d'un procès, mais l'intendant arrange la chose en amenant Mme Rebec à consentir au mariage de sa fille avec l'officier.

Honorée d'un demi-succès, cette pièce ne séduisit, par contre, aucun libraire.

11 frimaire (2 décembre) : L'IVROGNE ET SA FEMME, comédie-parade en 1 acte, mêlée de vaudevilles, par

J. Ernest (de Clonard) et Armand (Croizette, avec Henrion).

Martin.	CC. CHATEAUNEUF.
Perrin	DARCOURT.
Nicolas	ARMAND.
Martinette.	Cnes DÉSARNAUD.
Javotte.	ARMAND.
Mme Bavardin . . .	POTIER.

Martin, ivrogne fieffé, veut marier sa fille Javotte à Nicolas, compagnon de débauche, tandis que Martinette, sa femme, désire pour gendre Perrin qui aime et est aimé. Pour atteindre son but, Martinette recourt à la ruse. Son mari, rentrant ivre comme de coutume, s'endort dans un coin. Vite elle éteint les lumières, se déguise avec ses amis, et l'ivrogne réveillé voit apparaître avec terreur Perrin qui se donne pour Lucifer, Javotte qui fait une furie, et Martinette en mégère. On lui arrache ainsi le serment de boire moins, d'expier par des regrets sincères ses torts envers sa femme, et d'unir Javotte à Perrin. Cela fait, les masques reprennent leurs costumes ordinaires et racontent à Martin le tour qu'ils lui ont joué. L'ivrogne les croit avec peine et persiste en tout cas dans ses résolutions, ce qui est la chose importante : au lieu de Javotte, Nicolas épousera Mme Bavardin, voisine acariâtre et majeure.

Une fable de Lafontaine avait fournit le sujet de cet acte amusant, qui eut une entière réussite.

14 frimaire (5 décembre) : reprise de *Kokoly*, extravagance, par Plancher-Valcour (avec Destival et Ribié), réduite à 2 actes, et qu'on imprima sous cette seconde forme.

17 frimaire (8 décembre) : LES NOCES DE CASCARET, pièce en 2 actes, par ***.

Des bâillements, des sifflets châtièrent l'auteur de cette farce manquée, défendue vainement par Armand Verteuil, excellent dans un rôle caricatural. — *Non imprimée*.

28 (et non 24) frimaire (19 décembre : FRONTIN TOUT SEUL, *ou le Valet dans la malle*, scène-folie en vaudevilles, par J. Ernest (de Clonard).

Frontin. . . . . . Cen MARTAINVILLE.

Un intrigant champenois s'est fait passer, aux yeux d'Oronte, pour Léandre qu'il attend et qui doit devenir son gendre. Léandre embarrassé fait appel aux talents de Frontin, son valet, et celui-ci a l'ingénieuse idée de s'enfermer dans une malle que le champenois fait porter chez Oronte. Là, en prose ou en couplets, le malin drôle raconte l'aventure qu'il va dénouer seul. La chambre où il est enfermé avoisine un salon dans lequel un vitrage lui permet de voir. Au moment où le faux Léandre va signer le contrat lui donnant la fille d'Oronte, Frontin tire un coup de pistolet qui jette le trouble dans l'assistance. Un billet qu'il glisse sous la porte instruit ensuite Oronte du mensonge dont il est la dupe. Prévenu par la fenêtre, Léandre accourt alors, et démasque le champenois. Celui-ci, congédié, exprime l'intention de se venger sur Frontin ; mais, prudent autant que rusé, le valet sortira de chez Oronte comme il y est entré.

Ce monologue, bien inventé, était la première création d'un personnage qui avait débuté le 8 frimaire par le rôle de L'Olive dans *Guerre ouverte*, et qu'on n'avait jusque-là connu que comme auteur. Manquant d'aplomb et de mémoire, il réussit

médiocrement et un troisième essai, non moins fâcheux que les premiers, lui fit bientôt quitter les planches. La littérature dramatique et le journalisme devaient le dédommager d'échecs dont il ne se souvint que pour parler toujours indulgemment des comédiens qui n'étaient pas bons « car — disait-il — je dois avouer que j'étais bien mauvais ».

1er nivôse (22 décembre) : ALLONS EN RUSSIE, vaudeville épisodique en 1 acte, par M*** (Moreau) et Henrion.

Fribourg.	CC. CHATEAUNEUF.
Frac	MORIZET.
Berville	DARCOURT.
Belfort	LANGLADE.
Pirouette	PAUL.
Tressant	CHEVALIER.
Pillardin	MARTAINVILLE.
Florentin	GALIMARD.
Dusouffle.	ARMAND.
Ducoloris.	PACARD.
Cloris	Cne DOBSON (*début*).

Berville aime l'actrice Cloris, fille du tailleur Frac, qui vient de signer un engagement pour la Russie, comme font la plupart des écrivains et des artistes français. Il voudrait l'épouser et partir avec elle, mais Frac ne veut point de lui pour gendre, et il est obligé de recourir à son ami Belfort qui promet de servir ses projets. Fribourg, correspondant du théâtre de Saint-Pétersbourg, donne, dans le salon de Frac, audience à ceux qui veulent s'expatrier. Tressant, perruquier, Pillardin, auteur, Ducoloris, peintre, Florentin,

confident tragique, Dusouffle, souffleur, et le danseur Pirouette défilent successivement sous les yeux de Fribourg qui les engage ou les refuse. Frac vient ensuite signer comme costumier; il est, ainsi que sa fille, prêt à partir quand Belfort se présente, armé d'un traité qu'il a dit-il fait avec Cloris et en vertu duquel elle doit se rendre à Londres sous peine d'un dédit de mille écus. Pour emmener sa fille en Russie, Frac paie la somme, que Belfort présente à Berville en disant : « Voilà ta dot ». — Frac s'indigne du piège qu'on lui a tendu, mais Berville restitue noblement l'argent gagné par ruse. Ce trait touche le tailleur qui unit les amants : ils partiront ensemble pour le pays des roubles.

Cadre heureux, rempli d'épisodes plaisants et de couplets malins. Citons celui-ci sur Tivoli, lieu de plaisir adopté par la mode :

Cette promenade publique
Nous présente pendant le jour
Le théâtre de la critique,
Et la nuit celui de l'amour ;
Dans ces jardins on ne rencontre
Ni verdure ni bois ni fleurs,
Tel le jour y règle sa montre,
Le soir y dérègle ses mœurs.

11 nivôse (1er janvier 1803) : ALBERT DE WEIMAR, pièce en 3 actes, par Hector Chaussier, musique de Navoigille.

Albert de Weimar, fils du duc de Saxe, est à la cour d'Amélie, duchesse de Westphalie, sous le nom du chevalier de Rosberg. Voulant venger la mort de son père, qu'elle attribue au duc de Saxe, Amélie se prépare à marcher contre ce dernier : mais on lui représente que le sang de

ses sujets est à ménager et elle ordonne que le sort nomme celui de ses guerriers qui appellera Albert de Weimar en combat singulier. Rosberg lui-même est désigné. Le duc de Wetersbourg, rival puissant qui le hait, aposte des gens pour l'assassiner. Rosberg, ignorant ce complot, revêt son écuyer de son armure et les bandits, trompés par ce déguisement, tuent le valet au lieu du maître. Amélie, persuadée que Rosberg qu'elle aime a péri, se présente dans la lice sous le costume de l'écuyer et combat contre Albert qui la désarme et se fait reconnaître. Trompé dans ses espérances, Wetersbourg attaque son rival et meurt de sa main. Albert révèle alors à Amélie que le perfide qu'il vient d'immoler fit jadis périr le duc de Westphalie, son père, et la princesse reconnaît en lui son vengeur et son époux.

Favorable donnée, mais traitée de façon à ne produire qu'un insuffisant effet. — *Non imprimé.*

19 nivôse (9 janvier) : Bianco, *ou l'Homme invisible*, mélodrame en 3 actes, par Plancher-Valcour, musique de Tobie.

Le comte de Vilmont . .	CC.	Villeneuve.
Solange		Galimard.
Bianco		Verteuil.
Un notaire.		Pacard.
Constance	Cnes	Désarnaud.
Rosa		Normand.
Vilmont fils		Rivet.
Gertrude		Potier.

La scène se passe près de Venise. Ayant, contre la volonté de son père, épousé le comte de Vilmont, Constance a regretté bientôt cette imprudence, car son époux, vicieux dans l'âme, se livre en outre à la passion du jeu qui tue en

lui tout sentiment. Pour comble de malheur, la comtesse, devenue mère, a perdu son fils Auguste, enlevé nuitamment par le comte de Solange qui, menacé par Vilmont, s'est assuré ainsi un otage contre le danger. Quatorze ans se sont écoulés depuis ce rapt ; Constance passe ses jours à pleurer et n'a pour consolation que la présence de Rosa, nièce et pupille de Vilmont, qui l'héberge par intérêt. Deux serviteurs, l'italien Bianco et la duègne Gertrude, semblent n'avoir pour but que de complaire au comte et sont, par cela même, odieux à son épouse. Quelques jours plus tôt, Bianco a fait recueillir par Vilmont le jeune Robert, enfant qu'on croit dénué de raison et à qui la comtesse s'est d'autant plus intéressée qu'il a l'âge de son fils Auguste. Le jeu cependant a englouti non seulement la fortune de Vilmont mais encore la dot de Rosa, dont son tuteur avait la garde. Pour remédier à ce désastre, Vilmont ne voit qu'une chose à faire : empoisonner Constance pour épouser Rosa qui n'aura ainsi aucun compte à lui demander. C'est Gertrude qui verse le fatal breuvage à la comtesse, dont elle annonce bientôt la fin. Vilmont déclare alors à sa pupille qu'elle doit devenir sa femme. Rosa aime Robert, qu'un hasard l'a fait reconnaître pour Auguste et dont la tête n'est nullement égarée ; elle résiste donc au désir du comte. Bianco change sa résolution en la faisant prier, par Robert lui-même, de suivre Vilmont à l'autel. La cérémonie terminée, la nouvelle comtesse lève son voile et Vilmont reconnaît avec terreur Constance qu'il croyait morte. On apprend alors que Bianco et Gertrude, loin d'être les complices de Vilmont, servaient les projets de Solange qui, repentant de sa faute, veut rendre le bonheur à Constance qu'il a toujours aimée. Solange, jusque-là invisible, ne tarde pas à paraître devant le comte vaincu ; au lieu d'humilier celui-ci, il promet de lui restituer ses richesses perdues, mais Vilmont, écrasé par cette générosité, s'y dérobe en se tuant d'un coup de poignard. Devenu comte, Robert-Auguste épousera Rosa, et Constance coulera des jours heureux avec ses enfants.

Des situations neuves firent le succès de ce drame, conduit avec art mais écrit en très mauvais style.

23 nivôse (13 janvier) : L'IMBROGLIO, vaudeville en 3 actes, par Plancher-Valcour — *Non imprimé.*

17 pluviôse (6 février) : LES TROIS JEANNETTO DE VENISE, pièce en 4 actes, par ***.

On ne connaît rien de cette pièce dont une clôture imprévue abrégea, le 26 pluviôse, la carrière. Après trois mois pendant lesquels défilèrent, outre-pont, les chefs-d'œuvre nés au Théâtre-Français, des entrepreneurs nouveaux prirent possession de la Cité pour jouer, le 25 floréal (15 mai), *Laure et Fernando,* fait historique en 4 actes, par Dumaniant (du Théâtre Molière) et LES BERGERS DU BEAU RIVAGE, *ou Estelle et Némorin*, opéra-comique en 2 actes, recueil de scènes décousues aggravées d'une musique pleine de réminiscences, dont on refusa de connaître les auteurs.

La création de cette bluette sembla sans doute aux arrivants un suffisant effort, car ils s'en tinrent, par la suite, à des reprises dramatiques ou lyriques dont le public et la presse ne paraissent point avoir compris l'utilité. Mentionnons pourtant, le premier jour complémentaire de l'an XI (18 septembre), un bénéfice comprenant, outre deux choses empruntées, cet ouvrage inédit :

Les Femmes célèbres, *ou le Lovelace des Halles*, vaudeville en 1 acte, par Maillot.

Nicolas, Lovelace des Halles, est chéri par Mme Angot, chez laquelle il demeure ; mais il aime les gâteaux de Nanterre et Mme Camus qui est riche : il n'y a guère que la marchande d'amadou dont les bras noirs lui déplaisent. Une lettre que lui a écrite Mme Camus, les portraits de deux autres conquêtes sont trouvés par Mme Angot qui, folle de jalousie, jure de tirer vengeance de ses rivales et tient parole en les rossant.

Corsse, acteur-directeur de l'Ambigu qui, par camaraderie, tenait le rôle de Mme Angot, fit un succès de ce tableau poissard. — *Non imprimé.*

Quelques jours plus tard s'opéra un changement encore d'administrateurs. Répudiant le programme de ceux qu'ils remplaçaient, les survenants annoncèrent ne vouloir donner que des nouveautés. C'est effectivement par deux pièces inédites que leur direction fut inaugurée, le 30 vendémiaire an XII (23 octobre).

Les Deux Bossus, comédie en un acte, avec un prologue, par Dorvigny.

Un jeune Persan aspire à la main de Zulmé, que les parents lui refusent parce qu'il est pauvre et bossu. Ils attendent d'ailleurs un autre prétendant, contrefait aussi mais riche. Leur maison est livrée à des lutins qui déclarent qu'ils ne la quitteront que lorsqu'un bossu pénétrera jusqu'à eux. Le riche prétendant n'ose se hasarder, mais son rival marche sans hésiter jusqu'à la galerie des

lutins ; son audace est couronnée de succès, car il revient sans difformité. L'autre alors imite cet exploit et n'y gagne qu'une double bosse ; il ne peut donc plus obtenir la main de Zulmé, qui épouse son amant enrichi par les bienfaits des génies.

Sujet original, suffisamment traité, demi-succès. — *Non imprimé.*

Barberousse, mélodrame en 3 actes, par Alexandre Guesdon.

Rodolphe, baron d'Ornheim, parti jadis pour les croisades, a laissé l'administration de ses domaines à Barberousse. Il est à son retour attendu par des assassins qui le blessent et l'emportent dans un souterrain du château d'Ornheim, où il doit finir ses jours. Le vieillard est sauvé par Philippe, serviteur fidèle, qui depuis trois mois pourvoit secrètement à sa subsistance quand débute le drame. Barberousse est sur le point d'épouser Constance dont le cœur appartient à Albert, seigneur à qui Frédérick, neveu de Barberousse, doit la vie. Voyageant en Allemagne, Albert vient à Ornheim pour embrasser son ami Frédérick. Celui-ci, dévoré de jalousie, se propose d'enlever Constance à son oncle ; il est secondé dans son dessein par une suivante qui feint aussi de favoriser les amours d'Albert. Barberousse s'est aperçu qu'il n'était pas aimé ; il reconnaît avec fureur, dans son nouvel hôte, l'amant de Constance qui est en outre le fils, l'héritier de Rodolphe. Il charge Philippe de l'égorger dans le souterrain où il le conduit lui-même par ruse. Albert y retrouve son père qu'avec l'aide de Philippe il rend à la liberté. Secondés par quelques serviteurs, ils surprennent alors Barberousse et lui font expier ses crimes par une mort ignominieuse.

On n'accueillit qu'avec réserve ce drame bien fait mais dépourvu d'invention. — *Non imprimé.*

La peu brillante fortune de ce premier spectacle fit revenir les locataires de la Cité sur leur promesse tambourinée : on les vit donc, dès la fin du même mois, encadrer d'emprunts les ouvrages nouveaux dont l'inventaire seul importe aujourd'hui.

7 brumaire (30 octobre) : LE VOILA PARTI, *ou Celui-là n'est pas sorcier*, comédie en 1 acte, par Chevalier.

M. Dumont, ancien procureur, a épousé une femme très jeune dont le cœur était engagé à Ferville. Pour adoucir ses regrets et dire un dernier adieu à l'aimé, Mme Dumont invite Ferville à souper pendant l'absence de son mari. Un officier porteur d'un billet de logement se présente à ce moment-là, est fort mal reçu, et doit se retirer dans sa chambre plus tôt qu'il n'aurait voulu. Mais la faim le tient éveillé et, sachant qu'il est chez son oncle, il ne se fait point scrupule d'observer par le trou de la serrure le tête-à-tête galant que dérange bientôt l'arrivée de M. Dumont. Son neveu quitte sa retraite pour l'embrasser et, apprenant qu'il n'a pas plus soupé que lui, il dit à Marton d'apporter le poulet. La maîtresse et la suivante sont dans la plus vive inquiétude ; l'officier s'en amuse et prépare l'évasion de Ferville en racontant à son oncle une prétendue histoire de régiment, qui n'est autre que celle où ils sont acteurs. Mme Dumont, quitte pour la peur, s'estime heureuse quand elle peut dire de Ferville : « Le voilà parti ! »

Interprétée médiocrement, l'anecdote ne produisit point l'effet rêvé et resta manuscrite.

6 frimaire (28 novembre) : FANCHON TOUTE SEULE, *ou Un*

moment d'humeur, vaudeville en 1 acte, par Louis Ponet.

Fanchon . . . . C^ne^ BRAS.

Pour avoir ri en écoutant un galantin, l'ex-vielleuse Fanchon, devenue grande dame, a mécontenté Francarville son époux. Aux reproches adressés par lui, elle a cru devoir répondre en abandonnant ses invités pour se réfugier dans un salon où elle attendra les excuses de l'ingrat. Francarville non seulement reste avec ses amis, mais encore défend à Marton, la suivante, d'entrer chez sa femme. Voilà Fanchon isolée pour un temps indéfini. Elle trompe son ennui en lisant l'*Art de tirer les cartes*, en faisant par la fenêtre une abondante aumône à un aveugle, en passant la revue de divers personnages. Francarville à ce moment la fait prier de descendre au jardin ; elle s'y refuse, alléguant une migraine, mais, craignant bientôt d'avoir affligé celui qu'elle aime, elle imagine, pour le consoler et l'attendrir, de remettre son vêtement d'autrefois et de chanter, avec l'aide de sa vielle, la chanson favorite de Francarville. L'effet est prompt, car, levant les yeux vers Fanchon, l'époux sourit et lui envoie par Marton une lettre tendre implorant un pardon que la vielleuse s'empresse d'accorder.

Bagatelle aimable, qui fournit à l'actrice l'occasion d'un petit tour de force. Elle devait, quelques années plus tard, commencer, au Théâtre des Jeunes-Artistes, la réputation de Virginie Déjazet.

25 frimaire (17 décembre) : *Le Duc d'Alençon*, mélodrame en 3 actes, en vers, par J.-S. Quincy.

L'action se passe au douzième siècle, dans un château

normand. Après avoir assassiné le prince Aldémar pour s'emparer de ses biens, Bellesme, duc d'Alençon, a fait élever comme orphelins Phismon, fils du prince, et Alzine, sa fille. Il se propose d'épouser cette dernière, mais, ignorante de son état civil, Alzine s'éprend de Phismon, ce qui l'engage à fuir le duc. Bellesme la retrouve et la jette dans un cachot où la mort l'atteindra si elle persiste à refuser son alliance. Ce cachot, doublement affreux, contient les ossements de quantité de malheureux sacrifiés par la cruauté du duc ; mais la multiplicité de ses attentats finit par révolter ceux-là mêmes qui lui ont servi de complices. Delfonte, Rixante et Rodmir, officiers qu'il croyait sûrs, soulèvent contre lui les habitants des campagnes et mettent ses soldats dans l'impossibilité de le défendre. Vaincu par Phismon, le duc confesse ses crimes et se jette dans un antre rempli de serpents. Phismon, reconnu pour le fils d'Aldémar, entre en possession des biens paternels ; Alzine vaincra, avec le temps, sa passion condamnable.

Pièce à la trame obscure, aggravée d'un style indigeste : réussite contestée.

14 nivôse (5 janvier 1804) : La Rupture du traité d'Aix-la-Chapelle, mélodrame historique en 3 actes, par Mlle Leriche.

La scène se passe au Canada. Un traité signé en 1748 a Aix-la-Chapelle en avait assuré la possession aux Français, mais quinze ans plus tard les Anglais, sans aucune déclaration de guerre, recommencent les hostilités en bâtissant sur les terres françaises un fort qu'ils appellent Fort de la Nécessité Jumonville, officier français, envoyé vers le général ennemi pour le sommer d'abandonner ce projet, est assassiné avant d'avoir accompli sa mission. La femme de cet officier a été enlevée et conduite dans le fort

où le commandant anglais cherche vainement à la séduire et d'où elle est délivrée par les Français qui s'emparent du fort. Jumonville, qu'on a pu sauver, est ainsi réuni à celle qu'il croyait avoir perdue sans retour.

L'intention qui avait fait composer ce mélodrame et le sexe de l'auteur purent seuls justifier l'espèce de succès qu'on lui fit et qui ne sauva point la direction, emportée quelques jours plus tard par une banqueroute.

Le 1er pluviôse an XII (22 janvier 1804), divers artistes du Théâtre Olympique, quittant la rue de la Victoire, s'installèrent à la Cité où, pendant une année, ils exploitèrent leur répertoire, augmenté des créations suivantes.

25 germinal (15 avril) : UNE JOURNÉE DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE, comédie-anecdote en 1 acte, par Varez et Bernard.

Frédéric II.	CC.	FLORESTAN.
Dhirleim		DERVAL.
Le colonel Fridberg . . .		FRÉDÉRIC.
Ferseim.		ALEXANDRE.
Hantz		FONTENAY.
Plumper		EDOUARD.
Jules.		PRUDENT.
Bathilde	Cnes	LIÉDET-CLARICE.
Berthe		DÉCHARD.

La scène est près de Molwiz. Pour que l'ennemi ignore la présence des troupes prussiennes, le roi Frédéric II a défendu, sous peine de mort, d'allumer des lumières. Mais,

voulant envoyer des nouvelles à sa femme Bathilde et à son fils Jules, le capitaine de grenadiers Ferseim leur écrit à la lueur d'une lampe qui trahit la présence de l'armée. Quoique Ferseim se soit maintes fois couvert de gloire, le roi ne peut absoudre sa désobéissance ; il le fait colonel pour sa belle conduite et le condamne à mort pour sa faute. Ferseim demande la grâce de mourir en combattant et Frédéric la lui accorde. Bathilde et Jules, qui se présentent au camp, sont bientôt informés de la sévère sentence. Ils implorent Frédéric, qui d'abord les repousse mais que de nouveaux exploits accomplis par Ferseim attendrissent. Le capitaine, gracié, est fait gouverneur de la citadelle de Glascow, et tous les soldats bénissent le monarque à la fois juste et bon.

Favorable sujet, traité avec adresse ; on le reçut sympathiquement.

30 fructidor (17 septembre) : L'Amant au régime, opéra en 1 acte, par Dupuy, musique de Lebrun.

Aucun journal ne raconta ce petit acte, que la musique seule fit écouter jusqu'au bout. — *Non imprimé.*

10 brumaire (1er novembre) : Azélie et Laurence, comédie en 3 actes, par J. Patrat.

Ouvrage posthume où l'on remarqua avec surprise trois scènes pillées dans des pièces très connues, *la Femme jalouse* entre autres. Il n'ajouta rien au renom de l'auteur et ne fournit qu'une courte carrière. — *Non imprimé.*

1er frimaire (22 novembre) : UNE MATINÉE DE LA PLACE MAUBERT, vaudeville grivois en 1 acte, par Argand-Debarges.

Ripopin.	CC.	SAINT-MARC.
Requiqui		LECLERC.
Madrigal		BERNOS.
Laviolette		FRÉDÉRIC.
Guillaume		CHAPSAL.
Fanchette	Cnes	CORNIL.
Mlle Bonbec.		BERGER.

Ripopin est établi marchand de vin sur la place Maubert. Il vient de promettre au fort de la Halle Guillaume la main de sa fille Fanchette, quand celle-ci lui révèle que son cœur a parlé pour Laviolette, sergent de la garde sédentaire. Ripopin voudrait que sa fille fût heureuse, mais, esclave de l'honneur, il ne peut que l'autoriser à tout faire pour que Guillaume renonce à elle. Justement le fort, novice en galanterie, s'adresse à Madrigal, écrivain public voisin de Ripopin, pour avoir une lettre capable de toucher le cœur de celle qu'il sent rétive. Cette lettre, confiée au garçon Requiqui, tombe entre les mains du père ainsi qu'un billet de Laviolette conçu dans le même esprit. Cela ne nuit ni ne sert à l'affaire. Les prétendants, par bonheur, hâtent le dénouement : ils se battent à l'épée. Désarmé par Laviolette, Guillaume s'entend inviter à reprendre son arme. Ce trait généreux l'attendrit et il déclare céder la place au sergent. Ripopin, dégagé, unit les amants, et l'on célèbre par des couplets cette heureuse matinée.

Tableau populaire à la façon de ceux dont Guillemain avait fourni le modèle ; il plut par des traits plaisants et des caractères observés.

26 frimaire (17 décembre) : Les Deux Epouses, comédie en 5 actes, par F.-X. Delœuvre, artiste dramatique.

M. d'Aubercourt.	CC. Devilliers.
Florimond.	Delmence.
Mercourt	Ponteil.
Forlis	Deschamps.
Ariste	Mars.
Lafleur.	Miget.
Un laquais allemand . . .	Théodore.
Mme d'Aubercourt	Cnes Marsange.
Elise.	Savigni.
Sophie	Valiski.
La baronne d'Olshen . . .	Desale.
Clémentine Orsini	Boisset.
Marton	Berger.

Sous des dehors attrayants, Florimond, fils de M. d'Aubercourt, est le plus léger, le moins délicat des hommes. Il a épousé à Venise Clémentine Orsini, bientôt abandonnée par lui ; en Allemagne la baronne d'Olshen a de même porté son nom, ce qui ne l'empêche pas de vouloir être l'époux de Sophie, fille de Forlis, ancien ami de son père. Mais, la veille du jour où doit se signer le contrat, l'Allemande et l'Italienne se présentent l'une et l'autre chez Forlis La première, qui n'aime plus Florimond, abandonne ses droits, mais Mme d'Aubercourt exige que son fils légitime sans retard l'enfant qu'il a eu de Clémentine Orsini, ce qui s'exécute : Sophie épousera Mercourt, moins séduisant mais plus honnête que Florimond, son frère.

Fable assez ingénieuse, mais traitée d'une façon pénible : demi-succès.

Son année faite, le Théâtre Olympique évacua la Cité qu'après trois mois de clôture Saint-Edme rouvrit, sous le nom de *Palais-Variétés*, au grand plaisir des habitants du quartier.

23 floréal an XIII (13 mai 1805) : SALLE A VENDRE, prologue-vaudeville en 1 acte, par ***.

A-propos si peu intéressant et si mal joué qu'il sombra sous des sifflets presque unanimes. — *Non imprimé.*

23 floréal : HOLKAR ET PALAMYS, *ou les Anglais dans l'Indoustan*, pantomime en 2 actes, par Leblanc.

Holkar	CC. LAFITTE.
Scindia.	BRABAN (*début*).
Gowa	GOUGIBUS.
Un général, Chapuis . .	DOMINIQUE.
Un chef des Marattes . .	ACHE.
Palamys	Cne JULIE DIANCOURT.

Les Anglais commandés par le général Gowa ont battu les Indiens et emprisonné Holkar, leur chef. Palamys, épouse de celui-ci, vient demander sa liberté, mais le général, que ses attraits charment, ne la lui offre qu'au prix du déshonneur. Palamys repousse avec mépris cette condition : Gowa, pour la punir, l'accuse d'avoir attenté à ses jours et la fait aussi jeter en prison. Holkar cependant parvient à s'évader et reprend les hostilités, mais il est battu et pris de nouveau. Par bonheur une frégate française apparaît sur la côte ; ses soldats, sous les ordres de Chapuis, débarquent, brisent les portes de la prison et délivrent le couple indien. Ils se battent ensuite contre les Anglais qu'ils défont : Holkar tue Gowa d'un coup de pistolet, est rétabli dans son pouvoir, et ses Etats sont placés sous le protectorat de la France.

On trouva que, sous un autre titre, *Holkar* rééditait *Zabby et Dorville*, représenté en 1794, et cette

supercherie irrita le public au point que la représentation ne fut qu'une suite de cris et de mouvements désordonnés. Il fallut, à l'aide de reprises, parer à cet échec peu encourageant.

5 prairial (25 mai) : MAITRE ANDRÉ, *ou le Perruquier auteur tragique*, vaudeville en 1 acte, par L. Leconte et Travault aîné.

Maître André	CC.	PASCAL (*début*).
Gérondif		FARIN (*début*).
Félix		PAILLERY (*début*).
Mme André	Cnes	LAINEZ (*début*).
Justine		MARTIN (*début*).

Depuis que Maître André, perruquier, s'est mis à composer des tragédies, il veut que sa fille Justine devienne savante et il lui fait donner des leçons de grammaire par l'académicien Gérondif. Ce dernier, bien qu'âgé, tombe amoureux de son élève et l'obtient aisément d'André, qui le prend pour un grand génie. Mais Félix, amant de Justine, informé que Gérondif doit lire à André un poème épique, conçoit le projet de brouiller les deux écrivains. Déguisé en seigneur, il prie Gérondif de lui communiquer ses vers et feint, à leur audition, un enthousiasme qui se traduit par l'offre d'épouser sa sœur, baronne jeune et riche. Enchanté de l'aubaine, le grammairien rend sa parole à André, qui l'apostrophe violemment. A l'issue de leur querelle, Félix se fait reconnaître, et le perruquier lui donne Justine, à la condition que les jeunes époux ne gêneront point ses goûts littéraires.

La vanité des écrivailleurs était spirituellement raillée dans cette bluette bien accueillie.

9 prairial (29 mai) : Cassandre malade, comédie en 1 acte, mêlée de vaudevilles, par Henrion.

Pour courtiser Colombine qu'il aime, Arlequin s'est présenté à Cassandre malade comme étant le docteur Galini. Sa méthode ne manque pas d'originalité, car c'est à Gilles, valet de Cassandre et son rival, qu'il fait prendre tous les remèdes destinés au vieillard. Chose singulière, Cassandre se trouve fort bien du régime ; par contre Gilles, qu'Arlequin fait tour à tour maigrir, enfler, et couvre d'emplâtres divers, n'endure ces épreuves que dans l'espérance d'épouser Colombine Mais celle-ci l'encourage si peu qu'à un certain moment le valet refuse de se laisser enlever une molaire correspondant à celle dont son maître dit souffrir. Cassandre alors crie à l'ingratitude et déclare ne plus vouloir de lui pour gendre. C'est là ce qu'attendait Arlequin qui, ôtant sa robe, déclare qu'il a passé trois mois à l'Ecole de Médecine pour se mettre en état de guérir le père de son amante. Un pareil dévouement ne peut rester sans récompense : Colombine deviendra Mme Arlequin, ce qui ne déplaira qu'à Gilles.

Agréable historiette, justement applaudie.

12 prairial (1er juin) : Duguay-Trouin, mélodrame en 3 actes, par René Périn.

Duguay-Trouin est prisonnier à Plymouth. Une jeune Française lui présente un de ses compatriotes qui sert parmi les Anglais et qui commande un poste important, Duguay lui fait abandonner le service de l'Angleterre et s'échappe avec lui de la tour où il est enfermé.

Telle était la matière unique de trois actes qui semblèrent comme de juste un peu vides et furent accueillis avec réserve. — *Non imprimé.*

17 prairial (6 juin) : LES POMPIERS DE BERGAME parodie des *Templiers* en 1 acte, par Bonnafond.

Le gouverneur de Bergame est un homme avare et cupide. La fortune des pompiers de cette ville, toute médiocre qu'elle soit, lui paraît bonne à prendre ; il ordonne donc leur arrestation. Sa femme prend parti pour les opprimés, mais les abondantes larmes qu'elle verse n'amollissent pas le cœur de l'oppresseur. Il veut que les pompiers se soumettent et consentent eux-mêmes à leur destruction ; sur leur refus formel, il ordonne qu'on les fasse périr sur des bûchers. Mais il n'a point songé à brûler les pompes, celles-ci jouent au milieu de l'incendie et les pompiers se sauvent à la nage. Cet événement arrive d'autant plus à propos que le gouverneur s'est repenti de son extrême sévérité et a ordonné un sursis.

Bagatelle semée de traits d'esprit, à laquelle on fit un succès de gaîté.

23 prairial (12 juin) : ZÉLISKA, mélo tragédie en 3 actes, par Gougibus et Gérardin.

La scène se passe dans l'Indoustan, près des murs d'Osborne. Le conspirateur Guiskar a enlevé, dix ans auparavant, la jeune Zéliska que son père destinait au nabab Thénaïs et tient sa victime enfermée dans une caverne dans l'espoir d'obtenir un jour sa main. Il s'unit avec les Marates et, secondé par Orosbeck, leur chef, il se flatte de s'emparer bientôt de la ville d'Osborne où règne Thénaïs, son rival. Plein de cet espoir, il se rend à la caverne et propose pour dilemme à Zéliska de l'épouser ou de périr. La belle ne se laissant pas toucher, Guiskar va la frapper d'un coup mortel lorsqu'un enfant arrête son bras. Cet enfant est né des amours de la princesse avec le nabab, ce qui n'est pas pour avancer les affaires de Guiska. Cependant

celui-ci, accusé par la voix publique, est mandé à la cour pour se justifier. Il corrompt les juges et va sortir indemne de l'aventure quand l'enfant se présente pour dénoncer le bourreau de sa mère. La princesse, sauvée par Orosbeck qui devait l'assassiner, survient à son tour. Les crimes de Guiskar sont alors évidents et on l'en punit par le dernier supplice.

Ouvrage de mérite, dont pourtant l'auteur ne fut pas demandé et qu'on n'imprima point.

Le public, somme toute, s'intéressait si peu à l'entreprise que, le 1er messidor (20 juin), elle sombra comme les précédentes.

Le Théâtre du Palais-Variétés fut, le mois suivant, pris à bail par des comédiens associés sous la direction de Jean-François de Brémond de la Rochenard, dit Beaulieu.

Cet acteur avait, de 1778 à 1792, fait partie de la troupe des Variétés Amusantes ; il était ensuite entré à la Cité d'où l'avait chassé la première défaite des Lenoir, et où il n'était revenu que le 25 décembre 1797 pour se compromettre dans un rôle au-dessus de ses moyens. Il venait d'échouer dans une entreprise d'agence dramatique quand le démon des planches lui souffla l'idée de prendre, lui quatorzième, la charge d'un théâtre dans lequel aucun genre n'avait pu prospérer. Sa loyauté, son intelligence et son activité étaient incontestables, mais il disposait de peu de ressources et, dans ces conditions, l'essai qu'il tentait constituait une grande imprudence. Il s'en rendait compte lui-même, car il disait à quelques-uns de ses amis :

« Je brûle mes vaisseaux et, si je ne réussis pas, je me brûlerai la cervelle ! » — Ne voyant là qu'une phrase, ses interlocuteurs le rassuraient en lui donnant des espérances qu'après tout ses efforts pouvaient réaliser.

Le début de l'administration Beaulieu s'effectua, le 16 thermidor an XIII (4 août 1805), par trois pièces :

Aurons-nous un prologue ? prologue-vaudeville en 1 acte, par Brazier ; *Charles et Caroline*, comédie en 5 actes, par Pigault-Lebrun (du Palais-Royal) et la *Gageure inutile*, comédie-vaudeville en 1 acte, par Léger (du Vaudeville).

L'acte de Brazier, inédit, n'est raconté nulle part, et les journaux constatent que les spectateurs étaient, ce soir-là, peu nombreux et sans enthousiasme. Parmi les artistes, outre Beaulieu, ils signalent toutefois un Labussière, qu'il ne faut pas confondre avec celui que sa belle conduite pendant la Terreur a rendu célèbre, Mme d'Herbouville et Mlle Martin.

Son premier pas fait, le directeur nouveau joua, comme tous ses prédécesseurs, des créations entremêlées de pièces connues.

20 thermidor (8 août) : J'ai gagné mon procès, comédie en 1 acte, par Brazier.

Duval, officier de hussards, a demandé la fille de son colonel qui lui a été refusée parce qu'elle est promise à un ancien capitaine attendu des îles. Le capitaine étant ami du colonel, ce dernier, retenu chez lui par la goutte, envoie

à l'auberge de son futur gendre le portrait de sa fille, sa fille elle-même, et sa sœur chargée de terminer le mariage. Par bonheur l'amoureux arrive à l'auberge avant son rival ; il s'empare du portrait et, de concert avec sa maîtresse, décide la tante à signer leur contrat le jour même. Quand le capitaine descend à la même auberge, il reçoit la visite d'une jeune dame qu'il prend pour la fille du colonel et qui est la partie adverse contre laquelle l'officier de hussards a un procès. De ces quiproquos résultent le gain du procès en faveur du jeune Duval, son union avec celle qu'il aime et le mariage impromptu du vieux capitaine dont la devise est de rire de tout.

Piécette amusante, qui fut bien reçue mais qu'on n'édita pas.

23 thermidor (11 août) : *Le Déserteur*, drame en 5 actes, par Mercier (de la Comédie-Italienne).

24 thermidor (12 août) : MONSIEUR FRANÇOIS, *ou les Passions d'un cœur sensible*, parodie du *Père de famille* en 1 acte, par Joseph Aude.

C'est un tailleur qui fait là le père de famille ; un crieur de vieux chapeaux est son beau-père, son fils François remplace Saint-Albin, le premier garçon représente Germeuil et Sophie est reproduite par Julie, revendeuse dont le boudoir est établi en tonneau rue des Martyrs. François en est devenu amoureux, mais le père n'entend pas raillerie, ce qui n'empêche pas son fils de courir après celle qu'on lui veut enlever. L'oncle Nakarat, toujours en colère, ordonne l'arrestation de Julie par des archers, mais alors la belle, pâle, échevelée, s'écrie : O mon oncle ! — « Son oncle ! » répètent le père, le fils et les archers. Ce mot profond et mystérieux s'éclaircit : Julie n'est plus une aven-

turière mais une blanche colombe digne de l'amour de François qui devient son époux.

Critique gaie, bien conduite, bien jouée par Beaulieu, et conséquemment applaudie. — *Non imprimée.*

30 thermidor (18 août) : *Sigismond, ou la Vie est un songe*, comédie en 3 actes, en vers, par De Boissy (de la Comédie-Italienne).

2 fructidor (20 août) : *Angélique et Melcour*, comédie-vaudeville en 1 acte, par Léger (du Vaudeville).

11 fructidor (29 août) : UN PEU DE MÉCHANCETÉ, comédie en 1 acte, en vers, par Grétry neveu et Décour.

Damis	MM. LÉON (*début*).
Frontin	BRABAN.
Florise	Mmes D'HERBOUVILLE.
Elvire	MARTIN.
Lisette	DÉSIRÉE (*début*).

Damis aime Elvire, nièce de Florise, veuve jeune encore et à laquelle il a de grandes obligations ; mais son valet Frontin, voyant plus d'avantage dans une union avec Florise, fait croire à celle-ci que Damis est épris d'elle. La veuve, qui sait à quoi s'en tenir, feint de croire à l'amour du jeune homme et fait préparer leur contrat. Damis n'ose par reconnaissance la détromper, et c'est avec des yeux baignés de larmes qu'il lit l'acte que lui tend sa bienfaitrice. O surprise, c'est à Elvire que l'unit Florise, désireuse de ne partager ni sa fortune ni son cœur.

Pièce à la marche assez pénible, mais contenant de jolis vers qu'on paya de justes bravos.

21 fructidor (8 septembre) : *Batardin*, vaudeville en 1 acte, par H. Pessey (de la Gaîté).

25 fructidor (12 septembre) : ODON DE SAINT-AMANS, GRAND-MAITRE DES TEMPLIERS mélodrame historique en 3 actes, par Michel B. D. R. (Balisson de Rougemont), musique de Lemoine.

Odon de Saint-Amans. . .	MM.	LABUSSIÈRE.
Théodoric de Trémeley . .		SAINT-JULES (*début*).
Walter de Montbary . . .		LÉON.
Blondel		BRABAN.
Alfrédy		LAFARGUE (*début*).
Ferdinand		DÉSIRÉ (*début*).
Albert.		BEAULIEU.
Mathilde.	Mmes	D'HERBOUVILLE.
Clara		DÉSIRÉE.

En l'absence d'Odon de Saint-Amans, prisonnier du sultan Saladin, Théodoric de Trémeley remplit les fonctions de grand-maître des Templiers. Dans le palais qu'il habite vit une jeune fille nommée Mathilde dont, en dépit de ses vœux Théodoric s'éprend. Mathide devine sans joie les sentiments qu'elle inspire, car son cœur a parlé pour l'écuyer Walter de Montbary, rencontré dans l'île de Chypre et que son frère Alfrédy l'a empêchée de revoir. Or, voici qu'après une glorieuse campagne contre les infidèles, Walter, obéissant à la dernière volonté du roi Richard II, son père, vient solliciter de Théodoric l'honneur d'être admis parmi les chevaliers du Temple. Ses droits étant incontestables, on ne peut l'évincer, mais Alfrédy, qui jadis a fui devant une provocation de Walter, supporte avec peine une présence qu'il pressent dangereuse ; Walter effectivement lui reproche sa lâcheté en termes qui rendent un duel inévitable Désireux de servir le coupable amour de son maître, Ferdinand, confident de Théodoric, profite de

la circonstance pour se rendre au lieu du combat et frapper par derrière le gênant écuyer, mais il se trompe et c'est à Alfrédy qu'il donne le coup mortel. En raison de l'inimitié connue, Walter est accusé du meurtre commis par Ferdinand et cité, à la demande de Mathilde elle-même, devant le tribunal des Templiers. Odon de Saint-Amans, que Saladin vient de remettre en liberté, arrive à temps pour présider les juges. Malgré ses protestations d'innocence, Walter va être condamné lorsque Blondel, son ami, vient déclarer qu'Alfrédy, ranimé, a fait connaître le coupable dont l'épée est encore teinte de sang ; un mouvement de Ferdinand pour cacher la sienne le dénonce, et ses aveux bientôt justifient l'innocent. Relevé de son serment par le grand-maître, Walter épousera Mathide avec l'approbation de Théodoric, rentré dans le chemin de la vertu.

Tous les bons sentiments sont magnifiés dans cet ouvrage bien conduit et qui tint honorablement l'affiche. On le devait reprendre dix-sept ans plus tard, au Panorama Dramatique, sous ce titre modifié : *Walter de Montbarey*.

4 vendémiaire an XIV (26 septembre) : *Pygmalion*, scène lyrique, par Jean-Jacques Rousseau (du Théâtre-Français).

7 (et non 6) vendémiaire (29 septembre) : ROBINSON CADET, vaudeville en 1 acte, par Simonnin et Alexandre Guesdon.

Slaber	MM.	LAFARGUE.
Frédéric		PAILLERY.
Robinson		PASCAL.
Vernow.		LEBEL (*début*).
Zoé	Mlle	MARTIN.

Emerveillé des aventures de son père. Robinson fils s'est mis en tête de courir aussi le monde. Il part un jour incognito, affublé du costume singulier qui servit au vrai Robinson dans l'île où lui-même se rend. Vernow, oncle maternel du jeune homme, se met à sa recherche, en compagnie de l'officier Frédéric. N'ayant au bout d'un mois rien trouvé, Vernow veut quitter l'île. Cela ne fait pas l'affaire de Frédéric, devenu amoureux de Zoe, fille de Slaber, colon du pays. Bien que n'ayant pas été découvert, Robinson habite l'île depuis quelque temps ; il rencontre Zoé, s'éprend d'elle et la demande à son père. Celui-ci consent avec joie, mais Frédéric fait connaître son amour qui paraît à Slaber offrir plus de garantie : il unit donc les amants. Pour le jeune Robinson, qu'on déniche d'un arbre où il a cherché refuge, il reprendra, avec son oncle, le chemin de la maison paternelle.

Bouffonnerie née du succès obtenu à la Porte-Saint-Martin par un drame de Pixérécourt, tiré du roman de Daniel de Foë ; elle parut assez drôle et valut un succès aux deux parodistes.

11 vendémiaire (3 octobre) : HERMAN ET SOPHIE, *ou le Carnaval bavarois*, mélodrame en 3 actes, par J.-G.-A. Cuvelier, musique de L. de Morange.

Félix Herman.	MM. LÉON.
Herman père	BEAULIEU.
Franck	BRABAN.
Arberg	LABUSSIÈRE.
Duremain	PASCAL.
Gobel	LEBEL.
Fritz.	LAFARGUE.
Sophie	Mme D'HERBOUVILLE.

Malgré l'opposition de ses parents, Sophie a épousé le capitaine Félix Herman. Celui-ci, après avoir dissipé au

jeu la fortune de sa femme, l'abandonne avec une fille en bas âge. Sophie suit secrètement à Munich son coupable époux ; elle travaille pour vivre et n'arrive à ce résultat que grâce au dévouement de sa domestique Sara et de l'artisan Gobel, amant de celle ci. Ses ressources sont si maigres qu'on la doit mettre en prison pour n'avoir pas payé le loyer de la maison qu'elle habite. Un vieux monsieur lui rend à certain jour visite et, après l'avoir éprouvée, se fait connaître pour le père de Félix. Absent depuis dix années, il n'a appris qu'à son retour le mariage du capitaine qu'il veut tenter de rappeler au bien. Pour savoir si son fils conserve quelque bon sentiment, il se déguise en juif et va annoncer à Félix la mort de son père. Le jeune homme éprouve un chagrin qui fait croire au vieillard que son fils est peut-être moins coupable qu'on ne le suppose. En effet, Félix n'a abandonné Sophie qu'après la lecture d'un billet prouvant son infidélité et d'un acte de divorce obtenu par elle. Ces deux pièces sont l'œuvre de Franck, valet de chambre associé au laquais Fritz pour voler à leur maître la dot d'une personne qu'ils veulent lui faire épouser en secondes noces. Profitant du carnaval, Herman père, Sophie et sa suivante s'habillent en bohémiens pour assister à la fête que donne Herman à sa fiancée. Franck, qu'ils inquiètent, donne à Félix l'idée de les faire arrêter ; mais, à sa grande stupéfaction, c'est le capitaine qu'on saisit sur l'ordre de son père, qui est général. On enferme Herman fils dans un pavillon ; il entend de là Franck et Fritz raconter leurs exploits et comploter la mort de Sophie ; par suite, au moment où les deux drôles allument l'incendie qui doit servir leur projet, Félix et Gobel se précipitent sur eux et les enchaînent. Le feu n'éclate pas moins, menaçant les jours d'Herman père dont la propriété atteint au pavillon ; Felix lui sauve la vie et reçoit en échange son pardon. Les coquins démasqués sont livrés à la justice ; Herman corrigé et Sophie justifiée redeviendront heureux.

Intéressant sujet, traité avec adresse, succès.

22 vendémiaire (14 octobre) : Arlequin a Montrouge, vaudeville en 1 acte, par P. Prévost-Montfort.

Cassandre, médecin amoureux et radoteur, a pour gouvernante une vieille fille du nom d'Ernestine, mais il possède chez lui un trésor bien plus précieux, c'est la jeune Colombine. Le bonhomme veut l'épouser et, de son côté, Ernestine convoite la main d'Arlequin. Colombine propose un rendez-vous à son tuteur et Ernestine en organise un à la même heure et au même lieu avec Arlequin : mais les choses s'arrangent de telle façon que Cassandre ne trouve qu'Ernestine. Colombine et Arlequin surprennent ce tête-à-tête et le vieillard bafoué est contraint d'épouser sa gouvernante, tandis qu'Arlequin obtient la jeune beauté.

Représentée quelques années auparavant à l'Ambigu sous le titre des *Sœurs-du-Pot*, cette pièce, sans originalité, ne causa qu'un plaisir médiocre. — *Non imprimée*

2 brumaire (24 octobre) : La Nature sur le fait, vaudeville en 1 acte, par ***. — *Non imprimé.*

6 brumaire (28 octobre) : Alphonse, roi de Castille, mélodrame en 3 actes, par Milcent d'Herbouville et Dulimont, musique de Morange.

Alphonse.	MM.	Saint-Jules.
Don Pèdre		Lafargue.
Don Alvar		Léon.
Don Rodrigue . . .		Braban.
Don Gasman. . . .		Lebel.
Un officier		Paillery.
Emélina	Mmes	D'Herbouville.
Isabelle		Braban (*début*).

Pendant une partie de chasse, la belle Emélina a vu tomber à ses pieds un jeune homme blessé qu'elle a recommandé au roi Alphonse de Castille Ce blessé, recueilli au palais royal, se fait bientôt connaître à Don Pèdre, frère d'Emélina, comme étant Alvar, fils de Don Sanche de Lastoriès, mort victime des persécutions de la maîtresse du précédent roi. Il achève à peine cette confidence lorsqu'un officier vient le sommer de comparaître devant Alphonse, et arrête en même temps Don Pèdre pour crime de trahison Le coup vient de Don Rodrigue qui, jaloux de la faveur dont Pèdre jouit auprès du roi, veut perdre le favori, dans l'espoir d'occuper sa place. Bien accueilli par Alphonse, Alvar prend avec chaleur la défense de Don Pèdre. Cela fait soupçonner au monarque qu'Emélina n'est pas indifférente à Alvar ; or, le roi n'a pu voir sans trouble les charmes de la belle, et Rodrigue, qui connaît ce détail et surprend les jeunes gens en galant entretien, imagine d'impliquer Alvar dans le complot attribué par lui à Don Pèdre. Obéissant à un sentiment de jalousie indigne de son caractère, Alphonse accueille trop volontiers les accusations que Rodrigue appuie d'un écrit trouvé dans la forêt. Mais ce papier, soumis à Alvar, est celui-là même dont on s'était servi jadis pour perdre son père ; il aide à démasquer Rodrigue qu'Alphonse indigné livre au supplice. Don Pèdre justifié reconquiert sa place et, sur la demande du roi, unit Alvar à Emélina. — « Aimez-moi s'il se peut, dit le généreux monarque aux trois personnages ; mais dussiez-vous être ingrats, le bonheur d'en faire surpasse la peine d'en rencontrer. »

Cette phrase peu limpide donne l'idée du style qui dépare un sujet choisi avec adresse et auquel le public, non puriste, fit quand même chaud accueil.

26 brumaire (17 novembre) : *Les Vacances des procureurs*, comédie en 1 acte, par Dancourt (de la Gaîté).

26 brumaire : *Monsieur Jaunas*, comédie-vaudeville en 1 acte, par Henrion et Dumersan (des Jeunes-Artistes).

3 frimaire (24 novembre) : Le Marsouin, folie-vaudeville en 1 acte, par ***. — *Non imprimée.*

10 frimaire (1er décembre) : *La Revanche forcée*, comédie-vaudeville en 1 acte, par Deschamps (du Vaudeville).

14 frimaire (5 décembre) : La Prise de Vienne, vaudeville en 1 acte, par B. de Rougemont.

Un vieux caporal autrichien, faisant des recrues sur la place de Vienne, enrôle un jeune soldat, amoureux de sa fille. Mais la belle Allemande a déjà donné son cœur au hussard français Victor, et c'est du triomphe de la Grande-Armée qu'elle attend le bonheur. Son espérance n'est pas trompée ; Victor entre un des premiers dans Vienne, et le vieil Autrichien, qu'éblouit la valeur française, donne au hussard la main de sa fille.

Peu d'idées, mais des traits d'esprit et de bons couplets qu'on applaudit chaleureusement. — *Non imprimé.*

24 frimaire (15 décembre) : *Les Deux Frères*, comédie en 4 actes, par Weiss, Jauffret et Patrat (du Théâtre-Français).

24 frimaire : *Abélino*, drame en 4 actes, par Chazel père (du Théâtre du Marais).

28 frimaire (19 décembre) : *La Veuve du Malabar*, tragédie en 5 actes, par Lemierre (du Théâtre-Français).

1er nivôse (22 décembre) : LES FLIBUSTIERS, *ou la Prise de Panama*, mélodrame en 2 actes, par Louis Ponet.

Chef des flibustiers, Grammont fait une descente dans l'isthme de Panama et s'empare de la ville défendue par une trop faible garnison. Grammont retrouve à Panama une ancienne maîtresse qui est devenue la femme du gouverneur espagnol. Ce gouverneur, quoique vaincu, ne perd pas courage, il rassemble ses hommes, talonne les flibustiers et les bloque dans une position difficile. Une partie des aventuriers se révolte contre Grammont qui est tué : une tour saute avec fracas, le gouverneur sauve son épouse et l'incendie achève le tableau.

Du mouvement, de beaux décors et une interprétation méritoire firent applaudir quelque temps cette aventure franco-américaine. — *Non imprimé.*

7 nivôse (28 décembre) : LA BATAILLE DES TROIS EMPEREURS, mélodrame en 2 actes, par F.-D. Léon.

Le baron de Ludolff . .	MM. LEBEL.
Hammer	PASCAL.
Le Major du fort . . .	PAILLERY.
Mick	FULCHAUD (*début*).
Le Général français . .	ADRIEN (*début*).
Un aide-de-camp de Napoléon	LÉON.
Charles Dupré	SAINT-JULES.
Un sous-lieutenant de dragons.	LOUIS.
Sans-Regret	BRABAN.
La Treille	BEAULIEU.
Va-de-bon cœur . . .	LEGRAND (*début*).
Belle Pointe	CHARLES.

Court-Chemin	MM. SAINT-MARC.
Un chef de patrouille .	LUX (*début*).
Sophie de Ludolff . . .	Mmes DESTREVAL (*début*).
Charlotte.	LAINEZ.
Henry.	ADÈLE LEVALLE (*début*).

Le baron de Ludolff, major autrichien, ayant été fait prisonnier et conduit en France, sa fille Sophie, âgée de quinze ans, l'y a rejoint pour essayer d'abréger sa captivité. Elle y parvient avec l'aide d'un jeune officier français, Charles Dupré, qu'elle épouse en secret le jour même où son père recouvre la liberté. Mais Ludolff, à qui Sophie se confesse bientôt, maudit les jeunes époux et exige, pour leur pardonner, qu'ils ne se revoient qu'après sa mort. Charles et Sophie tiennent cet engagement pendant huit années, mais Sophie, dont le père est devenu général commandant le fort de Porlitz, apprend un jour que les dragons français se sont battus près du lieu qu'elle habite et qu'un colonel y a perdu la vie ; or, Charles Dupré est colonel dans ce corps. Affolée d'inquiétude, Sophie prend les habits d'un paysan et se rend sur le champ de bataille, où elle a le bonheur de trouver Charles abandonné, mais vivant encore ; elle le panse et le ramène chez son père, en attendant la possibilité de lui faire rejoindre les Français. Si prudente que soit Sophie, Ludolff s'aperçoit bientôt que quelque chose d'anormal se passe dans la citadelle, il découvre la présence de Charles et maudit de nouveau sa fille, mais le colonel a eu le temps de s'évader pour regagner le camp français où tous le fêtent. Sophie, que Ludolff fait sortir de Porlitz qui doit être attaqué, rejoint son époux. La bataille générale s'engage. Le fort, bien que vaillamment défendu, est pris, et Ludolff s'attend à subir le sort des vaincus lorsque Napoléon, par égard pour les bons services de Charles Dupré, consent à traiter son beau-père en Français. Touché de cette magnanimité, Ludolff pardonne à ses enfants qui l'embrassent, tandis que l'armée française célèbre, avec l'anniversaire du couronnement de Napoléon,

la victoire qui porte dans nos annales le nom d'Austerlitz, ou Bataille des trois Empereurs.

Il y a du sentiment, de l'intérêt, dans cet ouvrage qui, en dépit d'invraisemblances, valut un succès à l'auteur, modestement chargé d'un rôle secondaire.

Malgré l'intelligente activité de Beaulieu, le Théâtre du Palais-Variétés ne prospérait guère ; les relâches s'y multipliaient, des nouveautés promises n'étaient point données : à partir du 7 janvier 1806, enfin, il n'ouvrit plus que les dimanches pour des représentations extraordinaires ou à bénéfice, parmi lesquelles se glissèrent deux dernières créations.

10 mars : LE MONT-CÉSAR, *ou le Faux père*, mélodrame en 3 actes (par Et.-F. Girard aîné, musique de Tobie).

Frédérick	MM.	FRÉDÉRIC.
Winston.		SAINT-MARC.
Heneberg		RÉVALARD (*début*).
Delwinck		BRABAN.
Volmar		PAILLERY.
Gerback		KLEIN AINÉ (*début*).
Hutin.		GABRIEL.
Laurence	Mmes	CAROLINE (*début*).
Eudoxie		GALLAIS (*début*).
Gertrude.		BEAULIEU (*début*).

Avant d'être officier, l'allemand Winston a aimé Marie de Gonzalve, fille d'un négociant de Bonn. Un sieur Heneberg, fournisseur des vivres, la lui dispute, et, n'ayant pu la conquérir, la fait mettre en prison. Elle s'en échappe,

mais tant d'épreuves ont ruiné sa santé et elle meurt en donnant le jour à sa fille Laurence. Winston, retraité, Laurence et la nourrice Gertrude habitent, au pied du Mont-César, une maison modeste où, à l'occasion d'une chasse, un jeune officier les découvre. Il se nomme Frédérick et a pour père Heneberg, qui a pris le nom de D'Amécourt. Frédérick et Laurence s'éprennent l'un de l'autre, mais D'Amécourt informe son fils qu'il l'unira le lendemain même à Eudoxie, fille du baron Delwinck. Celle-ci aime un nommé Volmar, ce qui l'incite à s'entendre avec Frédérick pour retarder l'hymen qui les menace. Par malheur D'Amécourt reconnaît Winston : fidèle à la haine qu'il ressentit jadis pour lui, il le dénonce au baron comme faisant partie des bandits qui désolent le Mont César et le pauvre homme est arrêté. Frédérick et Eudoxie prennent sa défense, et Gertrude révèle alors que le premier, loin de devoir la vie à D'Amécourt, est le fils de Delwinck qu'on a cru mort mais qui avait été enlevé par Heneberg. Tous les obstacles s'aplanissent à la suite de cette confidence : Eudoxie épousera Volmar, Frédérick Laurence. Quant à D'Amecourt qui a voulu, par un nouveau crime, supprimer Winston et sa fille, il est livré à la justice.

Fable attachante et présentée avec un certain talent ; elle fut justement applaudie.

8 mai : Monsieur Botte tout seul, *ou le Savetier bel esprit*, vaudeville en 1 acte, par Louis Ponet.

Revenant d'une soirée où il a satisfait son goût pour la littérature, le savetier Botte trouve sa maison vide. Sans s'en émouvoir, il travaille un instant, lit le journal, puis s'aperçoit que la porte de son armoire a été forcée. Là étaient huit cents écus, à la place desquels il trouve un mot de sa femme l'informant que, depuis quelque temps,

leur fille a fait connaissance d'un jeune pharmacien qu'elle va épouser avec l'aide du magot enlevé. A la même heure leur fils est parti pour l'armée. Navré de l'abandon dont sa manie est cause, Botte songe d'abord au suicide et fait son testament, mais il se ravise pour trouver que le départ des siens le débarrasse. Quant à son argent, le travail le lui rendra.

Ingénieux monologue, qu'accueillirent des bravos.

Les représentations dominicales durèrent au Palais-Variétés jusqu'au 8 juin 1806, date à laquelle le nom de ce théâtre figura pour la dernière fois dans les feuilles parisiennes.

Pendant trois mois Beaulieu, ruiné, s'ingénia pour trouver un moyen de payer ses dettes et de vivre tant bien que mal ; n'en pouvant découvrir, il prit une résolution désespérée. Le vendredi 26 septembre, dans l'après-midi, l'auteur Brazier, se rendant au théâtre, aperçut Beaulieu à la fenêtre de son appartement, situé au deuxième étage de la maison faisant l'angle de la place du Palais et de la rue de la Barillerie. Il salua de la main le directeur, qui répondit et quitta la croisée. Presque aussitôt une détonation retentit : Beaulieu, comme il l'avait promis deux ans auparavant, venait de se brûler la cervelle.

Le matin même de son suicide, l'infortuné avait, par lettres, prié les journalistes et les directeurs de s'intéresser à la femme et aux enfants qu'il laissait dans la plus profonde misère. Deux feuilles, *le Courrier des Spectacles* et *le Journal de Paris*, publièrent sa requête : un seul théâtre, celui de

l'Impératrice, joua sept mois plus tard au bénéfice des recommandés : le sacrifice de Beaulieu n'eut donc, pour sa famille, qu'un insuffisant résultat.

A la fin de 1806, les Variétés-Montansier, dont la prospérité portait ombrage à la Comédie-Française, reçurent de Napoléon, circonvenu, l'ordre d'évacuer le Palais-Royal qu'elles occupaient depuis 1790. Décidés à construire une salle sur le boulevard Montmartre, les directeurs louèrent, pour attendre, le théâtre toujours clos du Palais-Variétés. C'est le 1er janvier 1807 que la troupe Montansier fit son début dans la Cité. Il lui fallut de grands efforts pour décider les amateurs à traverser la Seine ; elle y parvint pourtant, et un simple vaudeville, *la Famille des Innocents*, lui valut des recettes étonnantes. Cet ouvrage composait, avec *Pataquès*, *les Chevilles de Maître Adam* et *le Diable couleur de rose* le spectacle ultime qu'elle donna, le 4 juin 1807, dans son local d'emprunt.

Dès le 14 du même mois, des acteurs inconnus recommencèrent à y donner, chaque dimanche, des représentations composées de pièces ayant passé sur toutes les affiches parisiennes. La salle portait, dans ces circonstances, le nom de *Théâtre de la Cité*. Elle eût ainsi perdu progressivement tout titre à l'attention si une mesure gouvernementale ne l'eût sauvée de cette honte. Le 29 juillet, effectivement, un décret (1) condamna à disparaître, avant le

(1) Ce décret parut au *Moniteur* du 9 août 1807, avec la date du 8 août, mais il figure au *Bulletin des lois*, n° 157, comme rendu le 29 juillet, seule date officielle.

15 août, toutes les scènes autres que l'Opéra, la Comédie-Française, Feydeau, l'Odéon, la Gaîté, l'Ambigu-Comique, les Variétés et le Vaudeville. Avec dix entreprises plus ou moins sérieuses, la Cité donc dut clôturer une dernière fois, ce qu'elle fit le 10 août, après une représentation comprenant *la Paix*, comédie en 2 actes, par Joseph Aude (du Théâtre-Français), *Azélie et Laurence*, comédie en 3 actes, par J. Patrat (de son répertoire), et *la Bonne mère*, comédie en 1 acte, par Florian (de la Comédie-Italienne).

Bourguignon, directeur de la Gaîté, acquit à bas prix, l'année suivante, les machines du théâtre auquel tout espoir de résurrection était défendu. Une partie de l'immeuble fut alors changée en appartements. Le foyer public et plusieurs autres pièces devinrent le siège du Grand-Orient de France. On ménagea, à l'entresol, une petite scène où les amateurs s'exercèrent jusqu'à ce que les théâtres de société fussent, à leur tour, supprimés. Quant à la salle même, Lenoir y installa, le 25 janvier 1809, un bal, des jeux, une promenade, etc. Le bal seul persista, sous le nom de *Prado*, après la mort du propriétaire-architecte, survenue le 29 juin 1810. Des poètes ont chanté cette Cythère que, pendant plus de quarante ans, fréquenta surtout la jeunesse des Ecoles. On y accédait par une galerie qui, bien que baptisée Passage de Flore, était sombre et malodorante. Le Prado disparut, en 1859, pour faire place à l'actuel Tribunal de Commerce.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES 438 PIÈCES (1) COMPOSANT LE RÉPERTOIRE

DU

THÉATRE DE LA CITÉ

(1) 312 nouveautés, dont 156 imprimées, et 126 reprises, dont 4 éditées à cette occasion.

LAVAL. — IMPRIMERIE L. BARNÉOUD ET Cie.

